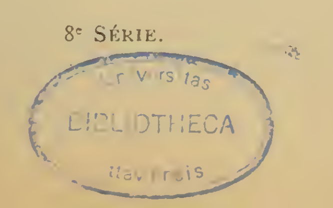
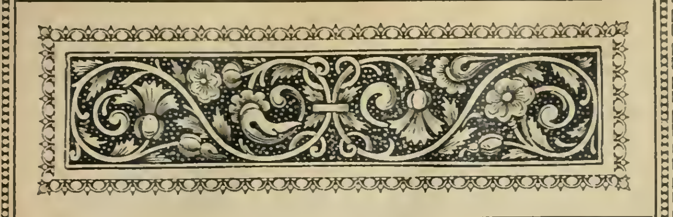
RÉCITS ESPAGNOLS.

8e SÉRIE.





RÉCITS ESPAGNOLS

PAR LE PÈRE LUIS COLOMA, S. J.,

TRADUITS DE L'ESPAGNOL,

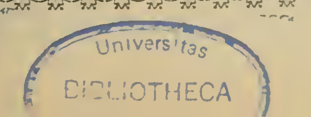
par M. l'abbé A. LE SEIGNEUR.



Société de Saint-Augustin,

DESCLÉE, DE BROUWER et Cie.

1895.



PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

Les quelques récits que nous offrons aujourd'hui au public, parurent d'abord dans *El Mensajero del Corazon de Jesus* de Bilbao. L'auteur les recueillit ensuite en volume et les publia, en 1885, sous le titre de *Lecturas recreativas.*

Spécialement écrit pour la jeunesse, l'ouvrage a pour but de flageller les vices et les travers de la société, et de donner « à ceux qui n'ont que du dégoût pour tout ce qui, de près ou de loin, touche à la dévotion, » une lecture saine, attrayante, instructive et toute « pleine des divines leçons du Cœur Sacré de Jésus. »

Écrites d'une plume alerte et vigoureuse, ces captivantes nouvelles *toutes basées sur des faits historiques* [1], » furent justement remarquées : elles eurent même la bonne fortune d'être considérées, au lendemain de leur publication, comme un événement littéraire.

Un éminent critique espagnol, après avoir analysé chacun de ces récits et comparé leur auteur avec Pereda et Trueba, deux célèbres romanciers andalous, écrivait dans la *Revista Popular* de Madrid en 1885 : « Personne ne sait raconter avec plus de vérité que « le Père Luis Coloma un épisode de la vie réelle : « personne mieux que lui ne sait peindre avec plus « de naturel, de couleur locale, un cercle de famille, « un intérieur, les gens, les traditions et les coutumes « du pays. »

Voici l'intéressant portrait que M. René Bazin a tracé du Père Luis Coloma, dans la *Revue des deux Mondes* de février dernier :

« C'est un homme d'un peu plus de quarante ans, assez grand, assez fort, d'un accueil très simple. Il a le visage carré, les traits réguliers, les sourcils nets et noirs et une expression habituelle de lassitude, ou plutôt, il est de ces maladifs qui ont une physionomie à éclipses. Lé jeu instinctif des muscles est devenu un

---

1. Note des éditeurs de *El Mensajero* faisant suite à la préface du Père Coloma, qu'on lira ci-après.

effort chez eux. Mais, dès qu'il parle, les yeux s'animent. Le sourire est fin, spirituel, je dirais presque involontairement mondain. On sent très bien que ce religieux a souri dans un salon. »

Le Père Coloma naquit à Jerez de la Frontera, en Andalousie, le 9 janvier 1851. Son père était médecin. Encore très jeune, — il n'avait que douze ans, — il entra à l'École royale de Marine, d'où, cinq ans après, il sortait avec le titre de *guardia marina*. Mais sur les conseils de son père, il renonça vite à la carrière navale et alla étudier le droit à Séville. A l'âge de dix-huit ans, il débutait dans les lettres par une nouvelle : *Les délassements d'un étudiant*. Une vieille amie de sa famille, la célèbre romancière Fernan Caballero, andalouse comme lui, corrigea ses premiers essais, et le présenta au public dans un prologue très louangeur. Un an plus tard, un journal de Madrid *El Tempo*, publiait une seconde nouvelle : *Jean Misère*.

Très répandu dans le monde, notre jeune auteur semblait appelé à se faire un nom dans la littérature et le journalisme, quand un matin, en 1874, on le trouva chez lui grièvement blessé d'un coup de révolver. A la suite de cet accident, il se fit jésuite.

Le savoir et l'éloquence du Père Coloma franchirent vite les murs du cloître pour se répandre dans la péninsule. La curiosité des Madrilènes fut vivement excitée lorsque le jeune orateur, d'avance célèbre, leur fut envoyé comme prédicateur.

Toutefois, la vivacité de ses attaques, les termes rudement évangéliques avec lesquels il apostropha son auditoire, composé de l'élite de la noblesse espagnole, contribuèrent, — dit-on, — à l'éloigner pour un temps de la chaire.

Mais le zèle du missionnaire était déchaîné. Les vérités redoutables qu'il ne pouvait plus faire éclater sous la voûte des basiliques, il se mit à les écrire.

« Tout m'est chaire, — dit-il en matière d'avertisse-
« ment de l'un de ses premiers ouvrages ; — tout m'est
« tribune d'où je puis et dois répandre la doctrine de
« JÉSUS-CHRIST. Loin de mériter l'anathème, les ro-
« manciers moralistes ne remplissent pas une moins
« salutaire mission, ne sont pas moins dignes de remer-

« ciements que ceux qui découvrent un contre-poison « et le propagent... »

Ses premières « prédications » furent *Lecturas recreativas.* Vinrent ensuite : *Fange et Poussière* que nous publions plus loin, *le Premier Bal*, *la Médisance*, *Gorriona Pilatillo. Mal-Alma.* Toutes ces nouvelles parurent successivement dans le *Messager du Sacré Cœur de Jésus :* il en fut de même du beau roman *Bagatelles*, publié en 1891, qui mit le sceau à la réputation de son auteur.

Cette fois encore, le romancier annonce franchement ses intentions au lecteur :

« N'oubliez pas, — lui dit-il, — que sous l'apparence « d'un conteur, je ne suis qu'un missionnaire. Comme « autrefois un pauvre moine grimpait sur une table. en « pleine place publique, et, s'adressant aux indifférents « qui n'entraient pas au temple, leur prêchait de rudes « vérités, dans le langage grossier à leur portée, ainsi « je dresse mes tréteaux entre les pages d'un roman : « de là, je prêche ceux qui ne m'écouteraient pas si je « leur parlais autrement. Je leur enseigne, en leur « propre langage, des vérités évidentes et nécessaires, « qui ne se pourraient jamais professer sous les voûtes « d'une église... »

L'avertissement n'était pas inutile. Le roman suscita de nombreuses récriminations : tous les journaux s'occupèrent de lui, soit pour le louer, soit pour le critiquer; on voulut y voir, — en dépit des protestations de son auteur, — des attaques personnelles, des appels calomnieux aux basses passions du peuple en faveur d'un parti vaincu. En réalité, le Père Coloma y mettait à nu les vices et les travers de l'aristocratie espagnole.

Mais ce n'est point ici le lieu d'analyser cette œuvre du Père Jésuite. Nous citerons seulement les dernières lignes de la remarquable préface écrite par M. Marcel Prévost pour la traduction française de *Pequeñeces.*

« Ce roman demeurera un des plus curieux de l'époque, par l'intérêt de la fable, le choix du milieu, l'ardeur passionnée de l'écrivain, et surtout cette chaleur d'apostolat que, même en France, on commence à goûter chez les romanciers. »

On pourrait décerner les mêmes éloges aux récits que nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs, car ils renferment ces mêmes qualités essentielles qu'une traduction, forcément pâle et décolorée, ne saurait faire entièrement disparaître.

Ces petites esquisses de romans, si chrétiennes d'inspiration, nous semblent donc convenir à merveille à former l'esprit des jeunes gens. Elles contiennent un drame et des personnages, des expériences réelles de la « vie vécue », des crises d'âmes en lutte avec leurs passions et leurs épreuves, que la plume délicate du Père Coloma a su décrire avec assez de force pour en faire comprendre le danger, avec assez de charité pour en faire accepter le remède.

Convent of Perpetual Adoration,
Taunton, Somerset (Angleterre), le 31 Mai 1895.



PRÉFACE DE L'AUTEUR.

AU LECTEUR.

BIEN QUE j'aie dédié mon premier volume « *Lecturas Recreativas* » à mes amis les abonnés de *El mensajero del Sagrado Corazon*, je dois leur avouer, pourtant, qu'aucune de mes nouvelles ne fut écrite spécialement pour eux. Les lecteurs habituels de *El Mensajero* sont, pour la plupart, des personnes pieuses, à qui les pratiques et les maximes de la vie spirituelle sont familières. Je n'ai nul besoin d'encourager ces saintes âmes à mener une vie foncièrement chrétienne, en leur présentant les commandements, ou même les conseils évangéliques, sous la forme de nouvelles, ou revêtus des charmes de la poésie, à la façon des modernes guérisseurs qui enveloppent leurs pilules les plus amères dans une couche de sucre et d'or. Ces âmes saintement énergiques ne regardent point les devoirs de la religion, ou les conseils de l'évangile, comme de désagréables remèdes : elles les estiment, au contraire, une source abondante de grâce et de salut, qu'elles recherchent, avec avidité, dans les traités de morale et les livres ascétiques. Pour les chrétiens de cette trempe, l'*Imitation de Notre Seigneur Jésus-Christ* est toujours intéressante; les œuvres de saint François de Sales, les écrits du Père Luis de Grenada et de saint Alphonse Rodriguez, sont un délassement plein d'attraits.

Mon unique but est d'atteindre ces âmes moins ferventes, — et qu'elles sont nombreuses, hélas ! — pour qui la prière et la méditation sont chose fastidieuse ; et ces âmes, plus nombreuses encore, qui ont en horreur toute lecture sérieuse. Avec plus d'instance encore, je m'adresse à cette multitude de chrétiens du monde, qui entretiennent les plus injustes préjugés contre tout ce qui, de près ou de loin, touche à la dévotion. C'est pour le tiède, le frivole, le mondain que j'écris ces nouvelles ; et afin qu'il puisse se pénétrer sans fatigue, sans dégoût et comme à son insu, des

divines leçons du Cœur Sacré de JÉSUS, j'ai entremêlé les divers incidents de mes récits de solides principes de religion et de morale.

Cependant, je n'ai nulle envie de conduire les pieux lecteurs de *El Mensajero*, dans la voie large de la lecture des romans ; lecture, à mon avis, préjudiciable sous tous les rapports. La lecture d'un roman positivement mauvais est à coup sûr pernicieuse, et pernicieuse au plus haut point ; surtout quand ce roman est l'œuvre d'un écrivain de talent. Dangereux, encore, sont les romans qui prétendent adapter les sévères principes de la morale chrétienne, aux aspirations des âmes romanesques, et aux exigences des passions. Leurs auteurs se servent de la pure lumière de notre sainte Religion pour produire des effets esthétiques, et non pour inculquer des principes sains ; pour faire sur l'esprit de leurs lecteurs des impressions agréables, au lieu de les porter à de bons mouvements, de leur inspirer des résolutions fortes, capables de raffermir la vertu ou de provoquer le repentir.

Les romans vraiment moraux, écrits avec de louables intentions et une connaissance parfaite du cœur humain, — mais qui nous détournent, par le fait, de lectures plus profitables, quoique moins attachantes, — ont, à mon sens, un autre grand inconvénient, et mènent à des résultats tantôt comiques, tantôt tragiques. Le roman, comme toute poésie, du reste, tend, pour ne rien dire de plus, à certain idéalisme : il exalte l'imagination du lecteur et évoque dans son esprit un monde purement fictif, tout différent des dures réalités que lui réserve le commerce de la vie : de là des désappointements prématurés, de terribles déceptions, et je ne sais quelle nausée, quand les hommes et les choses se présentent à nous dans la pratique tout autrement que nous ne les avions rêvés.

C'est de la lecture des romans que naît l'erreur de ceux qui cherchent, dans les circonstances et les incidents de leur vie de tous les jours, un reflet des aventures de leurs héros préférés. « J'ai étudié le monde dans les œuvres des poètes, — écrivait Madame de Staël ; — mais je ne l'ai pas trouvé tel qu'ils me le dépeignaient. Il y a quelque chose d'aride dans la réalité des faits, que

nous essaierions vainement de modifier ! » Ce « quelque chose d'aride », c'est l'expérience qui se charge de nous désillusionner, et de nous rappeler que le simple bon sens, encore prosaïque qu'il soit, nous est beaucoup plus utile que les conceptions les plus magnifiques d'une imagination exaltée. Pour qui vit dans les sphères idéales du roman, les brutalités de la vie réelle détonnent comme un coup de foudre dans un ciel serein ; et il en est qui, pour y échapper, vont jusqu'au suicide.

Il ne faudrait pas supposer, cependant, que je songe, même un instant, à condamner les écrivains qu'un talent particulier, une étude consciencieuse du cœur humain, et la constatation de la frivolité des hommes de ce temps, poussent à écrire des romans honnêtes. C'est là une tâche plus ardue qu'on ne l'imagine au premier abord, et un moyen propre à contrebalancer la diffusion des idées mauvaises par la propagation des bonnes.

Aujourd'hui, nombre de publicistes, usurpant la chaire du professeur, s'arrogent le droit de créer des entraves à l'enseignement du Christ et d'amoindrir l'influence de son Église. Loin donc d'anathématiser les romanciers vraiment honnêtes, nous concédons volontiers qu'ils ont une mission salutaire à remplir, et nous leur abandonnons le soin difficile de fabriquer un contre-poison capable de détruire la pernicieuse influence que le venin des mauvais romans a répandu partout. Que si vous doutez de l'utilité d'un tel antidote, et que vous vouliez vous rendre compte du bien que peut faire un écrivain catholique doué d'un véritable talent, essayez de calculer, si vous pouvez, les ruines innombrables que les écrivains impies ont faites dans les esprits et dans les cœurs.

Quant à ceux qui n'ont jamais absorbé de poison, ils n'ont pas besoin de contre-poison ; et, comme je l'insinuais plus haut, il vaut mieux que ceux qui ne sont point tentés de lire de mauvais romans, évitent même la lecture des bons, et s'en tiennent à un genre de littérature plus utile et plus grave.

Opposons donc à la fiction pernicieuse, la fiction morale, puisque peu de personnes ont assez de raison et de foi, pour préférer au roman des livres de piété ou de science ; mais évitons de donner, à ceux qui n'éprou-

vent point ce dangereux attrait, le goût de la lecture des romans même honnêtes.

Les idées que je viens d'émettre, ne sont pas les miennes : ce sont celles de Jérôme et de Grégoire, deux grands saints, doublés de deux grands écrivains. Ainsi pensaient encore et ainsi firent le cardinal Wiseman, le chanoine Schmidt, les Pères Bresciani et Franco. Telle était aussi l'opinion d'un illustre évêque espagnol, dont nous pleurons encore la perte. Ayant à rendre compte des œuvres d'un romancier catholique, il écrivait ce qui suit : « Si j'avais les talents de l'auteur, je les emploierais certainement à écrire de pareils ouvrages, composés dans le même genre et sous la même forme, dussé-je pour cela, s'il en était besoin, omettre quelques-uns des exercices de mon ministère sacré, tant je suis profondément convaincu que des romans de cette nature sont destinés à produire un bien incalculable! »

Les éditeurs de *El Mensajero* firent suivre cette préface du P. Luis Coloma, des réflexions suivantes :

C'est dans ce but, uniquement, que nous publions ce modeste volume. Les récits qu'il contient semblent appartenir à la fiction ; mais *tous sont basés sur des faits historiques*, et c'est ce en quoi ils diffèrent essentiellement du roman pur et simple, dans lequel tout est imaginaire, le sujet et l'enchaînement des faits.

Puisse le lecteur, s'inspirant de la pensée développée dans la préface, considérer ces charmantes nouvelles, comme un moyen de propager la lecture des bons livres parmi ceux que la frivolité, la tiédeur ou les préjugés empêchent de chercher, dans des écrits plus sérieux, la connaissance et l'amour de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. « Le premier pas dans le chemin de la perfection, — dit saint Basile, — c'est de sortir du péché, tout comme le premier mouvement que l'on doit faire pour monter à l'échelle est de lever le pied de terre. »

Puissent les *Récits* du Père Luis Coloma détourner ceux qui les liront de la lecture des mauvais romans, et les amener à chercher la paix du cœur, et les biens spirituels dans des ouvrages plus efficaces, tels que l'*Imitation de N.-S. JÉSUS-CHRIST* et le *Chemin de la perfection* de saint Liguori.

UN HOMME

DU TEMPS PASSÉ.

8me SÉRIE.

UN HOMME
DU TEMPS PASSÉ.

I.

Le 8 avril 1579, une animation extraordinaire régnait parmi les troupes campées devant Maestricht sur la rive gauche de la Meuse. Allemands, Bourguignons, Irlandais, Italiens, Espagnols, tous étaient à l'œuvre dans leurs quartiers respectifs, avec une activité fébrile, mais bien entendue, qui attestait un commandement unique et obéi.

La cavalerie légère apportait de la rive opposée des bottes d'ajoncs et de bruyère, avec lesquelles une partie de l'armée faisait des fascines pour combler les fossés, tandis que l'autre s'occupait à remplir de terre d'épais gabions pour couvrir les manœuvres de l'artillerie, et à faire des sacs de chiffons pour parer aux éboulements dans les tranchées.

Un petit nombre de soldats transportaient avec des bœufs, sur des bastions élevés à la

---

1. Voici les sources auxquelles nous avons puisé les détails qui nous ont servi à écrire ce récit historique :

Padre Alcazar, S. J. *Historia de la Compañia de Jesus en la provincia de Toledo.* — P. Nieremberg, S. J. *Vida del Padre Juan Fernandez.* P. Famiano Estrado, S. J. *De Bello Belzico.* — Luis Cabrera de Cordoba. *Historia de Felipe II.* — El commendador de Alenga Don Bernardino de Mendoza — *Comentarios de las Guerras de los Paises Bajos.* — El Marques de la Espina Don Carlos Coloma — *Guerras de los Estados Bajos.*

hauteur des remparts, les pièces de siège qui devaient battre en brèche les fortifications. Tous, en un mot, se préparaient à l'assaut, fixé pour le lendemain matin aux premiers feux du jour.

Ces divers travaux étaient exécutés sous la direction d'un officier général qui, monté sur un superbe cheval alezan, et accompagné des commandants des divers corps d'armées, inspectait chaque quartier, examinait en détail les ouvrages de défense, et préparait les cœurs pour le combat. Il était sans armes, et portait un long pardessus bleu bordé de martre, avec le bonnet de même fourrure. C'était Alexandre Farnèse, duc de Parme et de Plaisance, Gouverneur général des Pays-Bas, au nom de Sa Majesté Catholique, le Roi Philippe II, surnommé le Prudent.

A l'arrière-plan, et à quelque distance seulement du camp, on apercevait les murs de Maestricht, la ville infortunée que visitait à la fois un triple fléau: la guerre, la famine et l'hérésie. — L'armée protestante avait pillé et saccagé les églises, brisé les images et placé les statues des Saints sur les remparts, à l'endroit où elles étaient le plus exposées aux coups des archers et des artilleurs espagnols.

Parmi ces statues, il y en avait une d'une grandeur et d'une beauté remarquable, qui représentait la Très Sainte Vierge tenant dans ses bras l'enfant Jésus. Les hérétiques l'avaient mise en face de la batterie des assiégeants la plus rapprochée des remparts, et, revêtus des habits

sacerdotaux, ils parodiaient sur les fortifications nos cérémonies sacrées. Cette provocation sacrilège ne pouvait manquer d'allumer, dans le cœur des soldats catholiques, une de ces indignations généreuses que, dans sa lâche indifférence, notre siècle appelle fanatisme et intolérance, parce qu'il ne comprend pas les motifs de foi qui les excitent et les entretiennent — une de ces colères saintes dont l'Esprit de Vérité a dit, en l'approuvant et en la conseillant: *Irascimini et nolite peccare :* Mettez-vous en colère, et ne péchez pas.

Un premier roulement de tambour vient de donner aux troupes catholiques le signal de se retirer dans leurs camps. A la nuit tombante, un autre roulement les avertira de rentrer sous les tentes pour n'en plus sortir, à moins de donner le mot de passe aux sentinelles.

En attendant, une scène émouvante se passait dans le quartier des *tercios*, un ancien régiment d'infanterie réputé pour sa valeur. Pareil spectacle, à cette époque, n'était pas rare ; mais aux jeunes recrues à peine disciplinées de notre siècle d'impiété et de révolution, il paraîtra plus qu'étrange et leur fera hausser les épaules de dédain.

Dans l'espace laissé libre au milieu des tentes, des soldats sont rangés en cercle, les uns assis, les autres debout. Au centre de ce cercle, sur une planche posée en travers d'un large tambour, est un homme de petite taille et de mince

apparence. Il porte l'habit des membres de la Compagnie de Jésus et, la main armée d'un crucifix, il prépare à la mort ces terribles *tercios*, leur apprenant ainsi le chemin de la victoire.

Et ces vieux guerriers à l'aspect farouche, vrais émules des Machabées en courage, sinon en piété, l'écoutent tête baissée, et prêtent une oreille attentive à la prédication des vérités éternelles. Lentement, de grosses larmes roulent sur leurs joues bronzées, tandis qu'avec leurs gantelets ils se frappent la poitrine, où, sous une épaisse cotte de mailles, bat un cœur vraiment contrit.

Aussi bien, le trait caractéristique de cette époque, — que les uns ont louée sans restriction et que les autres ont calomniée à outrance, — était un esprit de foi robuste, uni à un profond respect pour le ministre de Dieu; ce qui donnait au prêtre une autorité d'autant plus grande pour gourmander les vices et corriger les défauts. Le code de morale facile que nous possédons de nos jours, n'avait point encore faussé la signification des mots: *bien* et *mal*. Ceux qui avaient commis une mauvaise action, savaient qu'ils avaient mal fait, et craignaient d'être réprimandés publiquement; cette connaissance et cette crainte produisaient en eux la honte et le remords, qui engendraient à leur tour la contrition et le ferme propos, et leur obtenaient le pardon de leurs fautes.

D'instant en instant, on voit des officiers et des soldats quitter par petits groupes la réunion et

se diriger, silencieux et recueillis, vers certaines tentes que surmonte une croix. Ces tentes sont occupées par des missionnaires jésuites, qui, répondant à l'appel du duc de Parme, sont accourus pour porter aux troupes le secours de leur saint ministère. Ces officiers et ces soldats vont à confesse.

Cependant, un jeune homme aux traits nobles et à l'allure martiale est arrivé; il revient de monter la garde près d'un pont de bateaux qui met en communication les deux rives de la Meuse. Il porte le brillant uniforme rouge et jaune des fantassins; mais comme il n'a pas de corselet, on reconnaît tout de suite en lui un enseigne. Fougueux et indompté, il a reçu plus d'une admonestation de la part du bon religieux, ce qui l'a un peu surexcité. Il s'arrête, néanmoins, et prend place parmi les officiers qui, assis sur des bottes de fourrage, écoutent le prédicateur.

Les derniers feux du soleil se sont éteints à l'Occident, et nombre de ceux qui font cercle autour du ministre de Dieu, ne verront pas le soir du lendemain. Au loin, dans un horizon de brume et d'ombre, on voit se dessiner, comme une masse confuse, gigantesque, les remparts de Maestricht, faiblement éclairés à leur sommet par la lueur mourante du crépuscule. Les hérétiques ont allumé de grands feux de chaque côté de la Vierge qu'ils ont placée sur le rebord des fortifications. La statue est ainsi très visible:

elle tourne le dos à la cité apostate, et présente son divin Fils aux Espagnols, comme si, s'adressant à leur foi, — à cette foi que le Christ a scellée de son sang sur le Calvaire, — elle leur demandait aide et protection.

Se tournant tout à coup vers les remparts, le jésuite étend le bras vers l'image de la Vierge.

— Qui de nous, — s'écrie-t-il, — ne se sentira pas le courage de la délivrer ?... Il le faut, mes amis !... et c'est à ses pieds que nous chanterons le *Te Deum* d'actions de grâces pour la prise de Maestricht !

En entendant ces mots, le jeune enseigne a jeté son gantelet; et avec un ton d'arrogance qui était plutôt le résultat d'un ressentiment passé, qu'une insolence calculée, il dit à haute voix :

— Puissé-je ne jamais fouler de nouveau le sol de ma Castille chérie, si ce Juan Fernandez ne croit pas qu'il soit plus facile d'escalader les murs que de donner une absolution !...

Ces paroles parviennent aux oreilles du prédicateur. Sur-le-champ, celui-ci quitte sa place et s'avance vers le groupe des officiers, son crucifix à la main. On eût dit que sa taille avait grandi tout à coup; son apparence humble et douce avait disparu, il y avait dans son maintien quelque chose de surhumain.

— Savez-vous qui je suis ? — demanda-t-il à l'enseigne en le prenant par le bras.

— Oui, — répondit celui-ci, vaguement troublé.

— Savez-vous que je suis un prêtre ?

— Oui.

— Eh bien ! alors, à genoux à mes pieds, et baisez cette main qui bénit et absout au nom du Christ !...

Il y avait tant d'autorité dans ces paroles du Père Juan Fernandez, que l'enseigne se sentit subjugué. Il se découvrit, plia le genou jusqu'à terre et baisa la main que lui tendait le prêtre.

Les autres officiers le regardaient faire en silence : quand il eut fini, il se releva. Le Père jésuite, à son tour, tomba agenouillé et se prosterna jusqu'à terre.

— Vous avez satisfait à l'honneur qui est dû au ministre de Dieu, Monsieur l'enseigne, — lui dit-il. — Le malheureux qui s'appelle Juan Fernandez n'est pas digne de baiser la terre que vous foulez aux pieds. Méprisez-le donc, Señor Alvar de Mirabal ; car il n'est que corruption, pourriture et misère !...

Le jeune officier éclata en sanglots. Au même moment, le tambour battit pour la seconde fois. L'heure était venue de se retirer sous les tentes, et le groupe se dispersa lentement. Bientôt un silence profond régna dans le camp. On eût pu voir pourtant un homme, enveloppé dans un large manteau noir, sortir de la tente du Père Juan Fernandez. C'était l'enseigne Alvar de Mirabal, qui, après s'être confessé au bon missionnaire, avait juré à ses pieds de mourir à l'assaut, ou d'arracher aux mains des hérétiques la statue de la Très Sainte Vierge.

II.

L'artillerie des assiégés, devançant celle de l'armée catholique, donna le signal de l'attaque le lendemain matin. Le jour avait à peine commencé de poindre qu'un obus, tiré du beffroi de Saint-Pierre, blessait grièvement cinq soldats qui venaient d'arriver sur les tranchées, et tuait le sergent Tello Paez, première victime de cette journée si meurtrière. A l'instant, le cri : *Aux armes !* retentit, et les troupes courent aux postes qui leur ont été assignés.

Le long des travaux de défense, six forts bastions, élevés à la hauteur des remparts, ont été armés de quarante-huit grosses pièces de siège pour bombarder la partie des fortifications qui s'étend de la porte Saint-Antoine à celle de Saint-Pierre. Les tranchées sont menées jusqu'aux abords du fossé, sous lequel elles passent; et dans les fondations, sous la porte Saint-Servasius, on a introduit plusieurs barils de poudre. Cette mine sautera quand les murailles seront battues en brèche, afin de forcer les assiégés à se porter sur deux points à la fois, et d'affaiblir ainsi leur résistance. Aussitôt l'explosion, trois brigades de soldats wallons et quatre brigades d'infanterie espagnole devaient se lancer à l'assaut des portes Saint-Antoine et Saint-Pierre, tandis que l'infanterie allemande, les canonniers



Alexandre Farnèse, duc de Parme,
d'après un tableau des Uffizi à Florence. (P. 15.)

et quatre autres détachements espagnols attaqueraient la porte Saint-Servasius. Le reste de l'armée attendrait pour donner que la résistance des assiégés commençât à mollir; alors, sur un second signal, elle se porterait en masse vers la partie des remparts appelée le Bourg, où les fossés étant sans eau et les murailles moins hautes, il était plus aisé de les escalader à l'aide d'échelles de siège.

C'était précisément sur cette partie des murs que les hérétiques avaient placé la statue de la Très Sainte Vierge. Elle était posée sur une corniche étroite, juste au-dessous des meurtrières. Pâle, silencieux, l'enseigne Alvar de Mirabal attend avec une impatience mal déguisée le signal de l'attaque. Sans sabre ni bouclier, il porte, pour toute arme, une paire de pistolets, passés dans sa ceinture, et tient à la main une longue lance flamande.

C'était une hallebarde d'une forme spéciale, avec une pièce de bois passée en travers dans la douille, pour l'empêcher d'enfoncer dans les terrains marécageux. Les paysans s'en servaient pour franchir les flaques d'eau et les bourbiers.

La démolition des remparts prit une grande heure; car les assiégés, qui étaient commandés par un ingénieur français et un déserteur espagnol,réparaient les brèches avec une promptitude merveilleuse.

Du sommet d'une petite éminence, Alexandre Farnèse, à cheval, dirige l'attaque. Il est entouré

de Don Pedro de Tolède, de Carlos de Manfelt, de Lope de Figueroa et de plusieurs aides de camp.

De tous côtés le canon tonne; les remparts et les tranchées s'allument comme des volcans. On dirait cent tonnerres, dont les échos roulent et rebondissent sur une chaîne de montagnes.

Vers midi, au milieu d'un nuage de fumée et de poussière, la muraille s'entr'ouvrit; puis l'on vit vaciller une tour énorme qui s'écroula sur le rebord du fossé. A l'instant, Alexandre Farnèse fait un signe : les tambours battent aux champs, les trompettes sonnent,les canons font silence,les épées sont au fourreau, les lances immobiles, et le drapeau qui a flotté sur les deux mondes s'abaisse jusqu'à terre. Et ces hommes bardés de fer, ces âmes énergiques, ces guerriers intrépides qui n'attendent qu'un ordre pour courir à l'ennemi, plient le genou et, dans un silence solennel, implorent l'assistance du Dieu des armées. Telle était, à cette époque, la coutume observée par les troupes catholiques avant la bataille, et en particulier par l'armée espagnole.

Le duc de Parme donna un second signal et les décharges de mousqueterie recommencèrent, suivies bientôt d'une effroyable explosion : un pan de muraille et la porte Saint-Servasius avaient disparu comme par enchantement. Tel un changement de décors dans une pièce de théâtre. La mine venait de sauter, et l'assaut commençait.

Tout à coup un homme,qu'on eût dit suspendu

entre le ciel et la terre, apparut escaladant la batterie du Bourg. Un instant on le vit chanceler sur le rebord du parapet qui supportait la statue de la Vierge, puis, par un effort vigoureux, regagner son équilibre, tandis qu'il laissait tomber la hallebarde qui lui avait servi à faire ce saut prodigieux. Il était là, ce brave, seul, sans armes, sur l'étroite corniche ; sous ses pieds, un abîme ; sur sa tête un nombre incalculable d'ennemis qui, revenus de leur surprise momentanée, le criblaient de leurs traits.

Sans hésiter, il saisit dans ses bras la statue de la Vierge, et se laisse tomber avec elle ; à plusieurs reprises il roule sur lui-même, sans jamais lâcher son noble fardeau, et parvient ainsi jusqu'au fond des tranchées. D'un bond, il se relève alors, et quoique couvert de blessures et de sang, il saisit la première arme qui lui tombe sous la main, et au cri de : *Santiago ! Virgen Maria !* il rejoint les *tercios* qui, comme des lions, s'élancent à l'assaut des remparts de Maestricht.

C'était Alvar de Mirabal qui venait d'accomplir le vœu fait la veille aux pieds du Père Juan Fernandez.

III.

Cependant aux deux brèches, assiégeants et assiégés se battent avec un égal acharnement. Un moment, la charge furieuse des gardes wallonnes a été arrêtée par une forte barricade, faite

de chaînes et de pieux à pointes acérées, et un contre-fossé rempli de lames brisées et de clous. Mais les *tercios* viennent à la rescousse et, après une véritable boucherie, Wallons et Espagnols reprennent leur marche en avant dans une lutte corps à corps.

A la grande ouverture de la porte Saint-Servasius, le combat n'était ni moins opiniâtre, ni moins meurtrier. Les assiégés réparaient les dégâts et bouchaient les brèches avec une activité fiévreuse ; ils étaient, du reste, puissamment secondés par trois mille femmes qui, divisées en deux compagnies, leur apportaient de la terre et des planches, et jetaient sur les troupes allemandes et sur les canonniers des pierres et de l'eau bouillante.

De leur côté, les assiégeants remplissaient les fossés de fagots, de terre, de décombres; et des ruines de la tour qui venait de tomber, ils se faisaient un chemin pour pénétrer dans la place. Les pertes étaient considérables de part et d'autre ; cependant personne ne songeait à reculer. Mais les monceaux de cadavres, entassés sur la brèche, rendaient plus difficile l'accès des troupes catholiques, tandis qu'ils favorisaient la résistance de l'ennemi.

Sur ces entrefaites, le duc de Parme a donné l'ordre au reste de l'armée d'attaquer la porte du Bourg. Quinze cents hommes d'avant-garde s'élancent à l'assaut ; et avant que les assiégés aient eu le temps de se reconnaître,et de tirer un

seul coup d'arquebuse, ils ont réussi à franchir les fossés. Déjà ils dressent le long des murailles leurs échelles de siège ; nombre de soldats escaladent les remparts, et un capitaine vient de planter sur les fortifications un drapeau bleu, portant l'image du Christ en croix, semblable à celui que Pie V envoya à Don Juan d'Autriche, avant la bataille de Lépante. Le cri de victoire : *Santiago !* la porte du Bourg est prise! poussé en même temps, ranime le courage de ceux qui se battent aux deux autres brèches.

Mais, au même instant, une nouvelle explosion se produisit, et du sein d'un tourbillon de fumée, l'on vit retomber pêle-mêle dans une horrible confusion, des pierres, des armes, des échelles, de la terre et des membres humains tout palpitants. C'était un spectacle affreux. Les assiégés avaient mis le feu à une mine creusée secrètement sous la tour du Bourg par les compagnies de femmes. Et cette mine, en sautant, venait d'anéantir la vaillante avant-garde qui renfermait l'élite de l'armée catholique. Là périrent Fabius Farnèse, le cousin du Duc, le marquis de Malaspinas, le comte de San Jorge, le comte de Mondoglio, quarante-cinq capitaines illustres, et plus de deux mille soldats de nationalités différentes. Ce désastre rendait la victoire définitive impossible ; aussi Alexandre Farnèse donna-t-il l'ordre de cesser l'attaque ce jour-là.

Dans la soirée, le Duc visita les divers quar-

tiers, encouragea les soldats, réconforta les blessés par de bienveillantes paroles, et distribua des secours abondants, avec une grâce et une générosité qu'il semblait tenir de son prédécesseur, Don Juan d'Autriche.

Les troupes avaient placé la statue de la Très Sainte Vierge, conquise par Mirabal, dans un angle du quartier des *tercios;* elle avait pour socle un affût de canon, recouvert d'un drapeau pris à l'ennemi durant l'assaut. Le Duc demanda ce que cela signifiait, et apprit ce qui s'était passé la veille, entre le Père Juan Fernandez et le jeune enseigne, ainsi que l'acte de bravoure de ce dernier.

— Faites avancer ce cheval, — dit Alexandre Farnèse à un page qui ramenait la monture d'un officier tué et portait à la main une épée courte, dont la garde dorée et les glands de soie, indiquaient qu'elle avait appartenu à un capitaine d'infanterie espagnole.

—Prenez ce cheval et ce sabre,Señor Alvar de Mirabal, — poursuivit-il en s'adressant à l'enseigne ; — celui qui accomplit un tel acte de valeur, est digne de commander une compagnie !

Le Duc fit ensuite demander le Père Juan Fernandez ; mais on ne put le trouver. Tous l'avaient vu durant l'assaut, en compagnie des autres aumôniers, se porter aux endroits où le combat était le plus meurtrier, pour consoler les blessés et assister les mourants. Plus tard, on l'avait aperçu dans la grande ambulance dressée

au milieu du camp ; mais depuis ce moment on ne savait ce qu'il était advenu de lui. Un vieux soldat se rappela cependant que *Padre Juan* l'avait interrogé minutieusement sur la position du fossé de la porte du Bourg, où tant d'hommes avaient été blessés et abandonnés sans secours, et qu'il était rentré dans sa tente en sanglotant.

— Regardez ! regardez ! — crièrent au même instant plusieurs voix. — Le voilà ... il y va !

Et, en effet, l'on vit distinctement l'intrépide missionnaire franchir les tranchées. Sans peur, son crucifix suspendu à son cou, il s'avançait lentement vers le grand fossé de la porte du Bourg. Cependant les ennemis l'ont aperçu et pointent sur lui leurs canons ; mais il n'en continue pas moins sa marche, sans hâter ni retarder le pas. Les hérétiques poussent des cris de rage, tandis que les catholiques, qui devinent son pieux dessein, le regardent s'éloigner avec une angoisse poignante.

Quand il fut arrivé aux tranchées, une seconde décharge de mousqueterie se fit entendre: le zélé missionnaire tomba sur le rebord du fossé et roula jusqu'au fond, sur un tas de cadavres.

La nuit avait étendu son voile d'ombre sur cette scène de désolation et d'horreur. Le Père Fernandez, cependant, n'était pas mort ; il n'avait pas même été blessé; mais par prudence, et afin d'éviter plus sûrement les balles de l'ennemi, il avait fait le mort. Du monceau de cadavres qui lui sert d'oreiller, il soulève discrètement la

tête et écoute, anxieux, pour savoir s'il n'y a point d'ennemis aux abords des tranchées. Quand il se fut assuré qu'il n'y en avait pas, il s'assit, détira ses membres engourdis par une longue heure d'immobilité, puis se mit à errer au milieu de ces corps, raidis et glacés, leur murmurant doucement à l'oreille :

— Êtes-vous encore en vie, mon frère? Je suis le Père Juan Fernandez qui vient vous confesser et sauver votre âme!

Le plus souvent il ne recevait pas de réponse; mais, parfois, un soupir étouffé, léger comme un souffle, lui disait que toute vie n'était pas encore éteinte, et qu'une pauvre âme attendait sa venue, avant de prendre son envolée vers les Cieux. Il se glissait alors, en rampant, dans la direction d'où était parti le gémissement, et il répétait à mi-voix sa question : un second soupir lui répondait. A tâtons, au milieu de l'obscurité, il dégageait le soldat blessé des cadavres sous lesquels il était enfoui; puis, collant son oreille sur les lèvres enfiévrées du moribond, il recevait le suprême aveu de ses fautes, et lui donnait une dernière absolution.

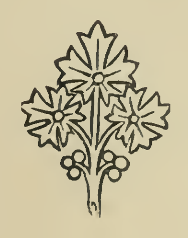
Il explora ainsi toute cette partie des tranchées, et confessa durant la nuit quarante-deux mourants. Quand sa tâche sublime fut achevée, le Père Juan Fernandez repassa le fossé, au moment où l'aube commençait à poindre, et couvert de sang et de boue, harassé, brisé de fatigue, pouvant à peine se traîner, il rentra au camp.

Les hourras des avant-postes qui saluèrent le retour de l'intrépide missionnaire parvinrent aux oreilles du duc de Parme, au moment où il parcourait les abords de la place, pour ordonner les préparatifs d'un nouvel assaut. Au galop, il se porte à la rencontre du Père jésuite, met pied à terre, et en présence des officiers et des soldats qui l'escortent en triomphe, il serre dans ses mains lasses à force de combattre, cette autre main qui s'était fatiguée à bénir et à pardonner, puis il y appuie respectueusement ses lèvres !

— Mon Père, — dit-il ensuite au missionnaire, — prenez mon cheval, et rendez-vous à ma tente pour y goûter un repos bien gagné.

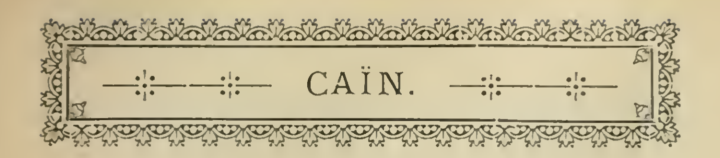
Puis se tournant vers le nouveau capitaine, il ajouta :

— Alvar de Mirabal, tenez-lui l'étrier, et avouez, cette fois, qu'il était plus difficile, plus héroïque, de donner une absolution que d'escalader les remparts !





CAÏN.



CAÏN.

I.

C'ÉTAIT en 1869, par une belle soirée de mai. Un homme, déjà avancé en âge, cheminait à pas lents sur la route escarpée et rocailleuse qui mène de Yerez à Puerto Santa Maria, le long de la côte d'Espagne.

Il conduisait un âne, sur lequel était assise une femme à peine plus jeune que lui : elle pleurait à chaudes larmes. Du coin de ce mouchoir aux couleurs voyantes, dont les Catalanes se servent pour se couvrir la tête, elle s'essuyait continuellement les yeux. La même douleur réprimée, et à cause de cela plus poignante encore, se lisait sur le visage de l'homme. Il marchait à côté de l'âne, la tête baissée, en faisant tournoyer machinalement dans sa main le bâton qui lui servait à faire avancer la bête. De temps à autre, une larme brûlante roulait le long de sa joue hâlée, et retombait sur sa barbe, que l'âge et le chagrin avaient parsemée de nombreux fils d'argent. Par instants, comme pour dissimuler sa peine, il frappait sa bourrique d'un coup bien appliqué, en lui criant d'une voix rude :

— Allons !... Hue !... fainéante, te crois-tu donc à la procession ?...

Le pauvre animal accélérait un moment le pas, pour reprendre bientôt son allure lente, rabattre ses longues oreilles, qu'il secouait de

temps en temps, et laisser retomber tristement sa tête comme s'il eût partagé la douleur de ses maîtres.

Pendant longtemps, la petite caravane s'avança ainsi en silence. A la fin, d'un ton dégagé et comme s'il eût voulu dissimuler une affliction profonde, en parlant de choses indifférentes, l'homme dit en montrant un champ de melons et de tomates qui se trouvait sur le bord de la route :

— Quel joli plan de concombres a là Juan Pita.

La femme demeura silencieuse et ne releva pas même les yeux : on eût dit que rien ne l'intéressait plus, en dehors de ses tristes pensées. Au même instant un homme, portant deux grands paniers de tomates, sortit de l'abri qui couvrait la couche de melons, sauta le fossé qui séparait l'enclos de la route, et se mit à marcher devant nos voyageurs. C'était Juan Pita lui-même.

— Que Dieu vous garde, Señor Miguel, vous et votre compagnie, — dit-il en s'inclinant profondément.

— Tiens! c'est vous, Juan, — répondit Miguel, — allez-vous à Puerto?

— Non, Señor, je vais à Yerez pour vendre ces tomates qui seront les premières du marché.

— Ma foi, je ne puis pas en dire autant des miennes : elles ne seront pas mûres avant la Saint-Jean.

— Les miennes sont précoces, et je les ven-

drai un bon prix aux bourgeois qui veulent des primeurs.

— Et combien comptez-vous les vendre ?

— Cinquante centimes celles qui sont encore un peu vertes, et un franc celles qui sont grosses et mûres.

— Quoi ! Vingt sous ces tomates qui sont bonnes tout au plus à engraisser les porcs !... Je crois que votre délicate conscience ne vous tourmente pas outre mesure, Juan.

— Il faut que je fasse un peu d'argent, Señor Miguel ; car j'ai intention d'acheter un âne, cette année-ci, avec la vente de mes tomates.

— Quoi qu'il en soit, je ne voudrais, pour rien au monde, avoir un âne sur ma conscience !...

— Oh ! tout ça ce sont des scrupules de bonnes vieilles dévotes, Señor Miguel. Avant de devenir jardinier, j'étais avocat, et je vous l'assure, j'ai plus d'une flèche à mon arc !

Et Juan Pita sourit d'un air entendu.

—N'est-ce pas vrai, Señora Joaquina ?—ajouta-t-il.—Mais qu'y a-t-il donc ?...Vous êtes perchée là haut sur votre âne, raide comme une borne et immobile comme une statue !...

Joaquina, à ces mots, tourna la tête, et Juan remarqua alors sur son visage l'expression d'une douleur profonde.

— Mon Dieu !... s'écria-t-il ; et il s'arrêta tout court devant elle. — Mais, qu'est-ce qu'il y a donc ? Vos yeux sont plus rouges que mes tomates !...

Joaquina fondit en larmes de nouveau, et Miguel retomba dans son mutisme.

— Mais qu'est-il donc arrivé, Señor Miguel? Qu'est-il arrivé?... dites!...

— Ce qui est arrivé? — articula enfin Joaquina d'une voix entrecoupée de sanglots. — Mon fils aîné, mon Périco, a été pris comme soldat, et aujourd'hui ils l'emmènent à Cadix.

— Que le Bon Dieu vous bénisse, Señora!... Je ne savais rien de tout cela, — répondit Juan d'une voix triste.

— Mon fils!... mon enfant!... sanglota la pauvre mère. — Jamais je n'aurais cru qu'il lui faudrait nous quitter pour s'en aller errer par le monde... Un enfant si délicat, et qui m'a coûté tant de soins!... Puisse le Bon Dieu le protéger et l'avoir en sa sainte garde!... Ce sera sa mort, j'en suis sûre, et je ne le reverrai jamais plus!...

— Ne parle pas ainsi, Joaquina, — interrompit brusquement Miguel: — c'est tenter la Providence. Le garçon n'est pas bête du tout, il saura bien se tirer d'affaire!... Voyez-vous, — dit-il en s'adressant à Juan Pita, — ma femme s'est mis dans la tête qu'il arriverait sûrement quelque malheur à notre enfant; ça la tourmente sans cesse depuis quelque temps, et elle a même fini par faire partager ses craintes à son fils.

— Tais-toi, Miguel, — repartit vivement Joaquina, — tu ne sais que trop que je dis la vérité, seulement tu gardes pour toi tes soucis et tes craintes... Ah! quelle amertume nous était donc

réservée dans nos vieux jours!... continua l'infortunée mère d'une voix entrecoupée de sanglots. — Qu'allons-nous devenir maintenant sans notre Périco, qui était toute notre consolation et le soutien de notre vieillesse ?...

— Allons, Señora Joaquina, les choses ne sont pas dans un état aussi désespéré que vous voulez le dire, — reprit Juan Pita. — Depuis le péché d'Adam, les hommes ont dû servir le roi, et cela ne les a pas empêchés de revenir. En attendant, il vous reste encore votre fils Roch, un grand et solide gaillard.

Un sourire, fait de tristesse et de mélancolie, erra sur les lèvres de Miguel, et donna à ses traits déjà contractés une expression plus douloureuse encore.

— Roch !... murmura-t-il d'une voix pleine d'amertume, — ah ! les soucis des autres ne l'inquiètent guère ; il ne s'occupe que de lui-même !

— C'est une épine de plus dans mon pauvre cœur, déjà si ulcéré, — dit avec angoisse Joaquina, — que cette aversion si marquée que tu as pour Roch, ces regards durs que tu lui lances, ces paroles brutales que tu ne cesses de lui adresser !

— Ce n'est pas de l'aversion, Joaquina, — répondit Miguel d'un ton grave ; — mais je ne me laisse point aveugler par mon amour paternel, et je vois bien que ce garçon-là n'a pas de cœur!

— Mon pauvre enfant!... sanglota Joaquina.— Que deviendrais-tu, toi aussi, sans ta mère ?...

Je les aime tous les deux également,et n'ai point de préférence.

— Ni moi, mais je sais ce que chacun d'eux vaut !... Le croiriez-vous, Juan ? Roch, ce cœur de pierre, n'a pas manifesté la moindre émotion en apprenant le prochain départ de son frère pour l'armée. Il n'a pas versé une larme quand il l'a vu partir, et au lieu de venir, avec sa mère et moi, lui dire un dernier adieu à la gare, il est resté à la maison aussi froid et impassible qu'un marbre, couché sur un banc devant la porte, pour dormir à l'ombre, tout à son aise.

—Mais,mon ami,nous ne pouvions pas laisser seuls la maison et le jardin — répliqua Joaquina, qui, comme toutes les mères, cherchait toujours à excuser les fautes de ses enfants.

— Il trouve pourtant bien le moyen de les laisser seuls, quand il s'agit d'aller s'amuser à la ville, où il n'a malheureusement déjà que trop appris à faire le vagabond, le vaurien !... Je te le répète, Joaquina, Roch a un mauvais cœur, et il nous fera verser bien des larmes !

La pauvre mère demeura silencieuse comme si elle eût reconnu la justesse des observations de son mari. Celui-ci tira de sa poche un mouchoir de coton rouge, et souleva son chapeau, comme pour s'éponger le front, mais en réalité pour essuyer ses yeux.

— Allons ! hue ! Molinera, — dit-il en touchant le baudet, — dépêchons-nous, la nuit ne va pas tarder à nous surprendre !

Soit qu'il fût gêné de se trouver dans la délicate et toujours pénible position d'un tiers obligé d'entendre les confidences de deux personnes absorbées dans un mutuel chagrin, ou qu'une sorte d'instinct lui eût fait remarquer que la conversation venait de prendre une telle tournure que tout auditeur devenait un indiscret, Juan Pita profita du silence qui suivit la remarque de Miguel pour prendre discrètement congé des deux voyageurs : il s'éloigna en suivant un raccourci, dans la direction de Yerez, où il comptait vendre ses tomates.

Les parents désolés continuèrent leur route en silence. On n'entendait pas un bruit dans la campagne, excepté celui des pas de Miguel et de Molinera, de temps à autre, un sanglot à demi étouffé de Joaquina, par instants, le tintement des grelots d'un troupeau de chèvres, et là bas dans le lointain, la voix de Juan Pita qui s'en allait en chantant, avec cette insouciance naturelle aux indifférents pour ceux dont le cœur est accablé de tristesse.

Tout en cheminant ainsi, Miguel et Joaquina passèrent, sans les remarquer, les deux grandes colonnes appelées *las Cruces*, les Croix, placées de chaque côté de la route, pour indiquer la première lieue de Yerez à Puerto. De cet endroit partait un sentier dans lequel Molinera s'engagea instinctivement : il traversait une lande aride, couverte d'herbes sauvages, de bruyères et de buissons épineux, d'où surgis-

saient, çà et là, de vieux pans de murailles en ruines : on eût dit d'énormes squelettes sortant de leurs sépulcres.

C'était ce qu'avait fait le temps du grand Castel de Sidueñas, qui fut jadis une importante forteresse, flanquée de huit tours colossales. D'après la tradition, c'est là que la reine de Castille, Doña Blanca de Bourbon, vint pleurer l'abandon de son époux et seigneur, Don Pedro le Cruel, et qu'elle fut empoisonnée, sur les ordres de ce dernier, par Juan Perez de Rebolledo, le porteur de la masse du roi, après que Trigo Ortiz de Zuniga, le premier gardien de la royale prisonnière, eut noblement refusé de commettre un tel crime. Grâce aux efforts d'un amateur d'antiquités historiques, une partie de ces ruines sont aujourd'hui restaurées ; la fameuse tour de Doña Blanca dresse de nouveau sa tête altière au-dessus de ces landes incultes, comme un monument sur la tombe d'un héros. Elle n'a pas même un lierre pour l'enguirlander : sévère et imposante, elle est couronnée d'une courtine en machicoulis flanquée d'une échauguette. Au fronton de la porte d'entrée, sous une couronne de marquis, sont sculptées les armes de Castille et d'Aragon ; c'est de là que les marquis de Castille del Valle de Sidueñas tirent leur origine.

Le long de cette bruyère aride et déserte, on a planté quatre vergers qui sont maintenant en plein rapport : l'un d'eux s'appelle l'Alcaïde. Dans ce dernier jardin, à l'ombre d'un bosquet de peu-

pliers, jaillit une source d'eau douce que les paysans nomment *la Piedad*. Généreuse et compatissante comme le nom qu'elle porte, elle envoie une moitié de ses eaux fertiliser ces jardins fruitiers ; l'autre suit la route qui mène à Puerto Santa Maria. Ce dernier cours d'eau s'arrête en face d'un vieil ermitage en ruines, comme s'il voulait ainsi témoigner de son respect pour ces grandeurs d'un autre âge, ou pleurer sur ces débris faits de main d'homme, et s'indigner de l'abandon dans lequel ils gisent. Ensuite, il reprend sa course lentement, laissant derrière lui l'antique ermitage avec ses murailles croulantes, sa chapelle sans portes et sans toiture, et son beffroi, d'où la croix et les cloches ont disparu !...

II.

Il y avait presque sept ans que Miguel et Joaquina avaient loué le verger d'Alcaïde, avec la tour de Doña Blanca et la ferme qui y est attachée.

Miguel cultivait l'enclos aidé de ses deux fils, Perico et Roch, qui allaient régulièrement vendre les fruits et les autres produits de la ferme au marché de Yerez.

L'aîné, Perico, était doué de cette franchise, de cette bonté de cœur qui semblent l'apanage de la jeunesse, âge heureux où l'on ne connaît ni la crainte ni la défiance, et où la gaîté et la joie du cœur s'épanouissent en sourires sur le visage.

Il aimait ses parents presque avec excès, si le devoir sacré de l'amour filial peut jamais être porté jusqu'à l'exagération. Son unique bonheur consistait à leur procurer le bien-être et le contentement dont il était capable ; il mettait son plaisir à les voir goûter en paix le repos dû à leurs longues années de labeur et de fatigues.

Par contre, l'égoïsme, ce vice repoussant dans l'âge mûr, mais plus antipathique encore dans la jeunesse, et l'envie, ce défaut des esprits étroits et des âmes viles, — les caractères nobles et grands peuvent être rivaux sans basse jalousie, — rongeaient le cœur de Roch. Il était ambitieux, malgré le cercle restreint d'idées et de circonstances où s'écoulait sa vie ; car nos modernes révolutionnaires, en faisant du pauvre leur instrument, lui ont pris cette humble soumission à la divine Providence que la religion, et la charité du riche, avaient jusqu'ici conservée dans son cœur, et cette conformité aux lois de Dieu qui lui donnait le courage dans sa pauvreté, et l'espérance dans ses afflictions.

Pauvres malheureux que vous êtes ! pourquoi rejetez-vous si follement le baume qui seul peut cicatriser vos plaies ?... Mais aussi, malheur à vous, riches infortunés, qui ne savez pas conjurer l'orage dont on entend au loin les sourds grondements, et dont les premiers éclairs ont déjà commencé leur œuvre de destruction et de ruine !...

Comme tous ceux que travaillent l'ambition et

l'envie, Roch n'avait d'autre confident de ses secrets desseins que lui-même.

La vie honorable et laborieuse de Miguel s'écoulait dans la paix. Content de peu, il partageait toutes ses affections entre sa femme et ses deux enfants. Mais dès que Perico eut atteint ses vingt ans, l'heureuse et calme monotonie de cette vie de famille, fut brusquement interrompue par cette crainte qui chasse le sommeil des paupières de tant de mères, ce nuage noir, qui vient chaque année s'abattre sur la chaumière du pauvre, — nuage que l'argent du riche peut dissiper, mais que le pauvre est forcé de subir, — la conscription !...

Perico, sur qui se concentraient toutes leurs espérances, Perico, le fils modèle de parents dévoués, dut à son tour tirer au sort ; et il amena hélas ! un mauvais numéro !...

En vain le pauvre garçon s'efforça de paraître calme ; en vain voulut-il consoler ses infortunés parents. Celui qui a lui-même besoin de consolation, est-il très propre à consoler les autres ?... Aussi de combien de larmes l'angoisse poignante qui étreignait ces trois cœurs aimants, ne fut-elle pas la source ? — angoisse que l'indifférence froide, calculée de Roch, qui ne se laissait émouvoir ni par les soucis, ni par les anxiétés des autres, venait encore augmenter. La douleur profonde dont souffrait Perico, le rendait plus affectueux et plus expansif. Son frère, au contraire, reçut le baiser d'adieu du pauvre conscrit,

sans murmurer ni un mot affectueux, ni une parole de regret. Quand il le vit sur le point de disparaître, en compagnie de ses parents, il lui lança cette plaisanterie stupide :

— Ne te gênes pas pour revenir ! Tu peux attendre que tu sois grand'père, tu sais !...

Le jour du départ des conscrits, la gare du chemin de fer offrait un spectacle qui eût ému jusqu'aux larmes un cœur généreux ; larmes inefficaces, il est vrai, mais sympathiques, qui consolent les désolés. N'est-ce pas une noble action, en effet, que de pleurer avec ceux qui pleurent ?

Chaque conscrit était accompagné par un père, une mère, une sœur, ou une fiancée. On n'entendait partout que les lamentations de ceux qui allaient se quitter tout à l'heure, mêlées aux avis, aux consolations et aux protestations d'une constante affection, et d'un éternel souvenir,... comme si jamais la tendresse ne se changeait en indifférence et en oubli !

Un mot, toujours le même, revenait constamment sur les lèvres de tous ceux qui étaient là ; mot qu'on ne prononce qu'avec des larmes, car il est toujours associé avec l'idée d'absence : Adieu !...

Adieu ! c'est le mot de la souffrance, de la douleur profonde ; c'est le mot de la séparation, de la désolation !...

Et combien de pauvres conscrits l'ont adressé pour la dernière fois à leurs vieux parents !...

Tristement assis dans un coin de la salle d'attente, Perico serre étroitement dans la sienne la main de sa mère, dont les pleurs ne cessent de couler. Miguel est debout devant eux : il tient à la main le petit paquet de pauvres hardes que son fils va emporter avec lui. Vainement il essaye de paraître plus courageux que sa femme : les soupirs étouffés qui soulèvent sa poitrine trahissent son chagrin. Joaquina vient de passer le scapulaire du Mont Carmel au cou de son enfant. En le voyant se détacher sur le fond jaune de la tunique du jeune soldat, on eût dit l'étoile de l'espérance qui brille au moment de la tribulation, le gage d'un prompt secours à l'heure de la détresse !...

— Voyons, ma mère, ne vous effrayez pas comme cela ! Je m'en tirerai toujours bien ; trois ans sont si vite écoulés ! — disait Perico, en s'efforçant de sourire, malgré les larmes qui noyaient ses yeux.

— Trois longues années sans te voir !... Comment ne pas m'effrayer !... Qui me consolera, qui m'aidera, durant tout ce temps, à supporter cette épreuve ?... Qui me garantit que je te verrai revenir, comme je te vois nous quitter ?... Oh ! sainte Mère de Dieu, qu'adviendra-t-il de mon pauvre enfant ?...

— Elle prendra soin de lui, — répliqua Miguel, — elle veillera sur lui, Joaquina. C'est inutile de te faire tant de mauvais sang... toutes tes larmes n'y feront rien !

— Oui! oui, je le confie à sa sainte garde : toute ma confiance est en Elle! — soupira la pauvre mère en levant ses yeux vers le ciel. — Prie-la, mon enfant, mon fils bien-aimé, elle est le Refuge du pauvre et de l'affligé!...

La cloche, qui annonce le départ du train, vient de se faire entendre : une émotion plus vive a fait battre les cœurs et les étreint. Les portes s'ouvrent : la foule empressée des parents et des amis suit les conscrits sur le quai, où les pleurs redoublent, tandis que l'air s'emplit des gémissements et des adieux répétés de ceux qui vont se quitter. Joaquina regarde le train qui stoppe quelques instants pour prendre son nouveau chargement, soufflant comme un monstre fatigué, prêt néanmoins à s'élancer de nouveau dans sa course folle ; elle voudrait pouvoir l'arrêter ; elle serre nerveusement le bras de son Perico ; mais l'heure du départ a sonné, il faut qu'il parte !... Les portières se ferment, et l'on crie aux voyageurs de se hâter de prendre leur place.

La pauvre mère, cependant, tient toujours son enfant dans ses bras :

— Mon enfant !... mon chéri !... adieu !... répète-t-elle sans pouvoir le lâcher.

Le père pleure en embrassant son fils pour la dernière fois; il glisse en cachette dans sa poche quelques pièces de monnaie, amassées à force de privations.

La cloche a tinté pour la seconde fois : Perico, le cœur brisé, est obligé de prendre sa place

dans le train qui s'ébranle. Joaquina, qui, dans son empressement à lui donner un dernier baiser, est montée sur le marche-pied et s'est cramponnée à la portière, est violemment jetée à terre par le train en marche. Mais que lui importait!... elle avait vu son fils pendant quelques secondes de plus!...

III.

Assis sur une vieille meule de moulin à demi brisée, Roch apprenait des tours de passe-passe à son chien, dont il avait coupé la queue pour le plaisir unique de le faire souffrir.

— Voilà la Monarchie qui vient! — criait-il en levant son bâton. Et le chien, d'aboyer furieusement et de courir de tous côtés en quête d'un ennemi invisible.

— Voici la République! — disait Roch en abaissant son bâton. Le pauvre animal, à ces mots, se mettait à japper doucement, et à gambader autour de son maître; il lui léchait la main et se couchait tranquillement à ses pieds.

Le front du jeune homme reflétait une indépendance faite d'insolence et d'audace, qui donnait à ses manières un je ne sais quoi de provocateur, de même que sur les traits du *petit-crevé* qui mène une vie d'élégante débauche, on lit une perpétuelle expression de scepticisme railleur. En le voyant appuyé contre la muraille, son chapeau sur le derrière de la tête, son gilet

tout déboutonné, et occupé à tourmenter son pauvre chien, on l'eût pris volontiers pour quelque misérable bohémien, campé au milieu des ruines du château de Sidueña.

Assise sur le seuil de la porte, Joaquina égrenait des épis de maïs. Elle ne put réprimer un sourire amer en voyant l'intérêt que Roch, qu'elle observait à la dérobée, prenait aux tours de son chien.

— Comme cet animal t'absorbe, mon pauvre garçon ! — finit-elle par lui dire. — Si tu n'y prends garde, tu finiras par aboyer comme lui !...

— Bah !... je n'en serai pas moins votre fils pour cela !

— Oui, quand tu étais tout petit, j'étais fière de toi ; mais tu es devenu, en grandissant, un fainéant, un vaurien, et tu ne me donnes plus que des soucis.

— Cela m'est bien égal !... Je fais ce qu'il me plaît !

— Comme on fait son lit, on se couche, mon ami ! — continua l'infortunée mère. — Mais c'est bien honteux pour toi de rester oisif pendant des heures entières, tandis que ton pauvre père travaille comme un nègre dans le verger.

— Et pourquoi travaille-t-il ?... Si ça lui fait plaisir de se tuer, je ne puis l'en empêcher !

— Les pauvres gens doivent travailler ou mourir de faim !... Nous sommes plusieurs à nourrir, et lui seul travaille. C'est ton devoir de l'aider.

— S'il compte que je travaillerai pour lui, il

vaut mieux qu'il se décide à aller tout de suite à l'hôpital : là, on prendra soin de lui.

— Tais-toi, ingrat! Celui qui parle ainsi de son père finira mal!... Ce sont tes mauvais camarades, sans doute, qui t'ont appris cela?... Ils seront ta perte, Roch, si tu ne cesses de les fréquenter.

— Je ferai comme bon me semblera. Vous n'avez à vous occuper ni des amis que je fréquente, ni des lieux où je vais!

— Cela me regarde beaucoup, au contraire, et tant que tu habites avec nous, sous notre toit, et que tu manges notre pain, nous avons le droit de te faire des observations, et tu nous dois l'obéissance.

— Laissez-moi tranquille, et mettez votre langue dans votre poche! — répondit Roch, avec ce méprisant dédain qu'affectent les jeunes émancipés de nos grandes villes, et qui se répand, hélas! jusque dans nos plus humbles villages.

— Va-t'en hors d'ici, fils de Cham!... Les mauvais fils finissent toujours mal! — dit Miguel qui venait d'arriver et avait entendu les dernières paroles de Roch.

— Ah! voilà le sermon qui commence maintenant!... Vous pouvez prêcher tout à votre aise; vous savez, père, ça m'entre par une oreille et ça ressort par l'autre, — répliqua Roch en tournant le dos à ses parents.

Et pour vexer davantage encore sa pauvre mère, il partit en chantant :

Je suis Républicain !
Vivent les Républicains !
J'aime la République et la soutiens !...

La pauvre mère continua son ouvrage sans mot dire. L'égoïsme grossier de Roch amenait sans cesse à ses yeux des larmes brûlantes, qui coulaient lentes et silencieuses le long de ses joues creusées par la souffrance. Et comme le souvenir des êtres qu'on a beaucoup aimés est une cause de chagrin continuel quand ils ne sont plus, ou qu'ils sont loin de nous, sa douleur devenait plus poignante, à mesure qu'elle comparait de plus près la conduite inqualifiable de Roch avec celle de son Perico, toujours si tendre et si affectueux.

— Il me reviendra ! — murmura-t-elle, soutenue et réconfortée par cette espérance.

Toute absorbée dans ses douloureuses réflexions, Joaquina n'avait pas remarqué un grand gaillard, solidement bâti, qui venait de monter la colline d'un pas alerte.

— Salut et fraternité ! — dit-il bruyamment, en s'arrêtant devant elle.

— Mon Dieu ! — s'écria Joaquina. — Quelle peur vous m'avez faite là !...

— Suis-je donc si laid, que ma vue vous fasse trembler ? — répliqua le nouveau venu.

— Aussi vrai qu'une peur subite peut arrêter le hoquet, vous n'avez qu'à vous montrer pour effrayer les honnêtes gens.

Joaquina n'exagérait rien. Cet homme ressem-

blaitàun bandit en redingote. C'était un spécimen de socialiste agitateur, un de ces propagateurs de lumière, qui ne font qu'obscurcir l'intelligence des masses qu'ils trompent à leur profit. Ce front vulgaire; ce regard louche qui semble parfois rentrer en soi, comme s'il voulait s'appliquer la maxime des anciens : « *Nosce te ipsum*, Connais-toi toi-même » ; en guise de toge romaine, ce long paletot sali ; cette cravate couleur de sang, emblème de la république rouge, et par dessus tout cet énorme gourdin, sur lequel il s'appuyait avec l'air satisfait du citoyen qui s'appuie sur les « Droits de l'homme », tout cela réalisait le type de l'orateur communard, qui n'expose pas ses vues, mais les impose à ses auditeurs ignorants.

Tel était cet ami de Roch, dont la pauvre Joaquina redoutait tant l'influence ; ce Méphistophélès qui l'avait farci de doctrines subversives, qui lui avait persuadé de voler à son père ses économies, si péniblement amassées, pour les employer, — disait-il, — à la « cause commune », mais en réalité pour les mettre dans sa poche d'où elles ne devaient plus sortir. Il n'est donc pas étonnant que Joaquina ait reçu sa visite, comme si c'eût été le diable en personne.

— Quel mauvais vent vous amène encore ici, avec votre cravate séditieuse ? — lui dit-elle.

— Le bien du pays ! — prononça-t-il d'un ton solennel.

— Ce n'est pas ici que vous le trouverez; et nous

pouvons parfaitement nous passer des avantages que vous voulez nous procurer.

— Assez de paroles, Madame, — s'écria le meneur d'un ton impatienté. — Dites-moi où je pourrai trouver votre fils Roch : c'est lui que je viens voir.

— Roch est allé à la ville pour vendre des fruits, et il ne rentrera qu'assez tard dans la soirée, — répliqua Joaquina, qui aventura ce mensonge sans le moindre scrupule.

— Je vais attendre son retour. S'il est nécessaire, je l'attendrai jusqu'à demain matin.

— Attendez tant que vous voudrez, debout ou assis, tout comme il vous plaira ! — répondit Joaquina d'une voix irritée. Et elle se leva pour aller enfermer ses poules dans la basse-cour.

Cependant, l'homme se promenait de long en large devant la vieille tour. Il épiait avec anxiété le retour de Roch, regardant dans toutes les directions, et s'arrêtant au plus léger bruit pour écouter. Tout à coup, ses yeux tombèrent sur une plaque de marbre, placée au-dessus du portail : on y lisait ces mots : « L'amour de ses « ancêtres et le souvenir de leurs nobles actions, « ont engagé le présent Marquis à entreprendre « la restauration de ce monument historique. »

— O vanité du riche que je hais de toute mon âme !... Non, je ne laisserai pas pierre sur pierre de toutes ces murailles ! — s'écria le fédéraliste, en parodiant la haineuse menace du roi des Mèdes.

Un éclat de rire bruyant de Joaquina coupa court à tout cet enthousiasme.

— Ne venez pas ici pour vous moquer de moi ! — lui cria-t-il avec dépit.

—Oh non!—lui repartit Joaquina.—Seulement, vous me faisiez songer au renard, dont parle la fable, et à ses raisins qui n'étaient pas mûrs. Savez-vous pourquoi le renard ne les mangea pas ?... Parce qu'il ne pouvait les atteindre... Dites tout ce qu'il vous plaira, vous n'êtes pas encore le maître !

Furieux, le drôle allait répondre ; mais il fut interrompu par l'arrivée de Roch qui rentrait, suivi d'une bande de dindons, becquetant les fèves qu'il portait dans son panier.

— Ah ! Roch, mon fils ! — cria-t-il en s'élançant à sa rencontre. — Crions ensemble : Vive la sociale !

— Glou, glou, glou ! — répondirent en chœur les dindons, excités et surpris par les cris du confédéré.

— Les volailles elles-mêmes font chorus avec nous, camarade ! — remarqua Roch, et il alla s'asseoir sur un banc, derrière la maison avec l'agitateur.

Joaquina les observait, tout inquiète. Comme ils s'entretenaient à voix basse, elle s'approcha avec beaucoup de précaution, et se glissant le long d'un tas de paille, elle se dissimula derrière une charrette brisée qui se trouvait tout près de l'endroit où ils étaient assis. Pendant qu'elle

écoutait sans être vue, elle vit Roch élever les mains comme frappé d'horreur par ce qu'il venait d'entendre, tandis que le confédéré, par son attitude et ses gestes, semblait vouloir le décider à faire quelque chose qui lui répugnait. Elle saisit au vol ces mots : « La cause du peuple !... Le pays !... Le despotisme du riche !... Le partage des richesses !... »

— Et s'ils me logent une balle dans le corps ! — objecta Roch.

La pauvre mère sentit un frisson de terreur parcourir tous ses membres, comme si déjà la balle avait traversé le cœur de son mauvais fils, quand elle le vit sur le point de céder, et qu'elle entendit le confédéré lui dire :

— Eh bien ! c'est entendu, n'est-ce pas ? tu apporteras avec toi le fusil de ton père et le tien ?...

— Oui ! — répondit Roch, et il baissa la tête tristement, comme absorbé dans de sérieuses réflexions.

Puis, après avoir souhaité le bonsoir à son ami, il se dirigea vers la petite cabane qui se trouvait dans l'enclos, pour y passer la nuit.

Joaquina n'osa pas se montrer ni l'arrêter ; mais elle se rendit de suite à la maison, pour voir si le fusil était toujours à la place où son mari le pendait d'ordinaire. Il n'y était plus. Comme Miguel ne l'emportait jamais avec lui, c'était donc Roch qui l'avait pris.

Toute perplexe, la malheureuse femme va de

ci de là, sans trop savoir pourquoi. A la fin, elle s'assied sur le seuil de la porte, la tête dans les mains et essaye de rassembler ses idées. Mais son imagination surexcitée remplit son cœur d'une crainte sans nom, d'une épouvante immense.

Cependant le soleil s'était couché derrière les collines, les étoiles scintillaient au firmament, et déjà l'astre des nuits montait lentement dans le ciel. A mesure que s'épaississaient les ombres de la nuit, l'angoisse de la pauvre mère grandissait.

Sa journée finie, Miguel était rentré calme et taciturne comme à l'ordinaire. Il prit son souper, et se mit au lit.

Quand tout fut tranquille, Joaquina se rendit d'un pas rapide au verger où se trouvait la cabane de Roch. Elle s'approche. Une mince raie de lumière filtre à travers les panneaux de la porte. L'âne est couché sur une litière fraîche dans une étable attenante, tandis que Roch assis sur un panier renversé, huile et nettoye avec soin la détente des fusils.

IV.

— Que fais-tu donc à pareille heure? — s'écria soudain sa mère en entrant dans la cabane.

Surpris, Roch s'est levé d'un bond : le fusil lui échappe des mains.

— Quoi, c'est vous ? — dit-il d'un ton courroucé. — Que venez-vous faire ici ?...

— *Por Maria Santisima !* Qu'est-ce que tout cela signifie ?... dis ? — s'enquit Joaquina vivement intriguée, en poussant du pied le fusil.

— Va-t'en d'ici, vieille... Si tu me pousses à bout... je ne réponds de rien !... Entends-tu ?...

— Non, je ne m'en irai pas ; je reste ! — dit l'infortunée mère, en se laissant choir sur le panier où son fils était assis à son arrivée.

Sans ajouter un mot Roch la saisit par le bras, et la jette rudement à la porte de la cabane.

— Misérable ! — gémit-elle. — Misérable, je m'en vais chercher ton père !...

— Va le chercher si tu veux !... je me charge de vous deux !... répondit Roch en la menaçant du poing.

— Mon Dieu ! ... mon Dieu ! — soupira la pauvre femme, et elle s'enfuit en toute hâte.

Miguel, qui dormait profondément, n'avait pas remarqué que sa femme fût sortie ; elle rentra et se jeta sur une chaise, incapable de trouver le sommeil. Lentement les premières heures de la nuit passèrent, creusant de nouvelles rides sur son front, et ensanglantant son cœur. La pensée de ce danger inconnu qu'elle ne pouvait éviter, la torturait sans mesure ni relâche.

Soudain, l'infortunée mère sursauta si violemment, que Miguel se réveilla tout apeuré. Son oreille attentive avait perçu un bruit de pas qui s'éloignaient, et les aboiements lointains du chien de Roch.

— Qu'as-tu donc, Joaquina ? — demanda Miguel.

Joaquina ne répondit pas. Mais sa douleur était si vive et son anxiété si déchirante, qu'on eût pu entendre distinctement les battements de son cœur.

Miguel ne tarda pas à se rendormir: Joaquina se glissa sans bruit près de la porte. Pendant qu'elle ôtait le verrou, elle entendit son mari se mouvoir. Il lui fallut attendre, blottie derrière la porte, immobile, le cœur angoissé, et en proie à une horrible torture, que Miguel eût de nouveau fermé les yeux.

Enfin elle est dehors ; la nuit est noire, noire comme une conscience coupable. Elle traverse les plantes et les buissons contre lesquels elle se heurte à chaque pas, et court au plus vite à la cabane de Roch, dans le verger. La lampe est encore allumée, mais la place est vide !

— Roch!... Roch! — appelle l'infortunée mère, d'une voix étouffée, en promenant ses regards avides tout autour de la cabane.

Pas de réponse. On n'entend dans le silence de la nuit que le bruissement des feuilles qu'agite le vent.

—O bonne Mère! qu'est-il devenu?—sanglote-t-elle en le cherchant partout dans le jardin. — Notre-Dame des Miracles, veillez sur lui!... Oh ! ne l'abandonnez pas !...

Et elle se met à appeler de nouveau :

— Roch !... Roch !

Seul, dans le lointain, l'écho comme un soupir, répéta : Roch !... Roch !...

Joaquina court à la route qu'elle suit jusqu'aux vieilles colonnes, appelant sans cesse son fils. De là, elle s'en retourne à la cabane, d'où elle repart pour l'ermitage et revient ensuite à la route !... Toujours la même incertitude; toujours le même silence !... Le jour a paru qu'elle court encore, soutenue, fortifiée par l'inquiétude même.

A la fin, brisée de fatigue, elle reprend le chemin de sa demeure. Miguel dort toujours. Dans son anxiété, la pensée lui vient de réveiller son mari et de lui faire part de ses craintes ; mais soit qu'elle eût pitié du pauvre vieillard, ou que, dans son amour maternel, elle ne pût se résoudre à accuser son fils, elle eut le courage de souffrir seule, et d'attendre que Miguel fût levé, et retourné à son travail.

V.

Alors, elle s'élança de nouveau sur la route, et se mit à courir dans la direction de Yerez. Un groupe de femmes et d'enfants, la terreur peinte sur le visage, s'enfuyaient de la ville, emportant avec eux leurs lits, leurs vêtements et les ustensiles de ménage les plus indispensables.

En s'enquérant du motif de cette fuite précipitée, Joaquina apprit que, la veille, les troupes régulières en étaient venues aux mains avec les insurgés. La nuit avait interrompu le feu ; mais il avait été repris avec l'aurore. Les femmes lui dirent aussi qu'un régiment, arrivé de Cadix

pendant la nuit, se battait en ce moment même, contre la populace.

— Hélas !... hélas !... et mon Perico qui est là ! — sanglota l'infortunée mère. — Mes deux fils... mes deux enfants l'un contre l'autre ! — répétait-elle en courant comme une folle dans la direction de Yerez.

Roch, elle en était sûre maintenant, était derrière les barricades.

Rapide comme l'éclair, elle gravit la colline de « San Telmo » et court à la place où la lutte est le plus acharnée. Une barricade l'arrête au détour d'une rue : les insurgés s'abritent derrière ; les uns apportent des munitions, charroient des pierres et dépavent les trottoirs, tandis que les autres se tiennent le fusil à l'épaule, prêts à faire feu.

— Que venez-vous chercher ici, ma bonne femme ? — lui dit l'un d'eux en la repoussant.

— Mes fils !... Où sont mes enfants ?— Ce fut tout ce qu'elle put articuler.

Obligée de rebrousser chemin, l'infortunée mère tenta de revenir à la barricade par une autre voie. Les habitants des maisons voisines qui, de derrière leurs portes ou leurs volets à demi clos, surveillaient le combat, virent avec épouvante cette femme hors d'haleine, les cheveux en désordre, les yeux hagards, traverser les rues, sans souci des soldats et sans crainte des balles. Ils ne savaient pas que c'était une mère !...

Soudain une voix de femme appelle: Joaquina!

La malheureuse s'arrête un moment,et regarde tout autour d'elle. Mais comme elle ne reconnaît personne, elle continue sa course,affolée, jusqu'à ce qu'une main amie l'attire hors de la foule. C'était la femme qui l'avait appelée par son nom.

— Mais, où voulez-vous aller, ma pauvre femme ? — lui dit-elle. — Vous allez vous faire tuer !...

— Mes fils!... je cherche mes fils !... et, incapable d'articuler une autre parole, elle étendit la main dans la direction où le feu était le plus vif.

— Oui ! voilà à quoi ils sont bons ! — cria une autre femme avec véhémence. — Ah ! que ne sont-ils morts dans leur enfance !

Cependant plusieurs personnes étaient accourues des maisons voisines, et entouraient Joaquina qui, affaissée sur un tas de pierres, pleurait à chaudes larmes.

—Entrez ici, Madame,—lui disaient-elles toutes à la fois,—entrez ici,et ne demeurez pas dehors... C'est tenter la Providence !...

— Je ne puis rester tranquille tant que je ne les aurai pas retrouvés!— sanglotait-elle nerveusement. — Les balles qui leur sont destinées me passeront auparavant à travers le corps !...

Et, folle de douleur, elle s'échappe de leurs mains !...

Une des femmes possédait au coin du marché, une petite fruiterie, fermée depuis le commence-

ment de l'insurrection. Elle en donna la clef à Joaquina et lui conseilla de s'y réfugier. De là, elle pourrait, sans danger, surveiller l'issue du combat, et tâcher de retrouver l'un ou l'autre de ses fils. Joaquina y courut, tandis que les autres femmes pleuraient et se lamentaient sur son sort, avec cette irrésistible sympathie des mères qui souffrent devant la douleur et l'infortune d'une autre mère.

La petite fruiterie se trouvait à vingt pas à peine de l'une des barricades que l'on avait élevées au milieu de la principale rue. En avant, l'on voyait accourir la troupe régulière ; derrière, étaient les insurgés. La porte de la boutique avait été enfoncée, le comptoir brisé et tout ce qu'il renfermait détruit ou renversé. Seule une image de la Très Sainte Vierge, clouée à la muraille, était restée intacte. Joaquina lui jette un regard suppliant, et à cette heure de suprême agonie, implore le secours de la Vierge des Douleurs qu'on n'invoque jamais en vain. Sur son visage désolé, les larmes ont fait place désormais à cette poignante douleur qui, sous l'influence de la résignation chrétienne, se concentre au fond du cœur pour le ronger dans une torture silencieuse, mais qui, dans le désespoir impie, rompt ses digues, et, comme un torrent de laves, renverse tout sur son passage.

La pauvre femme ferma la porte dès que la fusillade recommença, et suivit les péripéties de la lutte par un petit guichet. Les combattants,

comme des ombres fantastiques, enveloppés dans un épais nuage de fumée, passaient et repassaient sous ses yeux.

A la fin, la troupe l'emporta et la barricade fut prise d'assaut. Un grand nombre d'insurgés s'enfuirent en abandonnant leurs armes qui les auraient fait reconnaître ; les autres se battirent comme des lions, corps à corps, avec les soldats.

Toute défaillante d'horreur, Joaquina ferma le guichet au travers duquel elle avait suivi cet épouvantable spectacle, et se laissa choir sans forces, à demi évanouie sur le sol. Maintenant, elle pouvait entendre distinctement les imprécations des combattants, les gémissements des blessés, et jusqu'à la chute pesante des corps inertes, qui tombaient lourdement à terre. Deux balles, coup sur coup, traversèrent la porte et allèrent se loger dans le mur derrière elle.

— Roch ! — cria soudain une voix suppliante qui demandait grâce.

Joaquina bondit sur ses pieds, pâle et rigide comme un cadavre.

— Roch!... Roch!... Pour l'amour de Dieu, ne tire pas ! — reprit la même voix d'un ton plus angoissé.

Mais un coup de feu a retenti tout près de la porte. Un cri, le bruit d'un cadavre qui tombe, et le grincement de l'acier, ont frappé les oreilles de l'infortunée mère !...

Elle ouvre la porte toute grande.

Ah ! Ciel !... Perico, son fils bien-aimé, son

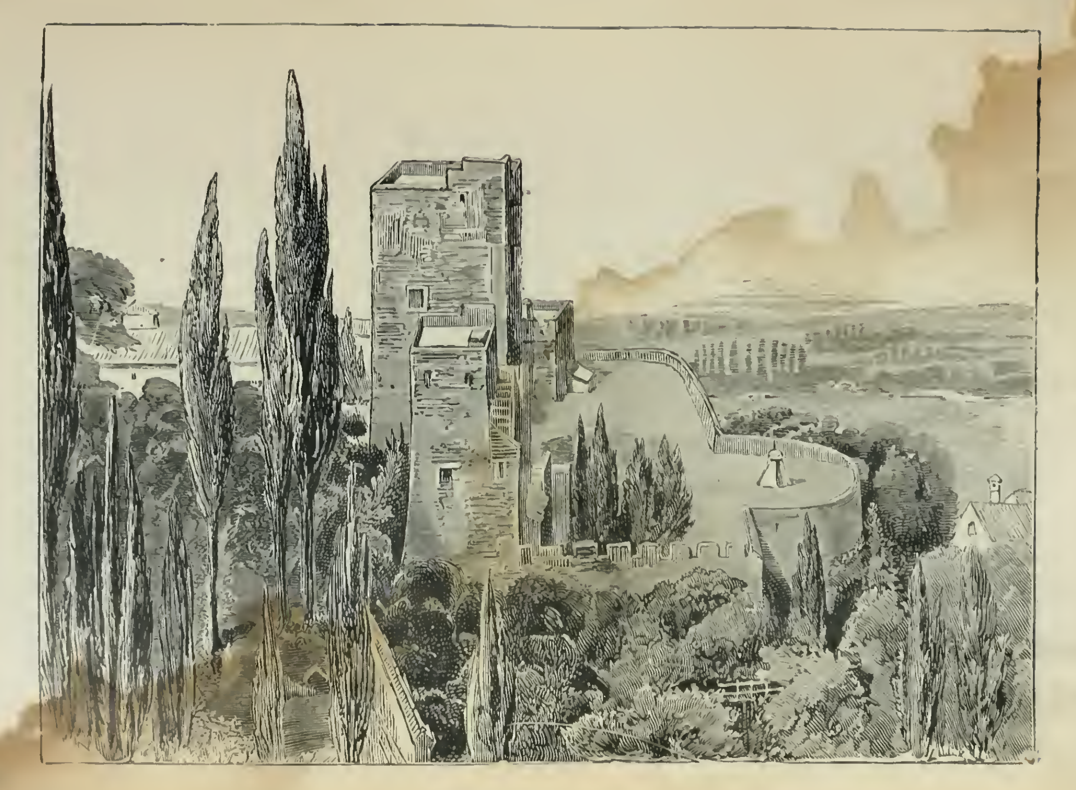
chéri, est étendu, sans vie, sur le seuil : un poignard est enfoncé dans sa poitrine et une balle lui a percé le cœur... Debout devant lui, Roch !... Dans sa main gauche, un fusil qui fume encore ; sa droite est toute teinte du sang de son frère !...

En apercevant sa mère, il recule, et sa main fratricide qu'il porte à son front, y imprime une tache de sang.

— Caïn !... Caïn! garde au front la marque de ton crime !... s'écria Joaquina — avec l'horrible énergie d'une mère qui maudit son fils assassin sur le cadavre de son autre fils assassiné.



LES DEUX COMPÈRES.



Sanlucar. (P. 61.)

LES DEUX COMPÈRES.

I.

Une des premières victimes de la fièvre jaune qui fit tant de ravages à Sanlucar en 1812, fut un pauvre charbonnier nommé Juan Baranga. Il occupait un magasin de chétive apparence, sorte de méchant hangar, et s'était associé pour son commerce avec Juan Chanca, son camarade. Après sa mort, on jeta son corps dans la fosse commune, où il repose sous quelques pelletées de terre, et l'on n'entendit plus parler de lui.

L'obscurité a ses avantages, et l'oubli après la mort n'en est pas le moindre, surtout quand l'on considère combien la loi du Sage qui défend de diffamer ceux qui ne sont plus, est peu observée.

Tout insignifiant qu'il ait été, Juan Baranga mérite cependant de passer à la postérité. S'il était né de nos jours, il eût fait un économiste fameux, mais dans sa petite sphère il resta un simple marchand de charbon, et un vulgaire usurier. Son ingrate patrie ne lui décerna point de bruyants titres honorifiques ; mais ses concitoyens le gratifièrent du surnom de *Medio Juan*, c'est-à-dire : *Demi-Jean*, à cause de la petitesse de sa taille et de son infériorité physique.

Il avait, d'ailleurs, pleine conscience de sa condition, et se regardait comme incomplet de corps aussi bien que de nom. En conséquence, il

imagina de se compléter dans la personne de Juan Chanca, que les voisins appelaient *Juan y Medio*, c'est-à-dire : *Jean et demi*, à cause de sa haute stature. Ce qui manquait à l'un était ainsi compensé par ce que l'autre avait de trop.

Medio Juan savait préparer un plan avec une rare adresse; son camarade, qui était doué d'une force herculéenne, surmontait les difficultés matérielles et le menait toujours à bien. Sans sortir de son magasin, le premier s'étudiait à duper tout le monde, y compris son associé qui était son agent responsable, ou pour me servir des expressions mêmes de ce dernier, « son argument décisif », qu'il ne manquait jamais de faire valoir dans ses fréquentes discussions avec ses pratiques et ses créanciers.

Bien que Medio Juan eût sur Juan y Medio la supériorité qu'a l'intelligence sur la matière, le maître fourbe n'avait jamais pu arriver, pourtant, à tromper son digne compère.

L'astuce du premier était tenue en échec par sa faiblesse corporelle, tandis que l'infériorité intellectuelle du second était compensée par sa peur excessive d'être dupé.

Durant la nuit du 25 août 1812, nos deux compères font leurs comptes. La porte de leur boutique est solidement fermée à l'intérieur, à l'aide d'une énorme barre de fer; sur le comptoir brûle une chandelle jaune et fumeuse.

Medio Juan, la figure et les mains noires de

charbon, compare divers papiers huileux tout couverts de chiffres, et récapitule à mi-voix les totaux des diverses piles d'argent alignées devant lui. Les coudes appuyés sur le comptoir et la tête dans ses deux mains, Juan y Medio l'observe d'un œil défiant, portant tour à tour ses regards sur les quittances, sur le visage de son associé, et sur les pièces de monnaie.

Au dehors la tempête fait rage; la pluie tombe à verse, et l'eau descendant à torrents de la ville haute, menace d'inonder les bas quartiers. La mer en furie s'avance en mugissant comme un lion qui va s'élancer sur sa proie.

L'ondée a éteint les petites lampes que la piété des fidèles entretient allumées jour et nuit devant les Madones, aux angles des carrefours ; d'épais nuages voilent les étoiles; l'obscurité est complète. Seuls, de rapides éclairs déchirent la nue, et jettent à intervalles irréguliers, une lumière blafarde dans les rues silencieuses et désertes.

L'orage, cependant, n'est point l'unique motif de cette solitude et de ce silence.

Le Maréchal Soult vient de lever le siège de Cadix, et les Français battent en retraite. Le bataillon logé dans la ville doit se mettre en marche cette nuit-là même. Dans la crainte que les soldats, au moment de leur départ, ne se livrent à des déprédations, et à des actes de brigandage, les habitants ont fermé toutes leurs portes, mis en lieu sûr leur argenterie et leurs bijoux, et se sont armés pour la défense. Jusque

dans les quartiers les plus pauvres, même peur et mêmes précautions : pas la moindre clarté dans les maisons, pas l'ombre d'un être vivant dans les rues ; on se croirait dans une nécropole. L'unique signe de vie qu'un passant pourrait découvrir, est une mince raie de lumière qui filtre à travers le trou de la serrure, et la porte disjointe du magasin des deux Juan.

— Trente-deux douros, treize réaux et quelques centimes en plus, voilà ce qui revient à chacun, camarade, — dit à la fin Medio Juan en replaçant lentement sa longue plume d'oie sur son oreille. — Voici les papiers qui le prouvent, — poursuivit-il en tendant à son associé les factures graisseuses.

Juan y Medio les prend, les regarde en dessus, en dessous, et les rejette sur le comptoir en hochant la tête d'un air soupçonneux.

— Je n'y vois que du bleu dans tous tes comptes.

— Et que veux-tu que j'y fasse, camarade, si tu ne t'entends qu'à conduire les ânes ?...

— Tu me prends pour plus bête encore que je ne suis — répliqua Juan y Medio, en lançant à son compagnon un regard haineux. — J'en sais peut-être plus long que tu ne penses, et je vais bien trouver un moyen plus simple que le tien de partager également notre argent.

— Et quel est ce moyen, mon ami ? — demanda timidement Juan y Medio, qui baissa les yeux sous le feu des regards de son associé. — Je

serais curieux de le connaître. Et si tes comptes sont plus clairs que les miens, il faudra qu'ils soient plus clairs que le jour !

Juan y Medio avança sa grosse main crasseuse sur le monceau d'argent.

— Comment appelles-tu cela ? — demanda-t-il sèchement.

Croyant qu'il voulait se moquer de lui, l'autre reprit d'un air refrogné :

— Dame ! j'appelle cela de l'argent, du pur argent espagnol, et qui plus est, de l'argent bien péniblement gagné !

— Très bien!... Et toi, comment t'appelles-tu?

— Moi ?

— Oui, toi.

— Oh ! un coquin, un fripon apparemment, — répliqua Medio Juan, feignant d'être blessé du manque de confiance que lui témoignait son associé.

— Et moi, parbleu, un fripon et demi — reprit l'autre. — Tais-toi donc, et apprends ma manière de compter. Un douro pour le fripon, un autre pour le fripon et demi. Deux douros pour le fripon, deux pour le fripon et demi. Trois pour toi, trois pour moi. Quatre pour toi, quatre pour moi, — continua-t-il en faisant deux tas de monnaie.

Medio Juan se mordillait le bout des ongles et le regardait faire en silence, attendant la fin avec impatience.

A ce moment, un coup formidable ébranla la

porte et en fit craquer les planches disjointes. Medio Juan bondit sur son siège, et étendit vivement sa main crochue sur le tas de monnaie. Sans dire un mot, ni bouger de sa place, son compagnon saisit une espingole qui se trouvait à sa portée dans un coin.

Pendant une minute, il se fit un silence de mort, interrompu seulement par le bruit de la pluie qui tombait à verse. Puis un second coup, suivi presque aussitôt d'un troisième, retentit dans la porte avec plus de violence encore.

Tremblant comme la feuille, Medio Juan s'est levé, tandis que son associé se dirige vers la porte en chargeant son fusil.

— Qui va là ? — crie-t-il d'une voix forte.

Medio Juan le saisit par le bras.

— Ah ! camarade, — lui murmure-t-il d'un ton suppliant, — de grâce, arrête !... arrête, ou nous sommes perdus !...

Cependant, il enfouit en toute hâte la monnaie dans le fond d'un vieux panier qu'il remplit de charbon, et souffle la chandelle.

N'eût été la lueur vacillante d'une petite veilleuse qui brûlait devant une statuette de la Vierge, accrochée au mur, le magasin eût été plongé dans les ténèbres complètes. Soit pour *équilibrer* son compte, soit par excès de précaution, Medio Juan profita de cette demi-obscurité pour farfouiller dans le panier. Mais Juan y Medio qui ne le quittait pas des yeux une minute, interrompit brusquement son petit manège.

— Allons, vieux coquin, veux-tu bien me laisser ce panier-là tranquille !

— Mais, mon Dieu, Monsieur, ne vous emportez pas comme cela, je vous en prie !... je voulais seulement couvrir le dessus du panier...

Dominant l'orage, un murmure confus de voix se fait entendre au dehors. On frappe à coups redoublés dans la porte.

— Allons donc ! enfoncez la porte ! — cria quelqu'un.

— Les Français !... — dit Medio Juan en levant les bras d'un air consterné.

— Les Français ! — répéta Juan y Medio. Et il ouvrit la porte toute grande, mais sans lâcher son compagnon.

II.

Quand la porte s'ouvrit,une rafale s'engouffra, comme un tourbillon, dans la boutique, éteignit la veilleuse et éparpilla dans toutes les directions les papiers de Medio Juan. En même temps quatre soldats Français, enveloppés dans leurs longsmanteaux et trempés jusqu'aux os,entrèrent dans le magasin.

— Holà ! mais faites donc attention, camarade ! — cria Juan y Medio, en assénant un vigoureux coup de poing en pleine poitrine à l'un des soldats qui était venu s'abattre sur lui dans l'obscurité.

Celui-ci perdit son équilibre, tournoya un instant sur lui-même et tomba sur son séant, jurant, blasphémant et montrant ses deux poings fermés à Juan y Medio. Ses camarades cherchèrent à le calmer, tandis que Medio Juan, glacé d'effroi, tremblait comme la feuille, et que son compagnon, appuyé contre la muraille, s'apprêtait à faire usage de son espingole.

Les Français se contentèrent de sonder les murs, comme s'ils y eussent cherché une porte dérobée. Après s'être consultés entre eux quelques instants, le sergent s'approcha de Medio Juan.

— Où sont les ânes ? — lui demanda-t-il.

— Les ânes ?... répondit celui-ci en plissant le front.

— En voici les oreilles ! — interposa tout à coup Juan y Medio, en montrant du doigt l'ombre des shakos des soldats que les éclairs qui, pour ainsi dire, ne discontinuaient pas, projetaient sur la paroi.

Le sergent porta ses regards dans la direction indiquée; mais soit qu'il n'eût pas compris la plaisanterie, ou qu'il voulût éviter toute discussion, il se retourna aussitôt vers Medio Juan.

— Où sont vos ânes ? — s'enquit-il une seconde fois plus pressant.

— Mes ânes ?... Ah ! mon bon Monsieur, croyez-moi, je ne possède rien de semblable.

Le Français le regardait d'un air soupçonneux, tandis que le rusé compère poursuivait d'un ton larmoyant :

— Ah! Monsieur, je le jure sur la tête de ma mère, je ne suis qu'un pauvre diable et je n'ai d'autres moyens d'existence, que la vente de ces quelques morceaux de charbon.

— Donnez-moi vos ânes tout de suite, il me les faut! — répéta le sergent impatienté. — Le capitaine en a besoin.

— Señor! *por Maria Santisima!* je veux que la foudre tombe sur moi, à l'instant même, et me tue net, si je ne dis pas la vérité!...

— Arrière, imbécile! — reprit de nouveau Juan y Medio en poussant rudement du poing son associé. — Les ânes sont dans l'étable, — poursuivit-il d'une voix courroucée en s'adressant au sergent, — et c'est à moi qu'ils appartiennent. Que demandez-vous maintenant?

— Ne le croyez pas, mon bon Monsieur; non, ne le croyez pas! — reprit Medio Juan plus effrayé que jamais. — Il n'y a pas d'autre âne ici, que cette brute-là qui sera ma ruine!

— Par pudeur, camarade, s'il t'en reste encore un grain, tais-toi! — dit Juan y Medio d'un ton sévère. Puis, se tournant vers le sergent que ce délai irritait, il ajouta:

— Maintenant, Monsieur, que désirez-vous?

— Je demande vos ânes.

— Et si par hasard il ne me plaît pas de vous les donner?

— Et pourquoi pas? — reprit le sergent aussi vexé que stupéfait de cette réponse impudente.

— Parce que jamais un Français, fût-il Napoléon lui-même, ne montera mes bêtes !

A ces mots, les soldats prennent leurs armes, et Juan y Medio épaule son fusil, prêt à faire feu sur le premier qui osera faire un pas en avant. Medio Juan, affolé de terreur, s'est prudemment coulé sous le comptoir.

— Ne fais pas l'imbécile, camarade ! — crie-t-il à son compagnon. — Pour l'amour de Dieu, tiens-toi tranquille !

Sur les entrefaites, arrive un officier avec une escouade de soldats : à la vue de leurs compagnons, les Français qui sont dans la boutique ont sur-le-champ mis bas leurs armes.

Le sergent échange quelques mots rapides avec le capitaine, et lui montre du doigt les deux Juan, dont l'un a toujours en main son espingole, prêt à faire feu, tandis que l'autre, voyant le calme rétabli, s'est discrètement glissé hors de sa cachette.

L'officier s'avance aussitôt vers Juan y Medio.

— Voyons, mon ami, — lui dit-il avec bienveillance, et en fort bon espagnol — nous ne sommes point venus ici pour voler vos ânes ; nous demandons seulement à les louer pour cette nuit, afin de transporter quelques barils de poudre à Xérès.

— Tu vois bien, camarade, que ces Messieurs sont animés des meilleurs sentiments, — dit Medio Juan.

— Vous serez bien payés, et à l'avance encore,

— poursuivit le capitaine en mettant la main dans sa poche.

— Quand bien même on me donnerait mon pesant d'or, — interposa fièrement Juan y Medio, — jamais je ne consentirai à aider en quoi que ce soit les Français !...

— Je vous en prie, Monsieur, ne faites pas attention à lui; il ne sait pas ce qu'il dit, c'est une brute ! — reprit Medio Juan. — Faisons le marché ensemble, mon bon Monsieur, je m'engage à vous conduire jusqu'au bout du monde!...

— C'est bien ! maintenant, combien avez-vous d'ânes ?

— Trois, et un ânon qui fait quatre.

— Trois suffiront. Vous nous accompagnerez, cela va sans dire ?

— Tout à vos ordres, Monsieur.

Le capitaine, qui paraissait aussi inquiet que pressé, mit sur-le-champ trois pièces d'or dans la main de Medio Juan.

— Prenez d'abord ceci, — lui dit-il, — et dépêchons-nous, car nous n'avons pas de temps à perdre !...

A la vue de l'or, Juan y Medio s'empresse de mettre bas son arme et de se rapprocher.

— Tu fermeras la porte après nous, entends-tu, camarade ? — lui dit Medio Juan. Et en même temps il lança un coup d'œil significatif sur le panier où était caché leur argent.

— J'irai avec vous, — répondit celui-ci.

— Ne nous as-tu pas déclaré tout à l'heure que tu ne viendrais pas ?

— Maintenant, je dis que j'irai, entends-tu ?

— Fais comme il te plaira !... Au surplus, cela ne me surprend pas, tu changes constamment d'idées, — repartit Medio Juan en haussant les épaules, car il savait par expérience que discuter avec son compagnon, c'était peine perdue.

En face de la boutique, se trouvait un misérable appentis en ruines, qui leur servait d'écurie. Medio Juan sella les ânes avec une promptitude surprenante, sans que Juan y Medio, appuyé sur son fusil, lui prêtât la moindre aide. Puis nos deux marchands de charbon s'enveloppèrent avec soin dans leurs grands manteaux de serge grise, pour se mettre à couvert de l'orage.

— Laissez là votre fusil, — dit le capitaine à Juan y Medio.

— Non, Monsieur, — répondit celui-ci, — c'est mon compagnon inséparable, partout où je vais, il vient avec moi !...

— Et où allons-nous, mon bon Monsieur, — demanda timidement Medio Juan.

— Au château, — répliqua le capitaine.

La caravane se mit en marche, descendit de la ville haute, traversa la ville basse et enfila la route qui conduisait au vieux donjon, situé à un quart d'heure de là, sur les bords de la mer.

Les soldats emboîtaient tranquillement le pas derrière les ânes, et quiconque eût été témoin de leur marche cadencée, sous les averses de l'orage

déchaîné, à travers les rues désertes et silencieuses, eût été pris de cette vague frayeur qu'inspire toujours le mystérieux.

La tempête cessait-elle de hurler par intervalles, ou le tonnerre de faire entendre ses roulements, l'effet produit était plus saisissant, plus étrange encore. De place en place, une fenêtre s'ouvrait discrètement; mais l'eau qui tombait, comme si on l'avait jetée, ne permettait pas aux Français d'entendre les insultes et les malédictions par lesquelles les habitants saluaient leur départ. Un coup de feu tiré d'une croisée, faillit même emporter l'aigrette de l'officier.

La plage présentait un spectacle grandiose que l'obscurité de la nuit rendait terrible, effroyable même. D'énormes masses noirâtres, comme des spectres hideux, s'élevaient tout à coup dans les airs, et retombaient sur la grève avec un vacarme épouvantable. Au milieu du lugubre gémissement des vagues et des éclats du tonnerre, on entendait de temps à autre, mais à peine perceptible, le son lointain d'une clochette d'alarme qui servait de signal à l'infortuné pêcheur perdu sur la mer démontée. Soudain, un éclair qui déchira ce voile ténébreux, illumina de sa clarté blafarde cette scène d'une majesté effrayante, et laissa voir à distance les tourelles du vieux château enveloppé d'obscurité.

Dans la cour extérieure, le reste de la compagnie française est rangé l'arme au pied autour de six

barils soigneusement recouverts de paillassons. Medio Juan, aidé des soldats, chargea deux de ces mystérieux barils sur chacun de ses ânes, et les attacha solidement avec de grosses cordes. Appuyé sur son espingole, Juan y Medio le regardait faire, sans daigner même lui offrir ses services.

En chargeant — avec grande difficulté — un des barils, Medio Juan échangea soudain un regard d'intelligence avec son camarade.

— On les dirait remplis d'or, tant ils sont lourds ! — lui murmura-t-il à mi-voix.

— C'est très possible, — répondit Juan y Medio, sans faire le plus petit mouvement.

— Allons, mes amis, partons ! — dit le capitaine, qui fut obéi sur-le-champ. — La nuit s'avance.

Les Français quittèrent le vieux donjon et se dirigèrent vers une forêt de pins qui se trouvait à l'autre extrémité de la plage. Les deux officiers à cheval fermaient la marche, et tournaient fréquemment la tête en arrière, comme s'ils eussent été dans l'attente d'un événement prévu. Soudain une détonation épouvantable que les vagues prolongèrent comme un écho, retentit à distance. Les soldats, frappés de terreur, regardent dans la direction du fort. Ses tours élevées qui paraissaient défier le ciel, et ses murailles séculaires que la mer dans sa fureur avait respectées, émiettées dans les airs, retombaient dans une immense fournaise incandescente.

III.

Le détachement comptait rejoindre à Xérès la division du Maréchal Soult, qui y était attendue avant le jour. Sur l'avis de Medio Juan, qui connaissait le pays, et pour abréger la route, on prit un sentier détourné. Toutefois, le rusé compère avait un autre motif de proposer ce raccourci.

Il avait fort justement deviné que ces barils, gardés avec tant de précautions, ne contenaient point de la poudre, mais étaient bel et bien remplis d'or. Son insatiable cupidité lui inspira, sans retard, un moyen de s'approprier en tout ou en partie ce trésor.

Il résolut donc de conduire les Français par ce chemin qui, s'il était plus court, était en réalité beaucoup plus inégal et plus tortueux que la grand'route, comptant que la difficulté de la marche allait lui permettre d'exécuter son projet. Juan y Medio partageait les soupçons et l'avidité de son associé ; mais incapable de mener à bien la moindre entreprise autrement que par la force brutale, il plaçait tout son espoir dans la ruse de son compagnon, et s'en remettait à son habileté.

Pendant deux heures, le détachement s'avança ainsi sous une pluie battante. Les deux charbonniers marchaient au milieu, conduisant leurs ânes par la bride, entourés des soldats qui les surveil-

laient de près, malgré l'obscurité. Parfois, la difficulté du chemin les forçait à rompre les rangs ; Medio Juan en profitait pour échanger à la dérobée quelques paroles rapides avec son camarade.

— As-tu ton couteau? — lui demanda-t-il tout à coup à voix basse.

— Qu'en veux-tu faire? — répondit Juan y Medio avec son ton de défiance habituelle.

— Ce que j'en veux faire?... Sans doute, me faire la barbe avec! — reprit l'autre en dissimulant de son mieux sa colère. — Donne-moi ton couteau, imbécile, et deux de ces barils sont à nous!...

Juan y Medio tira son couteau de sa poche, et le remit, en cachette, à son compagnon qui ralentit sa marche, de façon à se trouver derrière le dernier âne ; puis il suivit en silence. La pluie ne tombait plus : un vent d'est, assez fort, chassait les nuages, et l'on apercevait au firmament quelques rares étoiles. Medio Juan se met à fredonner une chanson andalouse, en élevant graduellement la voix à chaque couplet. En même temps, il débride adroitement son âne et attache l'extrémité de la guide à l'un des pieds de devant de l'animal ; puis prenant l'autre dans sa main, il se rapproche de Juan y Medio.

— Tiens, camarade, prends cette corde dans ta main, — lui chuchote-t-il à l'oreille, en lui passant la courroie. — Quand je recommencerai à chanter, tu tireras un coup fort et sec, pour

faire tomber mon âne; puis tu continueras à marcher comme si de rien n'était. Tu m'entends?... Fais bien attention à toi, vieux, et *por Maria Santisima* ne bronche pas!... Écoute-moi bien : tu tireras seulement quand j'aborderai le second couplet; mais si je ne l'entonne pas, ne bouge pas. C'est compris, hein?...

— Oui, — répondit Juan y Medio.

— C'est bien! Sois sur tes gardes, et surtout pas de bêtises. Nous verrons bien quels seront les plus malins, des Français ou de nous!...

Quelques instants plus tard, feignant d'être fatigué, Medio Juan saute sur le dos de sa bourrique, et commence à couper les cordes qui lient les barils sur le flanc de l'animal. A ce moment, on entend à distance, le bruit d'un torrent qui se précipite en bondissant des montagnes; c'est le Salado. Quoique grossi considérablement par l'orage, il est cependant guéable encore à cet endroit : l'eau ne dépasse pas le genou.

Monté sur sa bête, Medio Juan chantonne sa cantilène, sans éveiller la défiance des soldats qui connaissent parfaitement les usages des paysans andalous. Il a si bien fait son calcul, qu'il achève de couper les cordes, au moment même où son âne, qui est le dernier, entre dans la rivière. Tout à coup il entonne d'une voix forte le second couplet de sa chanson. Aux derniers mots, Juan y Medio tire violemment sur la corde : l'âne s'abat et les deux barils roulent au fond de la rivière où leur poids les retient. Medio Juan

donne vivement un coup de couteau dans le flanc de sa bête qui, allégée de son fardeau, se relève aussitôt et le transporte en un clin d'œil sur la rive opposée.

Tout cela s'était fait avec tant d'adresse et de rapidité, que les soldats français traversèrent le torrent, et continuèrent leur marche, sans même s'apercevoir que l'un des ânes avait perdu sa charge.

Medio Juan se met alors à jurer, et à tempêter contre sa bourrique qui vient de lui faire prendre un bain froid forcé ; les soldats rient de sa mauvaise humeur et de sa mésaventure, sans paraître le moins du monde surpris qu'il ne continue pas sa romance.

Pendant près d'une demi-heure, la caravane marcha ainsi ; puis elle enfila un sentier pierreux et très étroit, bordé de chaque côté par deux haies de cactus et d'aloës. Ce chemin, au dire de Medio Juan, devait les conduire promptement à la grand'route, à une heure de marche à peine de Xérès, où ils attendraient, jusqu'au petit matin, l'arrivée du Maréchal Soult.

En entrant dans le sentier, nos deux charbonniers échangent à la dérobée quelques mots. Le chemin est assez long, et si peu large que les deux haies se joignent au sommet, et forment un berceau de feuilles épineuses aux pointes acérées. Les soldats, pour les éviter, sont obligés de marcher à tâtons, au milieu du sentier, et à la file, n'ayant pour se guider que le son des clochettes des ânes.

Medio Juan appuye autant qu'il peut sur sa gauche ; et tout en évitant les épines, il fouille dans la haie avec son bâton, comme s'il cherchait quelque chose. Son camarade le suit de près.

Soudain, nos deux Jean ont disparu : on eût dit que la terre les avait engloutis. Ils sont passés par une petite brèche qui n'est connue que d'eux seuls, et sont entrés dans un vignoble qui longeait le sentier. L'heure est extrêmement critique. Pendant une dizaine de minutes, ils demeurent blottis, sans faire le moindre mouvement, retenant leur souffle. Medio Juan se tapit derrière les épaules trapues de son camarade qui s'apprête, le cas échéant, à faire usage de son espingole. Mais déjà le bruit des pas des derniers soldats diminue ; le tintement des clochettes est à peine perceptible ; il meurt graduellement à mesure que la colonne s'éloigne. Tout le détachement a défilé près de la brèche, sans que personne ait remarqué la disparition des deux charbonniers. Alors Medio Juan se lève à la hâte et laisse échapper un long soupir de soulagement.

— Prends tes jambes à ton cou, camarade, — dit-il à son associé, — si tu ne veux pas que les Français reviennent te tuer ici!...

Et tous les deux, ils se mettent à courir à toutes jambes, sans même prendre le temps de regarder derrière eux.

En moins d'une demi-heure, ils sont revenus au gué, et fouillent dans la rivière pour retrouver

les précieux barils. Avec de grandes difficultés, ils parviennent à les rouler jusqu'à une vieille masure, sans porte ni fenêtres, qui se trouvait à un jet de pierre de là, et ils les cachent dans une cavité, où les vagabonds et les contrebandiers avaient l'habitude de faire du feu.

Les deux camarades se séparèrent alors. Juan y Medio resta auprès de leur trésor pour y monter la garde. Medio Juan s'en retourna à Sanlucar, pour s'assurer si les Français avaient bien tous quitté la ville, et revenir la nuit suivante, avec l'âne qui leur restait, chercher les mystérieux barils. Il allait partir quand Juan y Medio le retint par le bras.

— Si tu touches à l'argent qui est dans le panier, je te casse le cou, entends-tu, vieux fripon !...

— Le soupçon et la jalousie te mangent ! — lui répondit Medio Juan froissé. — Ne crains rien, mon ami : l'âne ne ronge pas sa crèche quand il a son picotin !

Juan y Medio s'assit près de la cachette, tandis que son compagnon reprenait en toute hâte le chemin de la ville.

Quelques instants plus tard, on l'entendait chanter à pleine voix dans le lointain :

Les Français sont venus par terre ;
Les Français sont venus par mer ;
Ils croyaient emporter notre or....
Ah ! ah ! pour moi quelle comédie !...

IV.

Il était grand jour quand Medio Juan arriva à Sanlucar. Une animation extraordinaire régnait dans les rues ; c'étaient les habitants qui fêtaient la retraite des troupes françaises. Ils avaient envoyé des courriers dans toutes les directions, pour s'assurer si le départ de leurs hôtes incommodes était définitif, et pour se préparer à la défense en cas d'un retour offensif.

Sans rien dire à personne de ce qui s'est passé, Medio Juan se rend tout droit à son magasin. C'était, comme nous l'avons dit, une sorte de grand hangar ; d'un côté se trouvait un gros tas de charbon ; de l'autre, sur un vieux comptoir crasseux, où étaient clouées quelques pièces de fausse monnaie, une paire de larges balances dont les plateaux n'étaient, certes, pas ceux de la justice. Au fond, devant une statue de Notre-Dame du Mont-Carmel, suspendue à la muraille et toute noircie par la poussière de charbon, brûlait nuit et jour une lampe d'une forme toute primitive. Au-dessus du comptoir, un écriteau malpropre se balançait dans le vide, avec ces mots à peine lisibles : « Ici, on ne fait pas crédit. »

A peine arrivé, Medio Juan s'empressa d'examiner le panier dans lequel il avait à la hâte caché l'argent, la nuit précédente. Il le trouva tel qu'il l'avait laissé. Les menaces de son com-

pagnon, et peut-être aussi l'attente d'un partage plus fructueux, l'empêchèrent d'y toucher ; il se contenta seulement de le dissimuler sous le comptoir. Et se frottant les mains d'aise, il ralluma la petite lampe devant la Madone ; puis il s'en fut rendre visite à son âne qui salua son retour de ses plus joyeux braiments. Medio Juan lui donna une copieuse ration de foin et d'avoine, en vue de la rude corvée de la nuit prochaine. Mais en vain chercha-t-il lui-même le repos, en attendant le moment de partir. Une agitation fébrile le faisait marcher de place en place, malgré les fatigues de la nuit précédente ; la crainte d'un retour des Français le troublait à tel point qu'il oublia de tromper une pauvre femme, en lui pesant une livre de charbon.

Vers les quatre heures de l'après-midi, le bruit se répandit dans la ville que le détachement avait rejoint à Xérès la division du Maréchal Soult, et était reparti à l'instant pour Séville. Mais personne ne parlait de l'aventure de nos deux charbonniers. Du reste, on ne sut jamais où et quand les Français s'aperçurent de leur fuite.

Alors seulement, Medio Juan commença à respirer. Il sella incontinent son âne, tant était grande son impatience, et se rendit sans plus tarder, à la vieille masure sur les bords du Salado.

Les deux compagnons chargèrent à la hâte, et non sans difficulté, leur pesant butin, et vers minuit ils étaient de retour.

Ils étaient seuls, enfin, et en sûreté ; et ils allaient pouvoir tout à leur aise vérifier le contenu de ces mystérieux barils, dans lesquels ils ne s'attendaient à trouver rien moins que les riches mines d'or de la Californie. Medio Juan tremblait si fort qu'il répandit à terre toute l'huile de la lampe qu'il tenait à deux mains pour éclairer son camarade. D'un coup de hache, Juan y Medio fait sauter le dessus de l'un des barils. Medio Juan ouvre de grands yeux pour mieux contempler le trésor attendu. Qu'aperçoit-il ?... une épaisse couche de sable !... Son associé lâcha un gros juron.

— Ah ! camarade... comment ? — s'écria Medio Juan avec un accent de désolation profonde, — c'est du sable de la mer !... rien que du sable !... comme s'ils n'avaient pas assez de ça en France !...

Juan y Medio plonge sa main dans le sable, et ne tarde pas à rencontrer un corps solide. Il le tire : c'est la croix en argent d'un ciboire ; vient ensuite la coupe d'or d'un calice.

— Grand Dieu ! — s'écria le drôle, comme frappé d'un coup de foudre.

Medio Juan devint aussi pâle qu'un spectre, et porta fièvreusement la main à son front baigné de sueur.

— Eh bien ! camarade, quelle jolie bêtise nous avons faite là !...

Cependant Juan y Medio a pris le baril par le fond, et d'une main vigoureuse l'a vidé sur le

parquet. Il en sort, enfouis dans le sable, des calices d'or et d'argent, des ciboires de toute beauté, des reliquaires enrichis de pierres précieuses et de perles de grand prix. Medio Juan se baisse pour ramasser l'un de ces calices.

— Ne touche pas à ça, camarade ! — s'écria l'autre d'une voix alarmée ; — ne touche pas à ça, avec tes mains sales ; ça te brûlerait !

Ils défoncèrent ensuite l'autre baril ; il contenait également des vases sacrés, volés dans les cathédrales et les églises.

Sans dire un mot, Juan y Medio s'assied sur le comptoir, tandis que son compagnon, geignant et se lamentant, se laisse choir épuisé, sur un tas de charbon.

— La belle affaire, camarade! la belle affaire!... ne cessait-il de répéter en soupirant. — Nos trois ânes perdus ; deux nuits de fatigue passées toutes blanches, et un point dans le dos !... Ah ! un point tel que je ne puis plus me plier... depuis ce maudit bain du Salado !...

Pas une minute, cependant, nos deux fripons ne songèrent à s'approprier ces riches trésors qui appartenaient à l'Église. Le respect des choses saintes était si grand, en ce temps-là, que même les plus dépravés n'auraient osé les toucher. Si forte était la crainte du sacrilège que, malgré leur déception et leur mécontentement, ils ne songèrent même pas à se dédommager de leurs fatigues, et de la perte de leurs bêtes, en

gardant pour eux la plus petite part de ces immenses trésors !

Juan y Medio donna un furieux coup de pied contre les planches du comptoir.

— Et qu'allons-nous faire maintenant ? — demanda-t-il tout à coup.

— Eh parbleu ! nous mettre à la recherche d'un arbre et nous pendre !— répondit en sanglotant Medio Juan.

— Où allons-nous porter tout cela ?

— Et qu'est-ce que j'en sais moi ? Va plutôt chercher une douzaine d'acolytes pour les emporter...

— Pas bête, hein ? Et si la police met la main sur nous, nous serons dans de beaux draps !... Ce sera bien pire encore ! — repartit Juan y Medio, et d'un bond il sauta à terre, tout en colère.

— Ne fais pas l'imbécile, camarade ! — cria l'autre. — Personne n'a jamais été pendu pour avoir restitué ce qui ne lui appartenait pas. Nous irons demain matin trouver le curé de la paroisse, et nous ferons ce qu'il nous dira.

Les deux charbonniers résolurent donc de ne pas effleurer, même du bout des doigts, les richesses sacrées de l'Église.

Le prêtre auquel ils confièrent la chose en référa à l'évêque, qui, deux jours après, rentrait en possession des vases précieux enlevés dans sa cathédrale. Les deux Juan reçurent en retour une bonne somme qui les indemnisa de la perte

de leurs ânes, et les dédommagea de leurs fatigues.

— Qu'est-ce que c'est que ces gens-là ? — demanda ensuite l'évêque au curé.

— Ce sont deux vauriens, deux fieffés fripons qui ont une réputation déplorable, et qui, sous prétexte de faire le commerce de charbon, prêtent de l'argent à des taux exorbitants.

L'évêque croisa les mains et leva les yeux au ciel :

— Dieu soit loué, — s'écria-t-il, — et béni aussi le pays où les plus mauvais drôles ont encore le respect des choses saintes !... Aussi longtemps que dureront gravés dans le cœur de ses habitants ces sentiments si éminemment chrétiens, notre belle patrie n'aura point à redouter la Révolution qui a déshonoré et ensanglanté la France !



Un demi-siècle s'était à peine écoulé, et la Révolution éclatait en Espagne ; le drapeau rouge du socialisme et des sociétés secrètes flottait dans les rues ; la propriété était menacée, et la société, ébranlée, tremblait sur ses bases.

Espérons que ces jours d'infortune ne reviendront plus, bien que les traces qu'ils ont laissées derrière eux, puissent subsister pendant de longues années encore !



MIGUEL.

MIGUEL.

I.

Le petit cercle d'amis intimes qui avaient l'honneur d'être reçus dans le salon particulier de la douairière de H..., étaient frappés, dès l'abord, par un objet étrange, placé au pied d'un grand crucifix d'ivoire, suspendu à l'une des extrémités de la pièce sous un dais de velours noir. C'était une sorte de reliquaire en argent ciselé, enrichi de magnifiques émeraudes, dont les rayons chatoyants se jouaient tour à tour aux feux étincelants du soleil, et à la douce lumière des deux lampes, qui brûlaient sur le manteau de la cheminée.

Il eût été tout naturel de penser que l'on trouverait sous le globe de verre qui en occupait le centre, une relique précieuse, ou tout au moins une image sacrée : il n'en était rien pourtant. Il n'y avait qu'une pièce de monnaie ordinaire, à l'effigie d'Isabelle II, rayée et percée au centre. La première fois que je vis cet objet singulier, je me demandai, tout surpris, ce qu'il pouvait bien signifier, et j'étais si absorbé dans ces réflexions, en attendant la maîtresse du logis, que je n'entendis point le bruit de ses pas légers, sur le profond tapis qui couvrait le parquet.

— Belles émeraudes, n'est-ce pas ?... me

dit-elle avec un fin sourire qui indiquait que ma curiosité ne lui avait point échappé.

— Magnifiques !... repartis-je un peu penaud d'avoir été pris sur le fait. — Elles sont dignes d'orner une relique !...

La dame éclata de rire. Mais tout aussitôt elle reprit d'un ton sérieux :

— Pour moi, cette pièce d'argent est une vraie relique. Elle a sauvé la vie à mon fils et a complètement changé son cœur... Voilà pourquoi je l'ai placée au pied du crucifix, comme un ex-voto !

Mon visage, à ce moment, devait refléter une expression de curiosité bien vive, car à l'instant, Madame de H... ajouta, le sourire sur les lèvres :

— Quand vous verrez Miguel, dites-lui de ma part de vous raconter son histoire.

Quelques jours plus tard je vis Miguel : mais je ne pus lui arracher un seul mot. Mon ami était un vrai philosophe, et il me répondit par ces paroles du Coran : « La parole est d'argent, mais le silence est d'or ! » Et il ajouta que, d'après Effendi, le célèbre poète arabe, la nature a donné à l'homme deux oreilles et une seule langue, pour lui apprendre qu'il doit être plus porté à écouter qu'à parler. Je le pressai de satisfaire la curiosité de mes deux oreilles par les paroles de son unique langue : mais ce fut en vain. Il était évident que ses études de la littérature orientale lui avaient appris à se défier d'amis en paletots !...

Mais quand j'eus échangé la redingote pour la soutane, il devint plus confiant, et me raconta, quelques années plus tard, l'histoire suivante, sans penser que je trahirais son secret, en la livrant à la publicité [1].

II.

Pendant sa jeunesse, Miguel était, dans toute la force du terme, un débauché. Ce n'était point, cependant, le libertin qui s'abandonne à ses instincts pervers, à ses goûts dépravés ; c'était une de ces nombreuses victimes que l'hypocrisie du vice fait, hélas ! trop souvent, parmi les jeunes gens inexpérimentés. Entraîné par les mauvaises compagnies, il feignit d'abord le libertinage pour mieux imiter le genre de vie de ses camarades ; puis il finit par devenir aussi dépravé et aussi corrompu qu'eux.

---

1. Cette histoire est absolument authentique. Toutefois, avant de la publier, nous avons cru devoir solliciter l'autorisation de celui qui en fut le héros. Voici un extrait de la lettre que Miguel nous a écrite tout récemment :

«..... Je ne m'oppose nullement à la publication de cet épisode de ma vie, si vous jugez qu'il puisse être de quelque utilité. Je vous demanderai une chose, néanmoins ; c'est de ne point embellir mon portrait par les fines touches de votre plume délicate. Représentez-moi tel que j'étais, et, — grâce à Dieu ! — tel que je suis maintenant, de sorte que ceux qui liront mon histoire soient plus vivement frappés encore par la vérité de ces paroles que vous me citiez un jour, pendant que nous nous promenions ensemble à C...... *Nihil longe est a Deo !...*»

Son père, qui possédait un vaste domaine, habitait une petite ville de l'Andalousie. Il ne s'était occupé de l'éducation de Miguel que pour en faire un hardi cavalier; son plus grand plaisir était de le voir forcer le lièvre à cheval, avec l'assurance d'un parfait jockey, ou galoper les bœufs dans la cour de la ferme, avec la dextérité d'un *picador*, ou traverser la ville, les jours de foire, sur sa belle cavale andalouse, vêtu du costume national, sous les regards curieux de la foule.

La culture de son âme, et de son intelligence n'avait point été négligée cependant : sa pieuse et tendre mère avait su diriger, avec un soin jaloux, les premiers mouvements de son cœur, ces tendances au bien qui naissent des caresses d'une mère chrétienne, comme une fleur puise la vie dans la sève de sa tige. C'est à ces bons mouvements que l'on peut appliquer, jusqu'à un certain point, ces paroles d'un Père de l'Église, sur l'âme humaine: « Elle est si belle et si noble, que quand bien même le péché viendrait à en ternir la beauté, il ne l'effacera ni ne la détruira jamais !... »

Sa mère lui avait donc inculqué l'amour de la vertu. Elle avait mis dans son jeune cœur, la foi qui devait être sa règle de conduite ; l'espérance, sa consolation; la charité, son soutien et son suprême bonheur dans les luttes de la vie. Elle avait su, en outre, entretenir et développer avec tant d'adresse son inclination naturelle à la compassion, que cette dernière vertu ne tarda

pas à se traduire en actes généreux et désintéressés, qu'on aurait pu, à cet âge, appeler héroïques. A dix-huit ans, Miguel était, au moral, un excellent jeune homme : il adorait sa mère et conservait, dans toute leur fraîcheur et leur exubérance, les idées pures et saintes, les nobles sentiments qu'elle avait gravés dans son cœur. Au physique, peut-être n'aurait-il pas été assez délicat, assez mièvre, pour figurer parmi les spécimens de masculine beauté qui ornent nos publications à la mode, et forment la crème de la jeunesse élégante de nos jours ; c'était, au contraire, le type achevé de la beauté virile, unissant une distinction naturelle, une certaine recherche même, à la franchise et à la bonne humeur.

Ce fut vers ce temps-là que le père de Miguel se décida à l'envoyer étudier le droit à Séville. Muni de lettres de recommandation pour ses parents, il partit, au grand regret de sa mère, pour la belle capitale de l'Andalousie.

Malgré toutes ses bonnes qualités, Miguel avait un grave défaut, qui fut la cause de sa perte : c'était une forte dose d'amour-propre, mêlée à un caractère dominateur. Accoutumé jusque-là à ne traiter qu'avec des inférieurs, à qui il commandait en maître, il ne pouvait se faire à l'idée de devenir, dans la société où il entrait, un personnage secondaire, rencontrant à chaque pas des égaux et souvent même des supérieurs. De plus, il avait peu fréquenté la société aristo-

cratique. De là une certaine timidité, une certaine gaucherie, qui le mirent souvent dans des positions gênantes et désagréables, quand il dut se mouvoir dans cette sphère nouvelle ; et cette timidité, il ne pouvait, ou ne voulait pas la surmonter par l'apprentissage auquel doivent se plier tous les jeunes gens qui commencent à fréquenter les salons.

Un de ces petits incidents, insignifiants, ridicules même, mais qui laissent une si profonde impression sur les cœurs neufs, et deviennent parfois le point décisif de la carrière d'un jeune homme, le bouleversa entièrement.

Peu après son arrivée à Séville, il fit sa première visite à une vieille duchesse qu'il ne connaissait pas personnellement, mais qui était une parente éloignée de son père.

La noble dame le reçut avec l'affabilité particulière aux personnes de haute condition. Bientôt Miguel s'aperçut que le salon se remplissait de messieurs et de dames, qui venaient présenter leurs hommages à la maîtresse de la maison, à l'occasion de son jour de fête. Mais, malgré tout son désir de se retirer, il n'osa pas prendre congé de sa parente devant une compagnie aussi aristocratique, et, dans son trouble moral, il laissa les heures s'écouler inaperçues. Quand la cloche annonça le dîner, il était toujours assis. La duchesse s'approcha de lui, et d'un air souriant :



Séville. (P. 94.)

— Vous allez rester à dîner avec nous, n'est-ce pas, Miguel ?...

Le pauvre jeune homme devint aussi rouge qu'une grenade, et sans oser accepter ni refuser, suivit en silence les autres invités à la salle à manger.

Le dîner fini, les salons se remplirent de nouveaux visiteurs : on eût dit que toute la société élégante de Séville s'était donné, ce soir-là, rendez-vous chez la duchesse. Miguel était au désespoir. A tout prix, il aurait voulu partir ; mais jamais une occasion de prendre congé ne sembla se présenter. A onze heures on apporte le thé. Voyant son embarras, la duchesse vient à lui.

— Allons, Miguel, — lui dit-elle gracieusement, — faites-moi le plaisir d'accepter cette tasse de thé.

Miguel aurait voulu disparaître sous terre, comme les fées dans les pantomimes ; mais comme cela ne se pouvait, il accepta sans mot dire la tasse de thé.

Cependant l'eau s'était mise à tomber, et maintenant il pleuvait à verse. Les invités se retirèrent un à un, au fur et à mesure que l'on annonçait leurs voitures. Miguel, qui attendait depuis trois heures de l'après-midi une occasion favorable de se retirer, se trouva enfin seul à seul avec la duchesse, qui put à grand' peine dissimuler un léger sourire, en voyant le regard triste et confus de son jeune parent. Le pauvre garçon

essaya de balbutier une excuse ; mais la vieille dame, incapable de se contenir davantage, finit par éclater de rire.

— Je ne puis vous permettre de vous en aller chez vous, à cette heure, Miguel, — lui dit-elle en l'interrompant. — Il est plus de minuit, et il pleut à torrents... Vous habitez trop loin d'ici et vous ne connaissez pas la ville... Je ne puis vous prêter ma voiture ; il faut donc vous résigner à coucher chez moi : vous me feriez de la peine, si vous n'acceptiez pas !...

Comme la terre ne voulait toujours point s'entr'ouvrir pour le recevoir, et qu'il ne pouvait sortir par la fenêtre, Miguel fut forcé d'accepter, en dépit des larmes de rage qui montaient de son cœur jusqu'à ses yeux.

La bonne duchesse,avec l'autorité que lui donnaient ses années et sa parenté, prit Miguel par le bras et le conduisit à la chambre de son fils unique, qui faisait en ce moment un voyage en Italie. Une fois seul, Miguel ôta prestement son paletot, se jeta sur son lit, et, se cachant le visage dans ses couvertures, il se mit à pleurer de rage comme un écolier furieux d'avoir été enfermé par punition.

Le lendemain matin, un domestique vint lui annoncer que la duchesse l'attendait pour l'accompagner à la messe dans son oratoire particulier, et ensuite pour déjeuner. Miguel entendit la messe avec bien peu de dévotion, et déjeuna avec moins d'appétit encore ; puis, comme s'il

avait été possédé du diable, il descendit quatre à quatre l'escalier de la maison de sa parente, où il était venu pour faire une visite d'un quart d'heure, et où sa ridicule timidité l'avait retenu pendant près de vingt-quatre heures. Mais le comble l'attendait à la porte. La duchesse avait commandé son coupé, et le pauvre garçon dut se résigner à être reconduit chez lui en grande cérémonie !...

Cet incident, dont le souvenir aurait fait rire tout autre que Miguel, froissa au plus haut point son amour-propre. Comme tant de jeunes gens qui font leurs *débuts* dans la société, il s'imagina que tous les yeux étaient fixés sur lui et qu'il était devenu le point de mire, la risée de tout Séville. Cette idée prit une telle consistance dans son cerveau, qu'il résolut d'éviter à l'avenir cette société aristocratique, à laquelle il appartenait par sa naissance. Il se mit à rechercher la compagnie de jeunes gens de basse condition, qu'il dominait par sa position de fortune et sa profession, et se laissa peu à peu entraîner par eux dans toutes sortes d'excès et de vices.

Par suite de ces fréquentations, notre étudiant, dès son premier trimestre, fut plus assidu aux cafés-concerts qu'aux cours. A la fin du second, c'était un pilier de taverne et un débauché.



III.

La mère de Miguel aurait eu bien de la peine à reconnaître son fils, jadis candide et distingué, dans ce vulgaire bohême, qui, le chapeau sur le derrière de la tête, une grosse pipe à la bouche, et des paroles libres sur les lèvres, secouant le joug de l'éducation qu'il avait reçue, et méprisant jusqu'au respect humain, portait sur ses traits, l'expression de l'effronterie la plus dégradante. Ce jeune homme dont les propos scandalisaient, dont les manières grossières révoltaient, et qui du café était descendu dans les bouges, fuyait maintenant la société des gens bien élevés, pour rechercher la compagnie des jockeys et des toréadors, qui le traitaient sur un pied d'égalité.

Mais ce n'était point en vain que sa mère avait dirigé vers la religion et la vertu, les premiers mouvements de ce jeune cœur qu'elle aimait tant. Bien que corrompus et viciés à la surface, comme le diamant que souille une épaisse couche de boue, les nobles sentiments de sa jeunesse n'étaient qu'assoupis au fond de son cœur.

Quand, une fois, il eut été entraîné au mal par ses compagnons de débauche, et qu'il fut devenu plus tard leur chef, Miguel donna tête baissée dans toutes sortes d'excès. Parfois, cependant, il s'arrêtait court, comme si son cœur eût prêté l'oreille aux échos d'une voix lointaine. Rentrant alors en lui-même, il s'enfermait dans

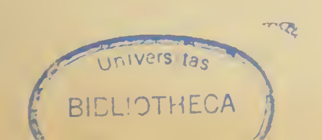
sa chambre, où, sans s'en rendre un compte bien exact, il est vrai, il versait ces larmes amères d'une âme qui désire, mais s'imagine qu'elle n'aura jamais la force — briser les chaînes du péché qui l'enlacent et la retiennent captive.

Ah ! c'est qu'en ce moment-là même sa pieuse mère, agenouillée au pied du lit de son fils absent, levait ses mains suppliantes vers le Ciel, et priait avec ferveur pour sa conversion. Elle conjurait son Ange Gardien de le lui ramener sain et sauf, et, en attendant, de murmurer à son oreille des paroles d'alarme, de bon conseil, pour le faire rentrer dans le vrai sentier de la vertu et du devoir !... Que d'enfants prodigues, hélas ! ne reviennent jamais au toit paternel, ne se convertissent jamais, parce que leurs mères ne prient pas pour eux !... Combien d'égarés, de pécheurs, qui deviendraient d'autres Augustins, si leurs mères versaient pour eux les larmes que Monique versa pour son fils !... Que d'âmes paralysées, finiraient par descendre dans la piscine de la grâce, si elles n'étaient forcées de s'écrier avec le paralytique de la piscine de Betsaïde : *Domine, hominem non habeo* [1] *!* Seigneur, je n'ai pas d'homme pour m'aider !...

Parlait-on au père de Miguel, de la vie dissolue que menait son fils, il haussait les épaules, et riait de ce qu'il appelait ses tours d'écervelé.

S'il lui écrivait de temps à autre, c'était pour le charger d'un message auprès du directeur de

1. Joan., V, 7.



l'amphithéâtre, à propos du prix des bœufs qu'il se proposait d'envoyer pour le prochain combat, ou pour lui adresser des chèques, afin qu'il ne fût pas obligé d'emprunter de l'argent.

— Aussi longtemps que le garçon tient ferme dans l'étrier, — disait-il, — laissons-le courir sa course. Laissons-le s'en donner à cœur joie!... Ne faut-il pas qu'il jette ses gourmes?... Qu'a-t-il besoin de tant de science!... N'a-t-il pas assez d'argent?... Un beau garçon comme lui, avec son nom et ses cinquante mille douros [1] de rente, épousera une princesse quand il voudra s'établir!...

Le mois de mai allait finir, et le moment de l'examen était proche ; mais Miguel n'était nullement préparé à le passer. S'il avait assisté aux cours à de rares intervalles, ç'avait été pour dormir, — prenant ainsi à la dérobée un peu de repos, après les orgies de la nuit précédente; — ou bien il s'amusait à caricaturer le professeur et à le représenter habillé en toréador, quand il ne lisait pas quelque mauvais roman. Il avait un vague souvenir que Justinien avait fait un abrégé des Institutes Romaines ; mais il ignorait s'il avait été empereur, général, jurisconsulte ou maire dans une commune quelconque de la banlieue. Son vieux professeur, qui était un ami de la famille, lui conseilla de ne pas se présenter à l'examen : mais Miguel, avec cette audace insolente qui avait fait place à sa timidité d'autrefois, se rit de cet avis plein de sagesse. Il passa deux

1. Soit 250,000 fr. Le douro vaut cinq francs de notre monnaie.

ou trois nuits blanches, en se tenant éveillé avec du café très fort, et parcourut des yeux les sujets qui formaient la matière de son examen. Satisfait de cette préparation hâtée, il se présenta à son rang, bien résolu à se moquer des examinateurs et à faire naître un esclandre, si son bel esprit et sa bonne étoile, venaient à lui faire défaut, ou si la demi-douzaine de *petits verres* qu'il avait absorbés par précaution, pour se donner un peu de ton et d'éloquence, ne produisaient pas l'effet désiré.

Les questions qu'on lui posa, portaient sur l'organisation de la famille romaine. Miguel répondit, avec de nombreuses périphrases, plus entortillées les unes que les autres, qu'elle se composait du mari, de la femme, des fils, des filles et d'un plus ou moins grand nombre de serviteurs et d'esclaves. En le voyant ainsi patauger, l'examinateur précisa les questions, pour arriver à le tirer d'embarras s'il était possible.

— Et qu'arrivait-il dans une famille, quand le père venait à mourir ? — lui demanda-t-il.

— Ce qu'il arrivait ! — reprit Miguel d'une voix un peu larmoyante, — eh parbleu ! tout le monde était dans la peine !...

Un des examinateurs prit le jeune homme pour un niais, et se mit à rire ; les autres furent indignés, et le traitèrent de drôle : le vieux professeur, qui le prit pour tous les deux à la fois, lui posa encore une question, mais d'un ton sec.

— Bien !... Et que savez-vous de la loi *Furia Canina ?*

Miguel le regarda dans le blanc des yeux, et avec la dernière impertinence lui répondit :

— C'est la première fois que j'en entends parler !...

Puis, prenant son chapeau, il fit une profonde révérence, et au grand ébahissement des examinateurs, quitta la salle.

Ses camarades habituels, qui l'attendaient à la porte, célébrèrent son insolence par des plaisanteries et des éclats de rire. Avant de quitter l'Université, Miguel déchira le tableau où étaient inscrits les noms et qualités des candidats, parce qu'il avait lu devant le sien : Renvoyé. Il jeta dans l'eau la toque de l'appariteur qui voulut lui faire des observations ; et pour célébrer dignement le succès de son premier examen, il invita la bande de voyous qui faisait désormais toute sa société, à une ripaille complète dans un café fameux, situé derrière les magnifiques jardins de la ville, et qui était le rendez-vous accoutumé des viveurs de la plus basse classe.

En passant sur le marché près de l'Université, il aperçut un énorme monceau de citrouilles et de melons d'eau. Il acheta une citrouille qui pesait une vingtaine de livres, l'empaqueta soigneusement et l'expédia, port payé, à son père, par le chemin de fer, avec le billet suivant :

« Fruit de toute une année d'études !... »

(Pour bien comprendre cette boutade, il faut

savoir que le terme employé en Espagne pour dire que quelqu'un a échoué à l'examen est : *Dar calabaza;* « avoir, ou remporter une citrouille »; ce qui équivaut à notre expression française : « être retoqué ».)

Le père de Miguel se contenta de rire du trait d'esprit de son fils : mais que de larmes sa pauvre mère versa en silence !...

IV.

A quelque temps de là, Miguel sortait un soir d'une maison de jeu où il avait perdu tout son argent : il ne lui restait qu'une pièce de dix francs en or.

Malgré cela, il marchait la tête haute. Rien maintenant n'était plus capable de l'abattre, ni de le faire réfléchir. Arrivé à un carrefour, il enfile une rue longue et étroite, menant à la taverne dont il était l'habitué. Soudain il s'arrête, la tête penchée en avant, dans l'attitude d'un homme qui écoute... Un cri plaintif, déchirant, que le silence de la nuit rend plus lugubre encore, a frappé ses oreilles. Ce cri, c'est la plainte d'un enfant.

Miguel court à l'endroit d'où partent ces gémissements, impatient de secourir le pauvre petit. Sous un porche, à demi couvert de haillons, un bébé, âgé de quelques mois seulement, dort, sa petite tête appuyée sur la pierre nue et

glacée. Il tient dans sa main mignonne, un morceau de croûte durcie que ses gencives, encore sans dents, n'ont pu broyer ; et si dure que soient sa couche et son oreiller, un sourire ingénu erre cependant sur ses minces lèvres rosées.

Un petit garçon de sept à huit ans, son frère, pleure à chaudes larmes auprès de lui. D'une main, il tient quelques billets de loterie, — image de la fortune qui lui est si adverse ; — de l'autre, une pièce de cinq francs qu'il frappe constamment sur la pierre, pour en essayer le son. Tous deux, anges du bon Dieu et enfants de notre Père céleste !... l'un sourit ingénument dans son sommeil, l'autre est tenu éveillé par la crainte et le chagrin !...

— Qu'y a-t-il, mon enfant ? — demanda Miguel, avec l'accent de la plus profonde compassion.

Au lieu de lui répondre, l'enfant se mit à crier plus fort encore; on eût dit que rien ne pouvait le consoler désormais, ni remédier à son infortune.

— Si jeune, si innocent, — pensa Miguel, — et pleurer ainsi !... Et moi qui suis coupable, je dépense et je jouis !... Il y en a tant qui n'ont pas de pain... et ce que je mange ne se change pas en fiel dans ma bouche !... Grand Dieu, où est donc ta justice !...

Ainsi raisonnait le jeune libertin, rendant Dieu responsable des crimes des hommes. Dans le silence de son cœur, une voix profonde lui répondit:

« Cesse de murmurer: ce n'est point la justice du Créateur qu'il faut accuser, mais bien la perversité des hommes. Si seulement ceux qui le *peuvent*, séchaient les larmes qu'ils *doivent* sécher, combien elles couleraient moins dans ce monde de misères et de peine!... Dieu n'a pas créé le riche pour jouir, ni le pauvre pour souffrir: il recommande celui-ci à la bienveillance de celui-là. A l'un, il enjoint la charité; à l'autre, la patience, la résignation. La richesse est une dette contractée envers l'indigence; et le riche qui ferme sa porte et sa bourse au pauvre, est un voleur et un lâche!... »

Ému jusqu'aux larmes, Miguel presse l'enfant de lui faire connaître la cause de son chagrin. Sur les entrefaites, le garde de nuit est arrivé. Cédant à leurs instances réunies, le pauvre enfant leur raconte qu'un homme lui a acheté un billet de loterie,et l'a payé avec la fausse pièce d'argent qu'il tient à la main; et qu'il n'ose rentrer chez lui de peur d'être roué de coups par son père.

Miguel laisse échapper un soupir de soulagement. Il pouvait encore sécher les larmes de l'innocent, et faire rentrer la joie dans son cœur désolé... Sans plus tarder, il envoie le veilleur de nuit changer, dans la plus prochaine auberge, sa pièce d'or de dix francs, — tout ce qui lui restait sur son mois! — en deux pièces d'argent. Il en donne une à l'enfant, et met l'autre dans la poche de son gilet. Étonné et ravi tout à la fois, le petit infortuné le suit pendant quel-

que temps, des paroles de bénédiction et de remerciement sur les lèvres. Mais reprenant bientôt l'air de bravade et de sans-gêne qui lui était habituel, Miguel continue sa route, en affectant un dédain et une indifférence qu'il était loin de ressentir.

Sa tête, toute échauffée, toute alourdie par l'atmosphère viciée de la salle de jeu, était comme emportée dans un tourbillon d'idées confuses qu'il cherchait vainement à démêler. Les monceaux d'or sur le tapis vert du tripot, et le visage chagrin de l'enfant qui lui souriait maintenant au milieu de ses larmes, comme l'étoile qui scintille au firmament à travers le nuage sombre et orageux ; la palette du croupier emportant l'une après l'autre ses pièces d'or, et la main grêle et toute malpropre du petit garçon serrant bien fort la pièce de monnaie qui allait lui éviter d'être battu; enfin la voix rauque des joueurs maudissant leur déveine, et les doux accents de l'infortuné qui répétait derrière lui: « Que Dieu vous le rende, mon bon Monsieur ! » tout cela résonnait constamment à son oreille ou repassait tour à tour devant les yeux de son imagination enfiévrée.

Tantôt en colère, tantôt prêt à pleurer, Miguel arriva enfin à la taverne. Les plaisanteries grossières de la compagnie ne tardèrent pas à lui devenir insupportables; ennuyé, il quitta le café et reprit d'un pas alerte le chemin de sa demeure. Une angoisse indéfinissable, un vide immense,

dont il ne soupçonnait même pas la cause, s'était emparé de son cœur et le torturait cruellement.

— Mais qu'ai-je donc? — se demandait-il sans cesse.

Hélas ! sa raison, obscurcie par une vie de désordre, ne pouvait lui répondre que c'étaient ses nobles sentiments, qui, réveillés par les larmes de l'enfant, s'efforçaient de se faire jour à travers la fange du vice qui les tenait submergés, pour arriver à recouvrer leur liberté. Ils s'agitaient, ils s'irritaient, comme le bien pour se séparer du mal ; comme ce qui est noble et délicat, pour se dégager de ce qui est grossier et bas ; comme ce qui est pur et divin, pour se débarrasser de ce qui est vil et terrestre.

Il est maintenant minuit passé : les rues sont désertes et sans lumières. Tout à coup, dans une encoignure, et assez près de la maison qu'il habite, Miguel est assailli à l'improviste par deux voleurs : l'un le menace de son poignard, tandis que l'autre essaye de lui enlever sa montre et son argent. Miguel, qui est solide et courageux, se défend avec énergie et parvient à repousser ses agresseurs ; puis tirant son revolver, il fait feu sur eux. Au bruit de la détonation, l'un des assaillants s'est enfui; mais l'autre, furieux de se voir déçu, se retourne contre lui avec plus de violence, et le frappe de son poignard. On entendit alors un bruit strident, comme si la lame du glaive s'était brisée contre un corps dur, et Miguel ressentit au côté, un coup étrange dont

il ne se rendit pas compte sur le moment.

Les veilleurs de nuit, qui étaient accourus sur les lieux, au coup de feu, s'empressèrent d'examiner Miguel, pour voir s'il n'était point blessé. La pointe du glaive avait heurté contre la pièce d'argent qui lui était restée, après le change de sa pièce d'or, et elle s'y était enfoncée. Sans cet obstacle, Miguel eût été tué raide.

— Quelle chance incroyable!... s'écrièrent les veilleurs, en examinant à la lueur de leurs lanternes, la pièce de monnaie trouée.

Mais Miguel avait déjà vu là le doigt de Dieu. Son esprit et son cœur s'étaient éveillés soudain, et maintenant il versait des larmes de repentir. C'était l'aurore d'une conversion vraie et sincère, qui n'a fait de lui ni un ermite, ni un trappiste, mais ce que Dieu voulait qu'il fût : un bon chrétien et un excellent père de famille. Il pleurait, et son cœur, au milieu de ses larmes, murmurait :

— Bénie soit, mille fois, la divine et miséricordieuse Providence de mon Dieu !...



Voilà l'histoire que la pieuse mère de Miguel voulait qu'il me racontât. En l'entendant de ses lèvres, je ne pus m'empêcher de m'écrier :

— Heureux l'enfant qui a une vertueuse et tendre mère qui prie pour lui !...

UNE PREMIÈRE MESSE.

UNE PREMIÈRE MESSE.

I.

Les orages, en Andalousie, sont très fréquents durant l'été ; mais sous ce beau ciel, si lumineux et si pur, ils passent avec la rapidité d'un nuage de chagrin sur le front de l'enfant qui sourit au milieu de ses larmes. Pendant que, d'un côté, le soleil embrase la terre d'une ardente flambée d'or, et arrache des parfums suaves aux fleurs sur lesquelles il boit la rosée de la nuit, de l'autre, des pluies torrentielles, semblables à des cataractes, tombent des nuages chargés d'électricité, et transforment les campagnes en une nappe limoneuse. Suivant la pittoresque expression des paysans andalous, « c'est le diable qui bat sa femme ! »

Une de ces bourrasques, qui pour être courtes, n'en sont pas moins redoutables, vint s'abattre inopinément sur la petite ville de X. — dans la nuit du 15 juillet, veille de la fête de Notre-Dame du Mont Carmel, qui est la patronne de la paroisse.

L'averse a éteint les lumières, trempé les oriflammes et les lanternes vénitiennes qui décorent la façade de l'église ; mais elle n'a pu faire taire les gais carillons des cloches, qui annoncent aux habitants, en même temps que la

solennité du lendemain, la célébration d'une première messe.

La tempête, par intervalles, cesse-t-elle de hurler et le tonnerre de gronder, on entend distinctement la voix des cloches qui, dominant l'une et semblant se rire de l'autre, secouent dans l'air leurs notes harmonieuses, et jettent aux échos d'alentour leurs joyeux alleluias. On les eût dites animées, inspirées par la foi et la raison.

L'hôpital du Carmel est situé dans la partie haute de la ville, le long d'une ruelle étroite et tortueuse qui monte par une pente rapide. Comme pour mieux afficher son dédain des grandeurs humaines, il donne par derrière sur un vieux château féodal, qui fut jadis la résidence de quelque illustre seigneur espagnol ; le devant s'ouvre sur un pâté de maisons à l'aspect misérable, habitées par de pauvres ouvriers. Sur la grande porte on lit, en lettres longues d'un pied :
« *Fondé pour le bonheur temporel du pauvre, et*
« *pour le salut éternel du riche.* »

Adossée au mur de l'hôpital et tapie le long, comme un nid d'hirondelle, se trouve une petite maisonnette blanchie à la chaux. Un réséda qui pend du toit l'embaume de son parfum discret, et une branche de laurier bénit, fixée au balcon par un nœud de ruban bleu, la sanctifie. Là vivaient Don Blas, le chapelain, et Doña Mariquita, sa sœur.

Cette nuit-là, l'humble logis étincelait d'ordre,

de propreté, et de je ne sais quelle allégresse des choses, qu'une main affectueuse s'était appliquée à y mettre pour fêter le retour d'une personne doublement chérie. Celui qu'on attendait, et pour qui l'on avait fait tous ces préparatifs, n'était autre que Pepito, le neveu bien-aimé. Il avait grandi sous l'œil vigilant, tout maternel, de son oncle et de sa tante, entouré d'une atmosphère de pureté et de candeur, comme un tendre églantier à l'ombre de deux vieux cyprès. Le petit orphelin, que les bons vieillards avaient recueilli presque à son entrée dans la vie, avait toujours été un modèle de sagesse et de vertu ; maintenant il était prêtre. Joseph ou Pepito, comme ils aimaient à l'appeler,avait été ordonné à Cadix le matin même, et devait célébrer sa première messe le lendemain, dans l'église de Notre-Dame du Mont Carmel dont son oncle était le chapelain.

Don Blas appartenait à l'Ordre de St-François, et, comme tant d'autres religieux, il avait été expulsé de son monastère quand on dispersa les Congrégations d'hommes. C'était, comme l'on dit dans le monde avec une pointe d'ironie mélangée de pitié, « une bonne pâte d'homme, une âme du bon Dieu, » *almas de Dios*, une de ces âmes simples et pures comme Dieu les aime. Pendant trente ans, il s'était acquitté de ses humbles, mais délicates fonctions, avec ce dévouement, ce zèle et cette abnégation tranquille que bien peu comprennent, mais qui est le caractère

distinctif de l'admirable clergé espagnol, si instruit et si pieux, et cependant si méconnu et si calomnié.

Don Blas, pourtant, n'était point un homme de grande science, loin de là; car, à l'exception des prières de la Messe et des Offices du Bréviaire de son Ordre, il n'avait pas eu le temps d'apprendre beaucoup de latin. Mais qui dira la paix, le calme de sa conscience, et surtout son égalité d'âme ? Pareil à celui de son Bienheureux Père St François qu'il invoquait à toute heure du jour, son cœur se consumait de cet amour fort et généreux qui console dans les peines, remédie à toutes les infortunes et va, comme le pélican, jusqu'à donner son sang quand il ne lui reste plus rien à donner. Qu'elle était sublime aussi, en même temps que facile à acquérir, la philosophie de cet humble moine, qui, pour toute science, n'avait que l'amour de Dieu et du prochain, et qui résumait toute la religion dont il était le ministre dans ces deux mots: « Notre Père ! » Si d'aucuns riaient de sa simplicité, il n'était personne qui ne le tînt en grande vénération ; car il possédait cette supériorité modeste de la vertu qui sait toucher et convaincre sans heurter, ni imposer jamais, si différente de la supériorité hautaine de la science qui, en imposant orgueilleusement aux autres ses opinions et ses idées, excite leur envie parce qu'elle les abaisse et les humilie.

Pendant un certain nombre d'années, Don

Blas avait vécu seul ; mais un beau jour une femme pauvrement vêtue était venue frapper à sa porte. Elle tenait dans ses bras, enveloppé dans son tablier, un tout jeune enfant. En apercevant le visage épanoui et plein de bonhomie du saint religieux, caché au fond de son capuchon de serge brune, le pauvre petit être lui sourit ingénument, comme sourit l'innocence à la charité qu'elle devine. Cette femme, c'était Doña Mariquita, la sœur de l'aumônier de l'hospice, et l'enfant était le fils de leur jeune sœur qui venait de mourir ; quant au père, il avait disparu, abandonnant l'orphelin. Don Blas ouvrit tout grands son cœur, ses deux bras et sa bourse, bien plate, hélas ! à sa sœur et au petit infortuné qui venaient lui demander asile et protection. Et, à partir de ce moment, leurs deux vies s'écoulèrent près de lui ; l'une avec le calme serein du jour qui décline, l'autre avec la pétulante ardeur de l'enfance et de la jeunesse.

Cet humble toit cachait pourtant un mystère, qui, par instants, glaçait le sourire toujours épanoui sur les lèvres du bon moine, et réduisait à un mutisme absolu Doña Mariquita, toujours prête à gronder.

Un beau matin, cette dernière reçut de Ceuta une lettre qui lui avait été adressée à son ancienne résidence, et qui, après un délai considérable et beaucoup de tours et de détours, était enfin parvenue à sa destination. Le frère et la sœur s'enfermèrent aussitôt dans le petit cabinet

de travail pour la lire, et ils y demeurèrent deux grandes heures durant. Quand Don Blas en sortit, il était visiblement pâle et soucieux, et de toute une semaine on le vit pas rire; Doña Mariquita avait les yeux rouges et gros, et pendant plusieurs jours elle ne gronda pas.

Depuis lors, chaque année, aux approches de Pâques, Doña Mariquita préparait un petit paquet d'effets pour homme qu'elle roulait dans une serpillière; ensuite elle ouvrait une tirelire qui renfermait une bien modeste somme d'argent, économisée sou par sou à force d'épargnes et de privations. Elle achetait quelques boîtes de cigares qu'elle mettait dans le paquet. Puis Don Blas prenait la diligence pour Cadix, emportant le tout avec lui; son absence durait de cinq à six jours.

On ne sut jamais pourquoi il faisait ce voyage, ni qui il allait voir.

— Où va mon oncle? — s'informa un jour Pepito, avec la curiosité si naturelle à l'enfance.

Une expression de tendresse et d'indicible amour s'épandit sur le visage de sa tante; elle lui répondit pourtant avec sa vivacité accoutumée :

— Il est allé compter les frères; on dit qu'il en manque un !...

Une autre fois Pepito se hasarda à faire la même demande à son oncle. Le bon vieillard se retourna vivement vers lui, et, avec un regard où l'on pouvait lire à la fois l'épouvante, l'an-

goisse et l'affection, il répondit à son neveu d'un ton sévère qui ne lui était pas habituel :

— L'enfant bête et curieux est détesté, et méprisé de tout le monde !...

Honteux et confus, Pepito courut se cacher le visage dans les plis de la jupe de sa tante, et ne se risqua plus à questionner personne sur le mystérieux voyage.

Doña Mariquita attendait avec une impatience fébrile le retour de son frère ; elle allait à sa rencontre jusque sur la route, et du plus loin qu'elle l'apercevait, elle l'interrogeait du geste et de la voix.

— Rien !... rien ! — lui répondait invariablement Don Blas, d'un air absolument découragé. Il est dur comme un rocher, plus dur que les murs de Ceuta !...

Et Doña Mariquita de pleurer alors.

Des années s'écoulèrent, le petit orphelin grandit et son cœur resta toujours plus pur que l'hermine. Son oncle lui fit obtenir une bourse au séminaire de Cadix, où on le citait comme un modèle pour son assiduité au travail et sa bonne conduite ; il était doué d'ailleurs d'un talent peu ordinaire.

Il y eut un jour au séminaire, dans une circonstance particulière, une dispute publique sur différentes questions théologiques. Pepito fut chargé par l'évêque de soutenir plusieurs thèses du traité de la Sainte-Trinité. La joie de Don Blas, en apprenant cette nouvelle, fut à son

comble, et il se disposa à partir sur-le-champ pour aller entendre son neveu.

— Et comment comptes-tu t'y rendre, mon frère? — demanda Doña Mariquita d'un air consterné. — Nous n'avons pas même un franc à la maison pour payer la voiture!...

Don Blas partit d'un franc éclat de rire.

— Et comment veux-tu, ma fille, qu'un pauvre frère mendiant voyage autrement que sur ses deux jambes? — reprit-il. — C'est le cheval de mon bon Père saint François, qui n'a besoin ni d'avoine, ni de licol...

— Quoi!... à pied? — s'écria sa sœur. — Toi faire quatre grandes lieues à pied, avec le poids de tes soixante-dix ans sur les épaules?

— Quatre lieues! ma fille; mais j'en ferais quatre cent mille sur mes deux genoux, pour aller entendre l'enfant de mon cœur, qui un jour deviendra un autre saint Thomas d'Aquin! — repartit Don Blas, en se redressant de toute sa hauteur. — Mariquita! — poursuivit-il d'un ton sentencieux, en balançant d'une main son vieux chapeau de castor tout démodé, et de l'autre une brosse avec laquelle il essayait vainement d'en lisser le poil, qui était fort ras, — Mariquita, souviens-toi de ce que je vais te dire. Moi, je ne verrai pas ce jour-là, car je ne tarderai pas à aller engraisser les mauves du cimetière; mais toi, tu es jeune, — elle avait soixante-cinq ans! — et tu pourras le voir. Notre enfant, un jour... il portera la mitre!

— Il doit y avoir au moins un douro dans la tirelire, — observa timidement Doña Mariquita.

— Pour Dieu ! tais-toi, ma fille !... cet argent-là est sacré !...

Don Blas n'eût, certes, pas échangé la chaire de saint Pierre pour la place d'honneur que le Supérieur du séminaire lui assigna sur l'estrade, à côté de l'évêque. Il riait, il pleurait tour à tour ; toutes les émotions qui peuvent agiter le cœur humain, se peignaient alternativement sur son visage simple et bon, quand, se tournant d'un côté, puis de l'autre, avec un air de satisfaction épanouie, il semblait dire aux assistants : Savez-vous que ce jeune homme-là est mon neveu ?

La discussion finie, chacun d'entourer le jeune séminariste pour le féliciter de sa science et du succès qu'il venait de remporter. L'évêque le complimenta en termes flatteurs, et lui remit un exemplaire de la *Somme* de saint Thomas.

Don Blas traversa la foule en jouant des coudes.

— Place ! Messieurs, place ! — criait-il de toutes ses forces. — C'est mon neveu !... Mon fils ! mon fils !... répétait-il d'une voix émue, en nouant fièvreusement ses bras autour du cou de Pepito... Et ma pauvre Mariquita qui n'était pas là pour t'entendre !... Mais, va ! attends un peu que je puisse tout lui raconter !...

Et il pleurait de joie comme un enfant. Tout d'un coup, cependant, il devint sérieux. La pen-

sée qu'un tel succès pourrait enorgueillir le jeune séminariste et lui tourner la tête, l'avait frappé soudain. Aussi, posant une main sur la tête de son neveu, et mettant l'autre sur la sienne, il reprit d'un ton grave, solennel :

— C'est bien, mon fils !... tu as parlé comme un livre ; mais rappelle-toi que cette jeune tête si intelligente, de même que mon vieux chef qui n'en peut mais, un jour deviendront également la pâture des vers !...

Et il se mit à pleurer de nouveau ; puis tout aussitôt, éclatant de rire, il embrassa son neveu avec effusion.

Don Blas s'en retourna dans une voiture que le Supérieur du séminaire le força d'accepter, emportant avec lui deux exemplaires du précis des thèses qu'avait soutenues Pepito. Le long du chemin, il les lut d'un bout à l'autre à son conducteur, qui tout naturellement n'en savait pas plus long après qu'avant.

Aussitôt rentré chez lui, il en donna une copie à Doña Mariquita ; l'autre, il la fit encadrer et la plaça sur le manteau de la cheminée de son petit cabinet de travail.

— Si tu avais pu seulement l'entendre, ma pauvre Mariquita ! — s'écriait-il en mangeant sa soupe à l'ail. — Mais non, ça ne peut pas se décrire !... Il faut voir et entendre ces choses-là !... Par mon Bienheureux Père saint François, quelle science !... quelle assurance, ma fille !... Notre Pepito a vingt ans à peine, et il sait déjà

par cœur son Suarez et son saint Thomas! Quelle éloquence! quelles réponses toujours prêtes!... et quel latin, ma fille!... Ah! quel latin!... Si je ne l'avais pas entendu de mes deux oreilles, je ne l'aurais jamais cru!...

— Il n'a pas son pareil!— reprit Doña Mariquita, les larmes aux yeux.

— Toute la bourgeoisie de Cadix se pressait pour lui baiser les mains, comme on baise une relique; et lui, humble comme mon Père saint François, il tenait constamment ses yeux fixés sur la terre. Ah! c'est un ange, Mariquita!... oui, un ange!...

— Un vrai saint! mon frère.

— Non, pas tout à fait, car, lorsqu'ils lui faisaient des objections, si tu avais vu comme le gaillard les remettait joliment à leur place!... Ils ne lui pesaient pas plus qu'une plume dans la main. Il y avait là, entre autres, un vieil estropié qui était intraitable; sans cesse il le contredisait et contestait tout ce qu'il disait.

— Le contredire!... contester ce qu'il disait!... lui?— s'écria Doña Mariquita tout ébahie.—Pour sûr, c'était quelque gredin de Juif.

— Oh non! c'était un chanoine.

— Dans ce cas, il était jaloux de notre Pepito, ça c'est certain!...

— Mais tu es donc sotte, ma chère! tout cela, c'était fait exprès pour voir si notre enfant était ferme sur ses étriers.

— Comme de raison, notre Pepito avait toujours le dessus !

— Certes, s'il l'avait !... Et qui donc aurait jamais pu le désarçonner avec un jugement droit et un esprit subtil comme le sien ? Et puis, est-ce que les vérités qu'il défendait n'étaient pas plus claires que le jour ?... Mariquita, rappelle-toi ce que je vais te dire : dès que notre Pepito aura chanté sa première messe, ils le nommeront curé tout de suite...

— Oh ! chanoine pour le moins ! — repartit vivement Mariquita.

Don Blas éclata de rire.

— A ce compte-là, tu vas nous en faire un évêque pour la Semaine Sainte, un cardinal pour Noël, et, pourquoi pas ? un pape dans un an !...

Et le bon vieux moine, qui était la simplicité et la bonté même, se mit à rire de nouveau de son bon mot.

— Si seulement sa pauvre mère pouvait relever la tête et le voir maintenant !— articula Doña Mariquita d'un ton chagrin.

Le rire, à l'instant même, expira sur les lèvres de Don Blas. Tristement il leva les yeux au plafond, puis les abaissa vers la terre, en poussant un gros soupir.

— Pauvre chère Anna ! — murmura-t-il, — je l'aimais tant ! — et il se mit à réciter le « Notre Père ».

— *Requiescat in pace !* — ajouta-t-il en finissant.

— *Amen !* — répondit sa sœur, et elle essuya une grosse larme au coin de son œil, avec le revers de son tablier.

A peine enfermée dans la petite mansarde qui lui servait de chambre à coucher, Doña Mariquita lut d'un bout à l'autre, à la clarté d'une petite lampe fumeuse, le sommaire des six thèses que son neveu avait soutenues.

Je n'en comprends pas un seul mot, se disait-elle à elle-même; mais ça doit être quelque chose de bon pourtant, puisque c'est sur la Sainte Trinité. Et puis, c'est mon Pepito qui l'a composé !... et l'évêque l'a approuvé !

Aussi la bonne vieille Mariquita apprit-elle par cœur l'exposé de ces six thèses, et le soir, quand ses prières étaient finies, elle le récitait dévotement aux pieds de son lit, ajoutant avec cette foi naïve du « pauvre d'esprit » à qui Notre-Seigneur a promis le Ciel : « Pour mon petit Pepito, afin que le Bon Dieu lui donne la santé et le bonheur, et le délivre du mal ! »

II.

Pepito est attendu d'un moment à l'autre. Son oncle et sa tante, cependant, s'abandonnent à une joie exubérante, que chacun manifeste selon son tempérament. Don Blas rit et pleure tout ensemble ; maintenant il se promène de long en large dans son cabinet de travail,en apprenant le

sermon qu'il doit prêcher à la première messe de son neveu ; une minute plus tard, il agace, il impatiente Doña Mariquita, non tant par les questions réitérées, importunes, que lui suggère l'excès de sa joie et de ses préoccupations, que par sa bonne humeur charmante, et son inaltérable sérénité d'âme.

Affairée dans sa cuisine, Doña Mariquita surveille d'un œil fiévreux tout un arsenal de marmites, de casseroles, de poêlons et de réchauds, dans lesquels elle prépare un vrai festin de Balthasar pour le lendemain. Elle maugrée et dispute plus fort que jamais ; car, d'habitude, ses gronderies augmentent en proportion de ses occupations et de sa joie. Sous une écorce rugueuse, qu'on eût dite armée de pointes aiguës, elle cachait une âme généreuse, un vrai cœur d'or.

— Mariquita ! — appela Don Blas, pour la centième fois, du seuil de son cabinet de travail.

— Me voilà ! — répondit celle-ci du fond de sa cuisine ; — qu'est-ce qu'il y a encore pour ton service ?

— J'en réponds, avec tous tes interminables préparatifs pour le dîner de demain, tu vas oublier le souper de Pepito.

— J'en réponds aussi, il va t'arriver ce qui arriva à l'administrateur d'Almagro ! — répliqua sur le même ton Doña Mariquita.

— Et qu'est-ce qu'il lui arriva donc ?

— Ce qu'il lui arriva ? eh parbleu ! à force de

se mêler de ce qui ne le regardait point, il mourut un jour de contrariété, parce que le ragoût de son voisin avait été brûlé !

Don Blas éclata de rire.

— Ce n'était pas pour ça, ma fille, — reprit-il d'un ton plaisant, — c'était parce que le tailleur avait fait son gilet trop court !

— Que ce soit pour ça, ou pour autre chose, cela ne m'importe guère ; mais de grâce ne t'ingère pas toujours ainsi dans les affaires des autres !...

— C'est bien ! c'est bien ! ma fille, je me tais. Je t'en prie, ne te fâche pas ; si j'en parle, c'est seulement parce que je crains que le pauvre garçon n'ait faim.

— Il sucera son pouce alors !...

— *Ave Maria Purisima!* on dirait, en vérité, que tu as été élevée avec du lait de guêpe !

— Et toi, avec le sirop des importuns !...

Don Blas se tut, et sa sœur continua de flamber une volaille qu'elle venait de plumer.

— Mariquita!—hasarda de nouveau Don Blas, mais tout timidement.

— Eh bien ? qu'est-ce qu'il y a encore ?—grommela celle-ci en troussant son poulet, qui faisait mine de vouloir résister.

— Pepito aime beaucoup la gibelotte aux pommes de terre.

— Et moi, j'aime les pommes de terre à la gibelotte !

— Si j'en parle, c'est seulement parce qu'il

aura à jeûner longtemps demain, et que c'est un plat qui n'est pas long à cuire.

— C'est tout, je suppose ?... Que d'embarras, mon Dieu! à propos d'un méchant souper! Mais, de grâce, ne te tracasse pas comme ça, on ne le laissera pas se coucher sans souper!...

— C'est bien, ma fille! c'est bien; mettons que je n'ai rien dit !

Un moment après, Don Blas descendit à la cuisine, son sermon à la main.

— Sais-tu ce à quoi j'ai pensé? — commença-t-il. — Comme Pepito sera très fatigué en arrivant, tu ferais bien de mettre mon matelas de laine dans son lit ; moi, je dormirai parfaitement sur ma paillasse.

— Sais-tu ce à quoi j'ai pensé, moi aussi? — répliqua Doña Mariquita. — A force de jacasser, tu vas faire tomber le clocher sur ta tête, et nous n'aurons point de sermon demain ! Laisse-moi donc tranquille : personne ne s'occupe de toi !

Elle eut bien soin de taire qu'elle avait déjà mis son propre matelas dans le lit de Pepito, et qu'il lui faudrait, par conséquent, coucher sur la planche nue.

L'oreille un peu basse, le bon religieux regagna son cabinet de travail en disant :

— Quelle drôle d'idée ils ont eue là de l'appeler *Mariquita de la Paz!* Pacifique ! elle? Allons donc! C'était *Mariquita de la Guerra* qu'ils auraient dû la nommer !... Elle sent beaucoup plus la bataille que la paix!...

— Et pourquoi ne m'ont-ils pas nommé cet être-là *Don Posma* (Monsieur le Lourdaud) au lieu de l'appeler Don Blas ? — lui répliqua-t-elle vertement en commençant à farcir son poulet.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées, et Don Blas était de nouveau à la cuisine.

— Mariquita! — dit-il d'une voix mal assurée, chevrotante.

— Mais mon Dieu ! qu'est-ce qu'il a ce soir avec mon nom ? — répondit celle-ci plus impatientée que jamais.

— Mariquita! au nom du Ciel ! écoute-moi, — poursuivit-il d'un ton visiblement ému. — Tout à l'heure, j'ai eu une inspiration qui doit certainement venir du Ciel. C'est le Bon Dieu et mon Bienheureux Père saint François qui me l'auront envoyée.

Vivement intriguée, Doña Mariquita a levé la tête. En voyant l'agitation, le trouble empreints sur le visage de son frère, elle s'avance vers lui, les mains pleines de farces, les sourcils relevés et la bouche grande ouverte.

— Il y a une minute à peine, — continua Don Blas, — tandis que je regardais le portrait de mon Bienheureux Père saint François, l'idée m'est venue, je ne sais trop comment, que si Pepito demandait demain, pendant sa première messe, ce que nous avons vainement sollicité durant ces dix-huit dernières années, le Bon Dieu le lui accorderait certainement ; car Notre-Seigneur ne refuse jamais une grâce ni une faveur au

prêtre qui la lui demande le jour de sa première messe!... C'est certain, Mariquita; certain, certain!... C'est le Père Supérieur de mon couvent qui me l'a dit!...

— Mais qui se sentira jamais assez de courage pour lui briser ainsi le cœur? — se récria aussitôt Doña Mariquita, en laissant échapper un profond soupir.

— Je lui dirai de célébrer sa messe à mon intention, qui sera, bien entendu, celle-là. Il n'y a pas besoin de lui en dire plus long.

— Et s'il venait à soupçonner quelque chose?... Ah! *Maria Santisima!* ça le tuerait!

— Le Bon Dieu nous aidera, ma fille, et mon bon Père saint François me guidera!

Doña Mariquita allait lui répondre, quand le son argentin d'une clochette et le bruit des roues d'une voiture, qui s'arrêta tout à coup en face de la maison, vinrent frapper soudain ses oreilles. Une seconde plus tard, le frère et la sœur étaient sur le seuil de la porte.

— C'est lui! — criaient-ils tous les deux à la fois. — Enfin le voilà!... mon fils!... mon amour!... l'enfant de mon cœur, *hijo de mi alma!*

Cependant le jeune prêtre avait déjà mis pied à terre. En apercevant son oncle et sa tante qui s'avancent au-devant de lui, il court à leur rencontre, les presse affectueusement sur sa poitrine, et tous les trois ensemble, ils versent des larmes de joie. Mais Don Blas est tombé agenouillé aux pieds de son neveu.

— A genoux, Mariquita ! à genoux ! — dit-il. — Mon fils, ta bénédiction ! ta première bénédiction à ton pauvre oncle et à ta bonne vieille tante !...

Et, pour la première fois, ces jeunes mains qui, le matin même, avaient reçu l'onction sainte, se lèvent suppliantes vers le Ciel, pour appeler sur ces deux têtes vénérables, ceintes d'une couronne d'argent, la bénédiction du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Pepito tire ensuite de sa poche un ruban blanc, coupé en deux, et soigneusement enveloppé dans une feuille de papier.

— Voici le ruban qui a servi à attacher mes mains durant l'ordination, — dit-il en le donnant à Don Blas ; — une partie est pour vous, mon oncle ; l'autre, pour ma tante.

— Que le Bon Dieu te bénisse et te récompense, mon fils ! Tant que je vivrai, je le garderai comme une précieuse relique ; et quand je serai mort, que l'on m'attache les mains avec !

Doña Mariquita avait pris sa part et versait, en la baisant, des larmes silencieuses.

Deux heures plus tard, en sortant de la chambre de son neveu, Don Blas se rendit à celle de Doña Mariquita, qui l'attendait sur le seuil de sa porte.

— Qu'a-t-il dit ? — demanda-t-elle tout anxieuse.

— Il fera ce que je lui ai demandé.

— Et il ne soupçonne rien ?...

— Rien, Mariquita ! absolument rien !... L'innocent, il est sûr que son père et sa mère sont

morts !.. Douce colombe ! tendre agneau né d'un loup ravissant !.. J'avais le cœur brisé en l'entendant parler.. Il m'a dit qu'il avait l'intention d'offrir sa première messe pour le repos de l'âme de ses parents. Ses parents !.. ses parents !.. Cette sainte, sa mère, a déjà reçu au Ciel la palme du martyre ; mais lui, son bourreau, ah ! s'il résiste à la grâce de la première messe de son fils, il mourra comme un damné !... oui, c'est certain !

III.

Le soleil s'était levé radieux dans un ciel sans nuages. Enveloppée dans les plis de son noir manteau, la nuit, qui,sous son voile de ténèbres, abrite tant de souffrances, de mystères et de crimes, avait emporté, en s'en allant, le terrible ouragan de la veille.

Une barque légère venait d'aborder à la jetée, fortement avariée par la tempête. Partie de Ceuta, à destination de Lisbonne, elle s'était perdue dans la tourmente, et avait dû relâcher au port le plus voisin. Aussitôt, l'équipage était descendu à terre, pour se rendre, pieds nus, « au premier sanctuaire de la Madone qu'ils rencontreraient, » en exécution du vœu qu'ils avaient fait durant la tempête, à la « Patronne des matelots ».

Parmi eux se trouvait un homme déjà sur le déclin de l'âge, qui n'avait nullement l'air d'un marin. La casquette de peau de lapin qui lui



L'ouragan. (P. 130.)

servait de coiffure, et le mouchoir rouge noué autour de sa tête, donnaient à sa figure, naturellement repoussante, un aspect plus hideux encore. Il portait un paletot de serge rapé et un pantalon d'étoffe grossière à raies jaunes ; sa démarche gauche et boiteuse trahissait un malheureux qui avait dû traîner dans les bagnes, pendant bien des années, le boulet des forçats. Il paraissait épuisé ; dans sa chevelure en désordre et sa barbe grisonnante, on voyait collés de gros caillots de sang noir tout frais.

Conduits par une bande de gamins, que ce spectacle nouveau avait attirés, les marins ne tardèrent pas à arriver à l'église de Notre-Dame du Mont-Carmel, située tout près du quai. Don Blas venait de finir son sermon et de descendre de chaire, brisé par l'émotion et les larmes qui, plus d'une fois, avaient trouvé un écho sympathique dans le cœur de ses auditeurs. Au premier rang de l'assistance était assise Doña Mariquita, vêtue d'une robe de soie noire et d'une mantille de dentelle sur fond satin et velours, qu'elle ne portait que deux fois l'an, le Jeudi Saint et le jour de Pâques.

Le jeune prêtre, qui a pour assistants son oncle et le vicaire de la paroisse, est remonté à l'autel et vient d'entonner le *Credo*. D'ores et déjà toute pensée étrangère s'est évanouie de devant les yeux de son imagination, et au fur et à mesure que le moment solennel approche, où, pour la première fois, il va tenir dans ses

mains le maître du monde, une sainte terreur, un respect immense, pareil à celui des Anges qui, en présence du Dieu trois fois saint, se voilent la face de leurs ailes, se glisse en lui, l'envahit et le pénètre profondément.

Déjà il s'est incliné sur la pierre sacrée qui renferme les reliques des martyrs, et il prie pour l'Église, la gardienne de la foi, pour son Chef suprême, le Pape, pour le Roi qui a mission de défendre l'une et l'autre. Puis, joignant les mains et fermant les yeux, il s'abîme dans une fervente prière et demeure quelques instants perdu en Dieu, s'apprêtant à demander la grâce de sa première messe.

C'est qu'en effet, le moment est venu de déposer au pied du trône de la divine Miséricorde la mystérieuse requête qui a fait, pendant dix-huit longues années, l'objet de toutes les prières, de toutes les supplications de son vieil oncle et de sa pieuse tante.

Don Blas courbe respectueusement la tête et croise les mains sur sa poitrine, tandis que sa sœur se cache la figure dans les siennes. C'est à peine s'ils osent respirer, comme s'ils eussent craint que le plus léger bruit retardât, dans son vol vers l'Éternel, cette prière qui emportait toutes leurs espérances.

De nouveau, le célébrant étend les mains, et continue de réciter ces belles et touchantes prières que l'Église, dans sa charité, adresse au Ciel pour tous ses membres vivants et morts, les

confondant ainsi dans un seul et même amour.

Mais un bruit vient de se faire entendre soudain dans le fond de l'église, où se tiennent agenouillés les matelots qui ont échappé au naufrage par miracle. L'homme au paletot râpé et rapiécé s'est affaissé tout à coup sur les dalles du sanctuaire, en portant la main à sa tête et en laissant échapper un soupir étouffé. Quatre de ses compagnons le relèvent et, conduits par quelques personnes de la ville, l'emportent à l'hôpital. Tout ceci s'est fait avec une telle rapidité, que la plupart des assistants ne se sont aperçus de rien.

Après la messe, le baisement des mains; puis le jeune prêtre fit son action de grâces. Vinrent ensuite les compliments d'usage. Deux heures plus tard, Don Blas réunissait à sa table quelques invités. A sa droite il plaça son neveu, et à sa gauche le vicaire de la paroisse ; en face du maître de céans, s'assirent le Directeur de l'hôpital et trois autres ecclésiastiques.

Aidée par une pieuse veuve à qui elle prodiguait ses charités, Doña Mariquita apprêtait les plats à la cuisine et les servait elle-même sur la table. Elle avait, pour préparer ce festin, dépensé toutes ses connaissances culinaires, ainsi que ses petites économies. Plus souriant et plus babillard encore qu'à l'ordinaire, Don Blas, par son humeur charmante, donne à la conversation un entrain superbe. Il aurait cru, du reste, manquer à toutes les bienséances, et ne point faire convenablement les honneurs de sa table, si à force de

presser ses hôtes d'accepter plusieurs fois du même plat, il n'avait risqué de leur donner une solide indigestion.

Au dessert, Doña Mariquita, le visage épanoui, plaça sur le milieu de la table, en face du jeune prêtre, le cadeau de la Supérieure de l'hôpital. C'était un agneau tout blanc, presque de grandeur naturelle, fait avec de la pâte d'amandes douces ; sa tête reposait sur un joli roc d'amandes glacées. Avec un de ses pieds de devant, il soutenait un calice en sucre d'orge ; et au milieu d'un nuage de crême fouettée, s'élevait une hostie en sucre ; dominant le tout, une petite bannière de satin broché, avec cette inscription en lettres émaillées : *Ecce Agnus Dei; ecce qui tollit peccata mundi.* Tous les convives d'applaudir à la délicate allusion de la Supérieure. Le vicaire prend l'oriflamme, le présente au jeune prêtre et porte la santé de la bonne Religieuse.

Cependant, l'on est accouru en toute hâte de l'hôpital chercher l'aumônier, pour confesser un malheureux qui se meurt. Laissant son verre à demi plein, Don Blas s'est levé de table avec l'ardeur du prêtre dévoré de zèle pour le salut des âmes, qui, à l'exemple du Bon Pasteur, laisse tout pour courir après la brebis égarée. Son neveu le retint.

— J'irai, mon oncle, si vous me le permettez, — dit-il ; — je puis confesser ; l'évêque m'a donné mes pouvoirs. Laissez-moi commencer, dès au-

jourd'hui, à faire quelque chose pour vous qui avez tant fait pour moi!...

Don Blas parut hésiter un moment; mais sur les instances du vicaire de la paroisse, qui le pressait de rester, le bon vieillard se rassit.

— Va, mon fils! — dit-il d'une voix qui arracha des larmes aux convives, — va!... et apprends dès aujourd'hui à devenir le serviteur des âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ!...

Passant par un étroit corridor qui faisait communiquer l'habitation du chapelain avec l'hôpital, le jeune prêtre se rendit en toute diligence auprès du moribond. Il le trouva étendu sur une misérable paillasse dans une salle basse : il semblait agoniser. Durant la tourmente de la nuit précédente, il avait reçu à la tempe un coup violent, et un éclat de bois était entré profondément dans les chairs. En tombant évanoui sur les dalles du sanctuaire, cette écharde avait pénétré jusqu'au cerveau, et le médecin qui venait de l'arracher, avait déclaré que, quand bien même l'infortuné recouvrerait la connaissance, il n'avait plus, cependant, que quelques heures à vivre. A la vue de ce malheureux, Pepito recula d'horreur, et un frisson souleva tout son corps. Timide et doux comme une colombe, jamais, auparavant, il n'avait vu couler le sang humain ni sondé les replis cachés d'une conscience coupable; pour la première fois, il voyait une plaie béante; pour la première fois, il lisait dans le regard sombre, mobile, inquiet, d'un mori-

bond, la blessure plus poignante encore du remords qui ronge l'âme, comme une lèpre mortelle. Les regards du blessé étaient dirigés vers la porte. Sitôt qu'il aperçut le prêtre, d'une voix éteinte, presque râlante, et que l'angoisse d'une âme souillée de crimes horribles rendait affreuse, il sanglota :

— Père!... mes péchés... sont... abominables!...

Un soupir étouffé qui l'étreignit à la gorge lui coupa la parole.

— La miséricorde de DIEU est infinie, mon frère! — repartit le jeune prêtre avec l'accent de la plus affectueuse bonté.

Des larmes brûlantes coulaient de ses prunelles déjà ternies par le souffle de la mort, tandis qu'il rassemblait le peu de forces qui lui restaient pour se frapper la poitrine en signe de repentir. Pepito se penche sur le moribond et, passant doucement son bras gauche sous son aisselle, il le met presque sur son séant. Et cette tête à la chevelure en désordre et toute sanglante, qu'on eût dite échappée à la potence, se reposa sur la poitrine virginale du jeune prêtre qui était devenu le temple de l'Esprit-Saint. Sa confession, que coupaient à chaque instant des sanglots, et que le râle de l'agonie rendait souvent inintelligible, ne dura pas moins d'une heure ; mais les larmes abondantes qui l'accompagnaient, témoignaient de son entière sincérité.

A la fin, le ministre de DIEU leva sa main

droite sur la tête du mourant, tout en le soutenant de sa gauche, et, d'une voix émue, il prononça les paroles de l'absolution qui ont la vertu d'effacer les péchés. Le malheureux eut alors un soupir de soulagement et demeura quelques secondes sans bouger. Puis tout à coup il commença de s'agiter et de prononcer des paroles incohérentes ; son regard devint fixe, sa bouche s'entr'ouvrit démesurément grande; dans un suprême effort, sa tête eut comme une secousse et retomba inerte sur la poitrine de Pepito, qu'elle arrosa d'un sang noir.

Le prêtre comprit que c'était la fin : il reposa doucement le mort sur sa couche grossière. D'une main assurée, il ferma ces yeux qui ne devaient plus se rouvrir à la lumière, et, s'agenouillant à son chevet, il pria longtemps. Puis, se relevant, il se dirigea vers la porte pour sortir; mais, comme mu par une secrète influence, il revint sur ses pas, et, prenant dans les siennes les mains souillées et calleuses de celui qui n'était plus, il les baisa et les croisa sur sa poitrine.

Quand il sortit, la nuit était venue ; une Sœur de charité l'attendait à la porte.

— Comment va le blessé ? — lui demanda-t-elle.

— Il est mort dans d'excellentes dispositions, ma Sœur, — répondit le prêtre.

— Que Dieu soit béni ! — reprit la religieuse. Et, remettant à Pepito une feuille de papier pliée en quatre, elle ajouta :

— Voulez-vous avoir l'obligeance de donner ceci à Don Blas? C'est le passeport de l'infortuné, et la seule pièce qu'il ait apportée avec lui. Le chapelain y trouvera le nom du défunt pour l'inscrire au registre des décès. Il est entré à l'hôpital à onze heures, et il sera enterré demain matin.

Sous le coup de l'émotion causée par tout ce qu'il venait de voir, Pepito prend le passeport et le porte à son oncle sans l'ouvrir. Don Blas était assis à son bureau, et récitait ses Matines pour le lendemain. Afin de ne point le distraire dans la récitation de son office, car il savait que son oncle n'aimait pas à interrompre son Bréviaire, le jeune prêtre lui communiqua en quelques paroles brèves le message de la bonne Sœur, ajoutant, toutefois, que le blessé était mort dans les sentiments d'une vraie contrition. Il se retira alors en laissant le papier plié sur le bureau de son oncle.

— C'est bien, mon fils! c'est très bien! — se contenta de remarquer Don Blas. — Ce sont là d'admirables prémices que le Seigneur t'a données.

Ensuite Don Blas se remit à lire son Bréviaire. Quand il eut fini, il ouvrit le registre des décès, qu'il tenait lui-même, car l'hôpital était petit et assez peu fréquenté, pour y inscrire le nom de la personne qui venait de mourir. Il prit alors le passeport et l'approcha de sa lampe, pour prendre connaissance de son contenu.

— *Virgen Santisima!*... s'écria-t-il. Le papier

lui échappa des mains et glissa sur le parquet. Longtemps Don Blas demeura atterré, immobile ; ses lèvres étaient blanches d'émotion, son regard fixe et perdu dans le vide, et le son de sa voix si faible qu'on l'entendait à peine murmurer : « Mère de la Miséricorde !... Mon Bienheureux Père saint François !... »

Quand il fut revenu de sa surprise, de son émotion, il ramassa le papier, le lut et le relut plusieurs fois. Il n'en pouvait croire ses yeux. C'était un passeport en règle délivré à un nommé « José Luis Lopez y Garcia, détenu à la prison de Ceuta », qui avait été récemment l'objet d'une grâce spéciale, et libéré sous condition !...

Don Blas se leva, et d'un pas chancelant se dirigea vers la porte, qu'il ferma à double tour, puis il vint se rasseoir à son bureau. Pendant plus d'une demi-heure il demeura ainsi, sans faire un mouvement, le regard rivé sur le nom qui venait de secouer avec tant de violence toutes les fibres de son cœur.

Ce José Luis Lopez y Garcia, c'était le père de Pepito, le scélérat qui avait assassiné sa femme et abandonné son enfant, débutant ainsi dans une carrière de péchés et de crimes qui devaient un jour l'amener devant la justice de son pays, et le faire condamner aux travaux forcés à perpétuité; c'était l'ennemi que l'héroïque prêtre était allé voir chaque année dans sa prison de Ceuta, pour lui porter quelques douceurs corporelles, que le

misérable prenait toujours d'une main avide, et lui offrir les secours de son ministère sacré, qu'il avait obstinément refusés. Pendant dix-huit longues années, le frère et la sœur n'avaient cessé de prier pour sa conversion; car, c'était là ce secret qu'ils avaient enseveli si soigneusement dans leur cœur, ce secret qui les avait brûlés, torturés comme un fer rouge, mais qu'ils n'avaient jamais laissé transpirer au dehors, pour ne point ternir la réputation du fils innocent.

Plus il y réfléchissait, et plus Don Blas reconnaissait, en tout ce qui venait de se passer, le doigt de la Providence, qui, aplanissant soudain des difficultés apparemment insurmontables, avait accueilli leur demande à l'heure où tout semblait désespéré. Une faveur inattendue avait ouvert au meurtrier les portes de sa prison, qui devait être son tombeau; l'ouragan de la veille avait fait échouer à la côte son bateau désemparé; une blessure profonde l'avait jeté palpitant aux portes de la mort, et, couronnant cette œuvre, la grâce avait amolli son cœur plus dur que le roc et l'avait amené, contrit et repentant, aux pieds de son propre fils! Il avait versé dans le cœur du prêtre ses hontes et ses turpitudes; il avait vu sa main pure se lever pour l'absoudre. Don Blas tremblait de tous ses membres en pensant que le fils innocent n'avait pas même songé que l'assassin à qui il venait d'ouvrir le Ciel, pouvait être son père!... Et lui, Don Blas, lui, l'ange gardien de son honneur, avait dans sa possession la

preuve de ce secret fatal; cette preuve unique, il la tenait dans ses mains, et en un clin d'œil il pouvait l'anéantir à jamais!... Il n'hésite pas une seconde; il ferme le registre et le remet à sa place sans y inscrire le nom du défunt.

— Oh! la grâce de sa première messe!... l'intercession de mon Bienheureux Père saint François!... ne cessait-il de répéter.

Et d'une main tremblante de fièvre, il prend le passeport, l'approche de la flamme de sa lampe et y met le feu; puis, soufflant dessus, il éparpille les cendres chaudes tout au travers de sa chambre. Mais la force surhumaine qui l'a soutenu jusque-là vient à lui manquer : il s'affaisse tout à coup en murmurant d'une voix éteinte :

— *Nunc dimittis servum tuum, Domine!...* Maintenant, Seigneur, vous pouvez laisser mourir en paix votre serviteur!...

Quand, quelques instants plus tard, Pepito entra dans la chambre de son oncle, il le trouva étendu sans vie sur le parquet : il était mort! Mais son œuvre était achevée : l'âme du père assassin était sauvée, et le fils innocent portait un nom sans tache.

La grâce de la première messe avait été accordée.



UN MIRACLE.

UN MIRACLE.

« Je bénirai les maisons où l'Image de mon Sacré Cœur sera exposée et honorée. »

(Notre-Seigneur Jésus-Christ à la Bienheureuse Marguerite-Marie.)

I.

Un sceptique étranger, célèbre à plus d'un titre, visitait la Ville Éternelle. Dans une conversation avec un cardinal, il manifesta des doutes sur la canonisation des saints, et critiqua vivement ce qu'il appelait la coupable facilité avec laquelle l'Église catholique approuve un nombre infini de miracles qui leur sont attribués.

— Avez-vous jamais lu un procès de canonisation ? — lui demanda le cardinal.

— Jamais.

— Eh bien ! lisez celui que je vais vous envoyer, — lui repartit le cardinal en riant.

Quelques heures plus tard, le critique recevait un volumineux in-folio qu'il lut avec avidité. Quand il eut fini, il le retourna au cardinal avec ce billet :

« Si tous les procès de canonisation offrent les « garanties de celui-ci, rien ne m'empêche, dé- « sormais, d'admettre la vertu des saints, et de « croire à l'authenticité de leurs miracles. »

Le cardinal lui répondit :

« Le procès de canonisation qui vous semble si « satisfaisant, si concluant, n'a cependant point « satisfait les exigences de l'Église catholique. « La cause a été rejetée il y a plusieurs an- « nées. »

C'est le cas de tous les incroyants : leur incrédulité n'a d'autre raison d'être que leur orgueil et leur ignorance. Quand l'orgueil s'humilie, l'ignorance disparaît, et les splendeurs lumineuses de la foi éclairent l'âme du sceptique, à moins, toutefois, que ses dénégations ne proviennent de la perversité de son cœur. Car, hélas ! la mauvaise vie et la mauvaise foi ne sont que trop souvent les traits caractéristiques des incrédules.

Quelques-uns sont incrédules par profession : ils proclament hautement leurs principes pernicieux, parce que, — disent-ils, — la philosophie moderne leur a appris que foi est synonyme de bêtise, tandis que nous, croyants, nous maintenons qu'elle est une preuve de la rectitude du jugement. A cette catégorie, appartiennent ces fous qui s'imaginent accroître leur stature intellectuelle en affectant le scepticisme, et ces libertins, plus nombreux peut-être, qui nient effrontément tout dogme, toute morale, tout miracle, parce qu'ils ne veulent ni gêne à leurs vices, ni frein à leur ambition. Pour les premiers, « Je ne crois pas » veut dire : « Je ne comprends pas ; » pour les seconds, « Je ne crois pas »

signifie : « Il ne me plaît pas de croire, ou j'ai peur de croire ! »

Les uns et les autres forment la cohue de l'impiété. Ce ne sont pas, toutefois, les plus dangereux.

Il y a d'autres incrédules, que l'on pourrait appeler l'aristocratie de l'impiété : ils se recrutent parmi les hommes savants ou prétendus tels, et forment le cadre de cette armée. Ceux-ci ne mêlent pas leurs voix aux cris tumultueux de la populace qui trouve surannée l'idée d'un Dieu personnel dans notre siècle de progrès et de lumière. Eux, au contraire, ils ont pris Dieu sous leur puissante protection. Ils ont restauré, avec une munificence tout humaine, son trône de gloire qu'avaient miné sourdement de vieilles superstitions. Jaloux de la dignité de ce Dieu qui condescend à nourrir les oiseaux de l'air et à vêtir le lis des champs, ils lui ont imposé une constitution qui abolit le vieux régime appelé Providence. Désormais, Dieu n'a plus à intervenir dans les choses de ce monde, trop indignes de lui. Porté sur les ailes des séraphins, il s'occupe à compter les étoiles qui forment la Voie Lactée, tandis que les restaurateurs de sa majesté proclament, dans leurs Collèges et leurs Universités, le Dieu constitutionnel, le Dieu des hommes sensés ; et, — ô zèle de la Maison de Dieu qui les dévore !... pour le plus grand bien de la religion et de toute croyance raisonnable, ils abandonnent au mépris public ces

miracles absurdes que l'Église catholique, mère aimante d'ailleurs et digne de tous les respects, a autorisés par ignorance ou par faiblesse.

— Aucun thaumaturge moderne ne m'a jamais montré un mort rappelé à la vie: quand il m'en aura fait voir un, — a dit l'un d'eux dans un discours public, — je croirai au miracle!...

Ah! Monsieur l'académicien, si un mort se levait de sa tombe et venait frapper à votre porte, les nouvelles qu'il vous apporterait de l'éternelle demeure pourraient fort bien n'être guère de votre goût!...

Et pourtant les morts s'éveillent à la vie, en pleine lumière du XIXe siècle, comme ils s'éveillaient autrefois, à la pâle lueur de lampes romaines, dans l'Église des Catacombes. Nous en avons vu un, nous-même, se lever de son tombeau à l'appel d'une voix mystérieuse. Son premier acte, à son réveil, fut de reconnaître son père, et le premier élan de son cœur, d'aller se jeter dans ses bras. Si nous n'avions été croyant, à ce spectacle, nous le serions devenu.

Voici cette histoire; nous la dédions, non pas aux protecteurs du Dieu constitutionnel, à l'usage des gens de vie facile, mais aux partisans du vieux système qui autorise Dieu à peser et à mesurer les actions des hommes; aux humbles nourris dans la foi; aux simples, toujours prêts à croire parce qu'ils sont incapables de tromper; aux amis du Sacré-Cœur, enfin, dont les âmes s'épanouissent de bonheur, quand ils voient avec

quelle fidélité Notre-Seigneur tient la promesse qui sert d'épigraphe à ces pages.

II.

A première vue, Philippe semblait un jeune homme comme tous les autres ; mais une étude attentive de son caractère ne tardait pas à révéler un esprit d'une originalité peu commune. Grand amateur de sport, membre de tous les cercles à la mode, au courant de tous les potins des salons, on l'eût pris pour un de ces jeunes fous qu'enchaîne le plaisir dans ses guirlandes de fleurs.

Cependant, les entraînements de la jeunesse ne régnaient pas dans ce cœur d'une trempe peu ordinaire. Avant tout, il était dominé par une insatiable ambition, cette passion de l'âge mûr que l'Écriture appelle *putredo ossium*, la pourriture des os.

Philippe avait vingt-deux ans quand je fis sa connaissance, et ses plans d'avenir étaient déjà tout arrêtés. Froid calculateur, il subordonnait tout à son but. Il y allait directement, avec la lente activité de la prudence et la persévérante ténacité d'une volonté de fer, qui consiste moins à répéter toujours les mêmes actes, qu'à les diriger tous vers la même fin. Son intelligence, ses manières polies et surtout sa connaissance précoce des hommes, due à un don réel d'observation très rare à son âge, lui frayaient le chemin.

Pour lui, hommes et choses étaient autant de pièces disposées sur un échiquier, afin qu'il les fît mouvoir en avant, ou les reportât en arrière, suivant que l'exigeait son jeu. Une simple visite, une invitation faite ou acceptée, la moindre démarche, étaient pour Philippe le résultat d'une prévision réfléchie.

Il y avait une chose, pourtant, à laquelle il n'avait jamais songé : son âme.

Au mois de septembre 187..., une vieille amie de notre héros, Madame Z..., arrivait à Madrid. Il s'empressa d'aller lui présenter ses respects. Cette dame revenait d'Angleterre, chargée d'un message pour la supérieure du couvent du Sacré-Cœur de Chamartin de la Rosa, près de Madrid. Elle demanda à Philippe de l'accompagner au couvent. Il s'y prêta de bonne grâce, car il se rappela que l'une des élèves du pensionnat était la fille d'un grand d'Espagne dont il désirait vivement s'assurer la protection, et il voyait dans cette visite une occasion de se concilier, par ses attentions pour la petite fille, la faveur et les bonnes grâces du père.

Philippe n'avait eu, jusque-là, aucun rapport avec des religieuses ; aussi, quand la supérieure entra dans le parloir, l'observa-t-il avec une grande curiosité. Avant même qu'elle eût ouvert la bouche, il comprit qu'il se trouvait en présence d'une femme du meilleur monde ; mais il s'attendait à autre chose, et son attente ne fut pas déçue. Jamais il n'avait rencontré cette gra-

vité sereine, cette affabilité ingénue qui commandent le respect, et ce je ne sais quoi qu'il ne pouvait définir, et qui n'était autre chose que l'arome de la vertu.

— C'est une sainte !... pensa Philippe, et, pour la première fois de sa vie, il fut pris de timidité.

La supérieure leur proposa de visiter l'école du monastère et leur raconta l'histoire de sa fondation. Les religieuses du Sacré-Cœur avaient chargé un ami d'entrer en négociation avec le duc de Vastrana pour acheter la maison. Celui-ci refusa d'abord de se dessaisir de sa propriété ; mais quand il connut les vraies acheteuses et l'usage qu'elles se proposaient d'en faire, il déclara qu'il persistait dans son refus de la leur vendre, mais qu'il était tout disposé à leur faire présent de cette demeure historique, où avait logé Napoléon Ier en 1808, quand l'indomptable énergie des Madrilènes l'avait empêché d'entrer dans leur ville.

Avant de prendre congé de ses visiteurs, la supérieure offrit à chacun d'eux un pieux souvenir; à la dame, quelques médailles, et à son jeune compagnon, un scapulaire du Sacré-Cœur. Philippe le porta respectueusement à ses lèvres; puis, ouvrant un élégant portefeuille en cuir de Russie, il le plaça entre ses cartes de visite, tout imprégnées du parfum à la mode.

La religieuse eut un triste sourire. Elle avait deviné l'état d'âme du jeune homme.

III.

Deux années s'écoulèrent sans que le moindre changement se produisît dans la conduite de Philippe. Satisfait du présent, il voyait l'avenir plein de sourires. Sa vie se passait dans l'intrigue et les fêtes.

Au fur et à mesure que ses premières espérances se réalisaient, son ambition augmentait. L'objet de ses rêves, maintenant, était de recouvrer le titre de noblesse qui avait appartenu autrefois à sa famille, et de s'en servir pour monter plus haut. Mais pour porter ce titre, il lui fallait verser les arriérés d'une dette, acquitter certains droits; et le modeste revenu de notre jeune ambitieux ne lui permettait pas une telle dépense. Pour obvier à cet inconvénient, Philippe s'était assuré l'appui d'un homme politique que l'on venait de créer comte. Dans le but de presser les négociations, il résolut de passer le printemps dans la populeuse ville de X..., où résidait cet important personnage. C'était un de ces hommes vulgaires, que d'autres plus habiles élèvent au premier rang, afin de s'en faire un paravent pour mieux masquer leurs intrigues. Philippe, qui avait toujours trouvé dans la faiblesse des autres le meilleur appoint de sa force, avait étudié son homme à ce point de vue, et en très peu de temps il était arrivé à gagner entièrement sa confiance.

Il partit donc pour X..., emportant avec lui le petit scapulaire du Sacré-Cœur que lui avait donné la Supérieure du couvent de Chamartin. Ce scapulaire avait passé par bien des portefeuilles de toutes formes et de toutes dimensions, mais jamais il n'avait quitté la poche de Philippe depuis le jour où il l'avait reçu des mains de la bonne religieuse.

Ce jeune homme, dont les lèvres ne murmuraient jamais la plus petite prière, qui n'élevait ni ses pensées ni ses regards vers le Ciel, ne pouvait se résoudre à laisser là l'image du Cœur Sacré de son Dieu dont il méconnaissait les lois.

Un soir, Philippe se rendit au théâtre pour entendre *Faust*, le célèbre opéra de Gounod. La cantatrice se surpassa : jamais on n'avait interprété avec plus de talent le rôle de l'héroïne de Goethe.

Philippe n'était pas amateur de musique ; mais comme il était de bon ton de le paraître, il déchira ses gants à force d'applaudir et s'enroua à crier bravo !... A la fin du premier acte, il se rendit dans la loge de son puissant ami. L'enthousiasme était indescriptible. La fille du comte venait de jeter à la diva un bouquet de violettes précoces, au milieu duquel elle avait mis une superbe bague en diamants. Le père lui-même avait déposé l'air important qu'il affectait d'ordinaire, et, évoquant ses réminiscences musicales, dans la chaleur de son enthousiasme il s'écria :

— Cette voix est aussi douce, aussi suave que...

Ici, Son Excellence s'arrêta court : sa muse refusait de l'inspirer davantage. La comtesse, une bonne et paisible dame, qui s'endormait pendant les *andante* et se réveillait aux *allegro*, se contentait de donner de temps en temps un signe d'approbation.

— Señor, — cria la jeune comtesse en voyant Philippe entrer dans la loge, — avez-vous jamais entendu quelque chose d'approchant ?... Quelle voix !... quelle artiste !— quelle superbe vocalisation et quel jeu parfait !... et puis, quelle délicieuse toilette !... N'est-ce pas une pitié que le mérite ne soit jamais reconnu en Espagne ?...

— Pardonnez-moi, Señorita, — interrompit Philippe, — la diva ne recevra nulle part une ovation comme celle de ce soir.

— Ce n'est pas la moitié de ce qu'elle mérite, — se récria la jeune enthousiaste. — Il faut que nous lui fassions un présent royal, si nous ne voulons pas être la risée du monde civilisé !... La parure de diamants qui fut offerte à la Britonini, à Paris, le soir de la représentation à son profit, coûta dix mille douros !... [1] Il faut à l'instant ouvrir une souscription !... Papa, vous vous inscrirez en tête pour cinq cents douros et maman pour la même somme !...

A cette proposition, le comte fronça les sourcils, comme si la paix de l'Europe avait été menacée, et la comtesse sursauta avec une telle

1. Soit 50,000 fcs.

vivacité, que le sommeil ne vint plus appesantir ses paupières de toute la soirée.

— Oh ! vous allez refuser tous les deux, naturellement !... reprit la jeune fille, avec une moue d'enfant gâté. — Qu'est-ce pour vous, papa, que cette somme insignifiante ? N'allez-vous pas être ministre bientôt ?

Le comte sourit avec la sereine majesté de Jupiter Olympien. Ainsi encouragée, Mariquita continua :

— Cette voix vaut tout l'or du monde ; et puisque l'on dépense bien de l'argent pour autre chose, pourquoi pas pour cela ?... Quoi ! pas plus tard qu'hier maman a donné vingt-cinq douros et moi cinq, pour une simple neuvaine !... Oui ! c'est entendu, nous ouvrons la souscription à l'instant même !... Papa, cinq cents douros ; maman, cinq cents. Moi, je donne les cent douros que papa m'a donnés à l'occasion de mon jour de naissance... Señor, il faut aussi vous inscrire pour cent douros au moins... Allons, passez-moi votre carnet ; je vais faire la liste moi-même !...

Tout étourdi par ce bavardage, Philippe tire son portefeuille de sa poche et machinalement le tend à la jeune fille, quand soudain il se rappelle qu'il renferme le scapulaire du Sacré-Cœur. Avec la rapidité de la pensée et la dextérité d'un prestidigitateur, il l'en retire et, le laissant tomber sans être aperçu, il le pousse adroitement du pied sous l'un des sièges avant de remettre le carnet

à la fille du comte. Il craignait les railleries de cette évaporée, si elle venait à remarquer un scapulaire dans le portefeuille d'un homme du monde. Mais, par-dessus tout, il redoutait que le comte, dont il connaissait la sotte ignorance et les préjugés contre la religion, ne prît ombrage de le voir en possession d'un emblème pieux dont on trouvait très spirituel, dans le clan libéral, de faire des gorges chaudes. En dépit de ces craintes toutefois, il n'eut pas plus tôt foulé aux pieds le petit scapulaire, qu'un sentiment de honte et de dégoût s'empara de lui : il lui sembla qu'il venait de trahir son meilleur ami !...

— Je le ramasserai tout à l'heure, — pensa-t-il. Il essaya bien, à plusieurs reprises, de le relever, mais sans pouvoir y parvenir : dans sa précipitation, il ne distinguait pas le petit morceau d'étoffe coloriée des dessins du tapis. A la fin du dernier acte, il dut offrir son bras à la comtesse pour la reconduire à sa voiture. A peine l'eut-il vue s'éloigner, qu'il rentra au théâtre. La salle était sombre maintenant et déserte ; elle évoquait l'idée d'une âme demeurée seule dans l'amertume de sa faute, le désespoir de son péché, après que le brillant mirage de la tentation s'est évanoui.

Philippe monte à la loge, brûle des allumettes et cherche, dans tous les coins et les recoins, le scapulaire : mais en vain ! Les longues traînes des robes de ces femmes mondaines ont sans doute balayé l'image du Sacré Cœur de Jésus !...

Triste et contrarié, Philippe retourna à l'hôtel où il était descendu.

IV.

Cette impression salutaire ne fut pas de longue durée ; si Philippe n'avait rien d'un jeune homme frivole, son cœur était trop encombré de mauvaises herbes pour que le lis d'une sainte pensée pût y prendre racine et s'y épanouir. Cependant le souvenir de son scapulaire perdu le poursuivait.

— Qui m'en donnera un autre ?... se disait-il parfois avec un certain accent de tristesse.

Philippe dînait un soir à « table d'hôte », selon son habitude. Pour un esprit scrutateur comme le sien, les continuelles allées et venues, particulières aux grands hôtels, étaient un objet d'étude des plus intéressants : cette multitude de types différents par l'âge, le sexe, la classe et le langage, offrait un vaste champ à ses observations. Il ne lui était jamais venu à la pensée, cependant, de comparer ce va-et-vient constant avec celui de la vie humaine. L'homme arrive aux portes de la vie comme un voyageur ; il se repose un moment, paye son écot, et s'en va pour ne jamais plus revenir !... Philippe n'avait jamais fait cette réflexion.

Son vis-à-vis de tous les jours, à table d'hôte,

était une dame riche de l'Amérique du Nord, qui faisait un voyage à travers l'Europe. Mme W..., dont les cheveux blancs commandaient le respect, était une catholique pieuse et zélée, déjà avancée en âge. Il s'était établi entre elle et Philippe, une de ces liaisons qu'amènent fréquemment les rencontres de la vie des hôtels. Ce soir-là, Mme W..., qui devait partir le lendemain, invita Philippe à prendre le thé dans son appartement. Celui-ci, pour ne point paraître impoli, accepta; mais il prit congé de la vieille dame aussitôt qu'il le put, sans blesser les convenances: il avait hâte de se rendre au théâtre, où il devait se rencontrer avec le comte.

Mme W... le reconduisit jusqu'à la porte de son salon et lui offrit une enveloppe cachetée, en disant :

— Je vous laisse ce petit souvenir que vous garderez, et dont, j'en suis sûre, vous prendrez le plus grand soin.

Philippe, qui tenait à être exact au rendez-vous, court à sa chambre; et tout en maugréant contre les politesses de la bonne Mme W..., il jette l'enveloppe sur la table, sans même la regarder, change de vêtements et, d'un pas hâté, se rend au théâtre. Le comte l'attendait avec impatience. Il avait reçu, le matin même, une lettre d'un Ministre qui le chargeait d'une mission tout à fait au-dessus de ses médiocres capacités, et il espérait trouver en Philippe un aide aussi intelligent que discret. Le Ministre ajou-

tait, en post-scriptum, que l'affaire des anciens titres de noblesse, qui préoccupait si fort notre jeune homme, ne présentait aucune difficulté sérieuse, et qu'il lui serait aisé de les obtenir sans bourse délier.

Le comte, tout naturellement, commença par lui lire le post-scriptum; ensuite il proposa à Philippe de travailler de concert avec lui dans l'affaire qui le regardait personnellement. Notre jeune homme ne montra aucun empressement à accepter cette offre: avec sa froide sagacité, il avait vu, du premier coup, l'avantage de sa position et le parti qu'il en pouvait tirer. Fort surpris, notre politicien sans expérience dut en passer par toutes les exigences de Philippe, et l'accord fut enfin conclu, avec mille protestations de paternelle affection de la part du vieux comte, et de généreux désintéressement de la part de notre jeune héros.

A minuit, ce dernier revenait à son hôtel, plus content, plus satisfait de lui-même que jamais. Les mains dans ses poches, il fredonnait l'air de *Desdemona*, qu'il avait entendu au théâtre, et portait sur sa tête l'immortel pot au lait de Perrette, que les hommes finissent toujours par laisser choir et briser.

En entrant dans sa chambre, il allume la bougie qui se trouvait sur la table, et aperçoit, à côté, le pli fermé que Mme W... lui a remis trois heures auparavant. Poussé par la curiosité, il déchire l'enveloppe et y trouve, à sa grande

surprise, un scapulaire exactement pareil à celui qu'il avait perdu. Rouge comme une tache de sang, le Cœur de Jésus se détache très nettement sur le morceau de flanelle blanche. Au-dessous il lit ces paroles: « Arrête: le Cœur de Jésus est là ! »

Philippe demeure un instant comme pétrifié ; peu à peu sa poitrine se soulève, et un immense sanglot, pareil au rugissement du lion blessé, s'en échappe. Puis, tombant agenouillé, il presse le scapulaire entre ses doigts tremblants, et se cache la tête dans le fauteuil. Une douleur aiguë pénètre son cœur, le torture et le transperce ; et une angoisse poignante l'étreint à la gorge, comme pour l'étouffer. Philippe crut qu'il allait mourir.

— Non, mon Dieu... non, pas maintenant !... gémit-il, — donnez-moi seulement une heure !...

Les heures succèdent aux heures, et toujours cette douleur intense, cette agonie ! De temps à autre, il laisse échapper un sanglot court, saccadé, sans larmes, comme un coup de tonnerre dans le ciel sans pluie : c'est tout. A la fin cependant, un flot de larmes, qui jaillit de ses yeux, soulage son cœur oppressé. La tempête d'amertume finit par se calmer graduellement et fait place à un chagrin plus tranquille, mais profond comme la mer. Les péchés sans nombre de sa vie se présentent alors devant lui, et la réflexion lui en montre toute l'énormité; mais, hélas ! sa volonté, — cette volonté lâche, reine et maîtresse

de l'homme, si hardie pour le mal, si faible pour le bien, — lui fait entièrement défaut.

— Je ne puis pas ! non, je ne puis pas ! .. soupirait l'infortuné jeune homme. — Pour moi, il n'y a point de pardon !...

Et le ver rongeur du remords, transformé en serpent venimeux par sa conscience troublée, tuait, dans son âme, la douce et sainte vertu de l'espérance. A ce moment, son imagination lui représenta distinctement un cœur resplendissant entouré d'une couronne d'épines. Il avait, à la partie supérieure, une large blessure, d'où s'échappait une gerbe de flammes. Un papillon aux ailes diaprées, qui voltigeait autour de ces flammes, finit par disparaître dans la plaie béante, attiré, fasciné, et, pour ainsi dire, consumé par ce feu divin. Une clarté brillante illumina soudain l'intelligence de Philippe, et il comprit que le pécheur est un ver méprisable, abject ; la pénitence, le cocon dans lequel il s'enferme, et le pardon divin, les ailes magnifiques qui élèvent l'âme jusqu'au Cœur du Sauveur. Et dans les profondeurs de sa conscience, il lui sembla entendre ces paroles touchantes de l'Enfant prodigue, paroles qu'il n'avait jamais lues encore, ni même entendues : « Je me lèverai et j'irai à mon père : *Surgam et ibo ad patrem meum !...* »

Et Philippe se leva. Le jour commençait à poindre. Il était encore vêtu de ses habits de soirée ; dans ses mains, ses gants parfumés, et à la boutonnière de son habit, quelques vio-

lettes que lui avait données la fille du comte. A la hâte, il revêt un simple costume du matin : puis il prend le chemin de la cathédrale. Le vaste temple est désert; mais la lumière rosée de l'aurore qui tombe des vitraux du côté de l'Orient, donne à l'édifice grandiose cette teinte de sublimité divine qui nous fait involontairement plier le genou, en même temps qu'elle fait monter de notre cœur à nos lèvres les louanges du Très-Haut. Philippe s'agenouilla près d'un confessionnal vide. Devant lui se trouvait une statue de Notre-Dame-des-Douleurs, le cœur percé d'un glaive.

— C'est moi qui t'ai blessée ainsi !... s'écrie-t-il avec l'accent du chagrin le plus poignant. — Comment t'appeler ma Mère ?... Et pourtant, oh ! bonne Mère ! je t'invoque : j'implore ton intercession !

Alors ses larmes coulèrent douces et réconfortantes. A son appel suppliant, l'auguste Mère du Sauveur semblait déjà promettre le pardon, avant même que l'absolution eût effacé ses fautes.

Quelques instants plus tard, un prêtre paraissait à l'extrémité d'une des ailes de la grande nef. Philippe alla aussitôt à lui et le pria d'entendre sa confession. Le ministre de Dieu s'apprêtait à s'excuser ; mais quand il remarqua le regard anxieux du jeune homme, quand il vit ses yeux rouges et gonflés par les pleurs, et l'expression d'angoisse immense avec laquelle il le fixait, il

s'inclina en silence et entra au confessionnal. Philippe s'agenouilla à ses pieds et lui fit l'aveu des fautes de toute sa vie.

Étonné, surpris de sa contrition profonde et de son ferme propos si énergique, le prêtre ne put s'empêcher de lui demander avec bonté :

— Qui vous a déterminé à venir à confesse, mon enfant ?

— La vue de ce scapulaire, — répondit Philippe ; et il le lui montra tout trempé de ses larmes.

— Aviez-vous une dévotion spéciale pour le Sacré-Cœur ?... Pratiquiez-vous au moins quelque acte de piété en son honneur ?

— Non, aucune !... Je le portais simplement sur moi... Il m'est arrivé une fois de le jeter par terre, mais il est venu me retrouver, en dépit de mon ingratitude.

— Notre-Seigneur a accompli sa promesse, — s'écria le prêtre en levant ses mains vers le ciel : — Je bénirai les lieux où se trouvera une image de mon Sacré-Cœur !...

. . . .

Deux ans plus tard, Philippe s'éteignait sur une terre étrangère, regardant la mort d'un œil tranquille, comme le seuil de l'éternelle vie. Il mourait de la mort du juste.

Dans ses fréquents entretiens avec le religieux qui l'assistait durant sa dernière maladie, il lui raconta cette histoire, dont il serait facile de vérifier l'authenticité, s'il nous était permis de donner

la date exacte et les noms bien connus de ceux que nous avons mis en scène.

V.

Est-ce là la résurrection d'un mort ?... Oui ! C'est la résurrection d'une âme morte ; et c'est un miracle bien supérieur à la résurrection d'un corps ; car si l'un demande l'intervention de la toute-puissance divine, l'autre nécessite et tout son pouvoir et toute sa miséricorde.

Aucun physiologiste n'expliquera ce phénomène; il dépasse l'entendement des psychologues, et le plus profond observateur du cœur humain ne le comprendra jamais. La lecture d'un bon livre, la divine parole tombée du haut de la chaire de vérité, la mort, avec ses terribles avertissements, le regret éveillé par la pensée que cette terre n'est pas notre vraie patrie, les déceptions et les mécomptes qui viennent empoisonner nos joies terrestres, peuvent sembler parfois, à ceux qui ne voient jamais que la surface des choses, les causes naturelles de ces merveilleux changements du cœur qui firent de Saul, le persécuteur, Paul le grand apôtre, et de Marie, la pécheresse, la pénitente Madeleine. Mais qu'un homme dont la vie s'écoule dans un complet oubli de DIEU et de son âme ; qu'un homme asservi par toutes les passions de la jeunesse et

par la passion la plus dangereuse, peut-être, de l'âge mûr, par une ambition insatiable, pour qui le présent n'a que des caresses et à qui l'avenir sourit avec une complaisance pleine de promesses, que cet homme renonce soudain à tous les plaisirs et à tous ses rêves de grandeur pour embrasser une vie de pénitence ; qu'il étouffe en lui les vices anciens et pratique spontanément toutes les vertus, uniquement parce qu'il a trouvé un scapulaire dans une enveloppe, ceci dépasse tous les prodiges humains. La voix divine qui criait autrefois à Lazare : *Exi foras !* pour le faire sortir du tombeau, a retenti également aux oreilles de cette âme morte, et lui a dit :

« Crois, car c'est moi qui te parle !... Espère, car je suis ton seul espoir et ton unique appui ! Aime, car je t'ai aimé le premier ! Vis, car je veux que tu vives pour moi seul !... »

Ainsi, et ainsi seulement, pouvons-nous expliquer comment et pourquoi ce nouveau Lazare s'est levé de la tombe du vice, et, après s'être lavé et purifié, est allé se jeter aux pieds de Notre-Seigneur Jésus-Christ.



FANGE ET POUSSIÈRE.

FANGE ET POUSSIÈRE [1].

I.

Quand je vis Manolo H*** pour la première fois, j'avais douze ans ; je passais quelques jours dans la famille de Fernando, mon camarade de collège. Son frère aîné était très lié avec Manolo, et, un jour, il nous proposa de nous conduire à l'antique et somptueux manoir de son ami, pour nous montrer un superbe lion du Sahara, enfermé vivant dans une grotte naturelle de l'immense parc.

En arrivant dans la cour d'honneur, nous vîmes plusieurs voitures arrêtées au bas du riche escalier de marbre qui conduisait à la porte principale du château. L'une d'elles me frappa tout particulièrement : c'était un phaéton à la mode, attelé de quatre jolis poneys, au harnais bleu et argent.

En le voyant, Fernando battit des mains.

---

1. *Le récit qu'on va lire, tout étrange et romantique qu'il puisse paraître au premier abord, est pourtant de la plus rigoureuse exactitude. Voici ce que nous écrivait un jour, à propos de l'infortuné Manolo H***, le héros de cette histoire, un de ses parents, frappé de son triste sort et de sa fin lamentable :*

...... « Si mon fils s'obstine à ne pas vouloir embrasser une « profession libérale, je lui ferai apprendre de force un état, car « je ne veux pas le voir corrompre sa jeunesse dans l'oisiveté. Je « veux lui assurer les moyens de gagner honnêtement sa vie. « Aujourd'hui je suis riche, mais qui sait ce qui peut arriver ?... « la fortune est si inconstante !... »

— Oh! — s'écria-t-il, — Currito[1] Pencas est ici!... Et d'un bond il s'élança hors de la voiture.

Je lui demandai qui était ce Currito Pencas. Il me répondit que c'était un fameux toréador, un grand ami de son frère et de Manolo, et le président du *Cercle Tauromachique* dont ils étaient membres.

— Ils vont aujourd'hui à la ferme de Picoto, choisir les taureaux pour le combat de jeudi, — continua-t-il avec animation. — Mon frère sera toréador, et Manolo doit l'aider. Je ne puis me joindre à eux, car je suis encore trop jeune; mais quand je serai assez grand, je descendrai dans l'arène, je planterai mon drapeau dans les flancs, je plongerai ma lance dans le cœur du taureau et je ne ferai pas comme ce poltron de Manolo qui a soin de se tenir à l'écart: j'irai droit à l'animal pour lui porter le coup de grâce!

En montant l'escalier, il me prit affectueusement la main et me dit:

— N'aimerais-tu point à être toréador, toi aussi?

— Non, — lui repartis-je d'un ton sérieux, — je veux être élève de marine.

— Que tu es bête! — s'écria-t-il en me repoussant. — Alors, tu n'auras jamais un phaéton, ni de jolis poneys à conduire comme Currito Pencas.

Je haussai les épaules et suivis le frère de mon petit ami, qui, après nous avoir fait traverser une large salle de billards, nous conduisit au fumoir

1. Currito, diminutif de Francisco.



Recrutement des taureaux pour le combat. (P. 170.)

de Manolo. C'était une vaste pièce carrée, dont le plafond et les portes étaient de chêne richement sculpté : le bas des murs était également lambrissé de chêne jusqu'à moitié ; le haut était tendu de cuir de Cordoue. Dans chaque coin de cet élégant appartement, se trouvait une armure complète, et quatre panoplies d'armes antiques pendaient aux murailles. A droite et à gauche de la porte d'entrée, deux grands portraits, représentant une dame et un seigneur dans le costume du seizième siècle.

Le mobilier de chêne datait de la même époque. Mais sur cet ameublement, magnifique dans sa grandiose sévérité, Manolo avait répandu à profusion ces mille bibelots qui satisfont l'extravagance de nos fantaisies passagères. De tous côtés on voyait, dans le piquant désordre du caprice, les objets d'art les plus divers et les plus disparates. Porcelaines antiques et nouvelles, instruments de musique, armes, fouets, carnassières, fleurets, dessins à l'aquarelle, photographies de ténors et de célébrités douteuses encombrent les meubles, pendent aux murs, ou gisent pêle-mêle sur le parquet. Dans un coin, le trophée le plus extravagant : une tête de bœuf empaillée, aux cornes d'or entourée de *banderillas* et de dagues. Sur une armure milanaise on a jeté un manteau de toréador, en velours rouge et en satin.

Une autre chose me frappa beaucoup. Au-dessus de l'écusson de la famille, sculpté sur un des

buffets du seizième siècle, Manolo avait suspendu un chapeau de *Prima spada* qui couvrait entièrement la couronne décernée par Isabelle la Catholique à l'héroïsme de ses ancêtres. Était-ce simple hasard, ou allusion voulue ? Je ne sais ; ce qui est certain, c'est que Manolo n'ajouta jamais aux quartiers de son écusson d'autres emblèmes que ce cimier, non classé jusque-là parmi les pièces héraldiques.

Quand nous entrâmes dans la chambre, Currito Pencas, à califourchon sur une chaise, tenait le dé de la conversation. Il racontait son dernier voyage à Paris pour y organiser un combat de taureaux, et « le petit différend qui, — disait-il, — s'était élevé entre lui et l'Empereur Napoléon III ».

Pencas était un homme d'une quarantaine d'années environ, dont les traits avaient gardé la beauté de la jeunesse, bien que l'on pût lire sur son visage je ne sais quelle vulgarité inséparable de sa profession. Sa personne, néanmoins, reflétait une gracieuse élégance qui n'était pas sans dignité et attirait au premier abord.

Il était vêtu d'une jaquette de velours rouge foncé, et d'un gilet à la mode, ouvert de façon à laisser voir un devant de chemise finement brodé et boutonné avec de gros diamants. Autour de sa taille était enroulée une large écharpe aux brillantes couleurs, sur laquelle retombait une lourde chaîne d'or qui avait dû coûter une somme énorme.

Manolo était assis à sa droite, sur une table de chêne; autour d'eux dix ou douze jeunes gens, l'élite de la société, qui aspiraient à l'honneur de faire partie du cercle tauromachique.

— Continue, Currito, continue, — s'écria Manolo.

Sur cette invitation, Currito reprit son récit que notre arrivée avait interrompu.

— Eh bien! la conclusion de cette histoire, c'est que Napoléon n'est, après tout, qu'un bien pauvre sire! D'abord, il me laissa assez longtemps sans décider le jour où le combat aurait lieu. Je m'ennuyais à mort dans leur Paris, errant du matin au soir sur les boulevards, sans avoir personne à qui parler. Enfin le jour fut fixé ; mais si vous aviez vu, Messieurs, ce qui se passa alors, vous vous seriez tordus de rire. Les spectateurs étaient aussi froids, aussi tristes que possible, et quand le premier taureau fit son entrée, savez-vous ce que la musique joua ?... Un menuet !...

Ce furent alors des éclats de rire bruyants.

Je tuai le premier taureau à la course, — continua Currito. — A Séville, les banquettes se seraient écroulées sous les bravos des spectateurs. Mais dans ce pays-là, Messieurs, nul n'est capable d'apprécier la noblesse de notre art... Sans même un soupçon d'applaudissements, je traversai l'arène, tenant d'une main ma lance et de l'autre mon drapeau, pour aller saluer l'Empereur dans sa loge. Monsieur Napoléon était là, raide comme une statue, ainsi que l'Impératrice, le Prince Impérial, et quantité de dames et de

messieurs qu'on eût dit empaillés. L'Impératrice me fit signe d'approcher. Napoléon braqua alors son lorgnon sur son nez et m'examina de la tête aux pieds ; puis comme si c'était tout simplement le chat de la cour qui se fût présenté devant lui, il me tourna le dos et continua de bavarder avec une vieille dame qui avait quelque chose d'assez large et de blanc sur sa tête, en guise de chapeau. De quelle ruine est sortie cette vieille chouette ?—pensai-je en la voyant.— On m'a dit plus tard que c'était la Duchesse de X...... ; en tous cas, elle ne payait guère de mine!... Cette attitude dédaigneuse de Napoléon m'irritait, je vous l'assure. Mais l'Impératrice, à la fin, se conduisit en bonne compatriote. Elle me dit qu'elle m'avait vu autrefois à Grenade, m'engagea à être prudent et à ne pas trop risquer ma vie, etc., etc... ! Tout à coup la vieille dame au chapeau blanc s'approcha de moi et m'adressa la parole.

— Mais vous avez fait trop saigner ce pauvre animal, — me dit-elle.

— Si ça ne vous plaisait pas de le voir, Madame, il ne fallait pas venir ! — lui répondis-je assez haut.

L'Impératrice eut un malin sourire, qu'elle dissimula en feignant un accès de toux subite. Et tandis que le père bavardait et que la mère riait, leur petit garçon s'approcha de moi, et me tirant par les glands de ma jaquette, il me murmura à l'oreille, en bon espagnol :

— Voulez-vous me donner ce joli costume ?

— Et pourquoi pas, si vous l'aimez, mon bijou, — lui répondis-je. — Ce soir, il sera chez vous !

Son beau et doux visage me charmait.

Le soir même, deux de mes garçons le portaient aux Tuileries, avec ma carte.

Le lendemain soir, pendant que je me rasais pour aller à l'opéra, qui vois-je entrer ?... Un chambellan de l'Empereur, ou quelque chose comme cela.

— Señor Pencas, si je ne me trompe ? — commence-t-il.

— A votre service.

Puis, avec force révérences et des « Señor Pencas » à tous bouts de champs, il me fit un long discours et me dit que l'Empereur m'envoyait quatre billets de mille francs chacun, pour payer le costume que j'avais donné à son fils.

Le rouge me monta à la figure ; c'était une nouvelle insulte que me faisait cet homme en m'envoyant quatre mille francs pour payer un présent que j'avais fait ! Je bouillonnais de colère.

Mais tout aussitôt, reprenant mes sens, je jetai les billets sur la table, sans même les regarder, comme de simples chiffons de papier.

Je vais lui apprendre à se conduire en gentilhomme ! — pensai-je. — Et me tournant vers le chambellan, je lui dis d'un ton familier :

— Asseyez-vous, Monsieur, et prenez un cigare......

En même temps je lui tendais un porte-cigare en or, orné de filigranes.

— Quel magnifique bijou ! — s'écria-t-il.

— Oui, ça n'est pas trop vilain, — repris-je, — il m'a été donné par la reine d'Espagne.

— Et quels cigares exquis !...

— Pas mauvais ! Le roi de Portugal m'en a envoyé six boîtes comme cela !...

Le chambellan ouvrit des yeux de carpe. Mais moi, sérieux comme un juge, je roulai les billets de banque,les passai dans la flamme de la lampe, et les lui offris pour allumer son cigare.

— Oh !... Señor Pencas, vous brûlez vos billets ! — s'écria-t-il.

— Ce n'est rien, Monsieur,—lui repartis-je.— J'ai encore assez d'argent dans ma poche pour acheter un orgue de barbarie et un singe pour votre Empereur, au cas où le besoin le forcerait à venir en Espagne pour gagner sa vie...

— Que dites-vous là, Señor Pencas ?...

— Je dis, au cas où vous l'ignoreriez, que Currito Pencas n'est pas un juif. Je dis que les cadeaux de Currito Pencas ne se payent pas avec de l'argent, et je dis enfin que ni l'empereur de France, ni l'empereur de l'univers ne feront monter le rouge au front de Currito Pencas ! Me comprenez-vous, Monsieur ?...

Ce soir-là même, je réunissais ma troupe et nous reprenions aussitôt le train de Madrid.

Currito se tut. L'enthousiasme de ses auditeurs était à son comble. Ces jeunes gens, qui

avaient reçu une bonne éducation, tout feu pour le Paris que Veuillot appelle si justement et si spirituellement « l'Université des Sept Péchés Capitaux », étaient indignés que le Paris élégant n'eût vu dans leur idole qu'un gitano bavard. La conduite de Napoléon envers leur héros, était vivement critiquée, tandis que l'insolence de ce toréador était comparée à la fuite du comte Benavente, qui mit le feu à sa maison plutôt que d'en permettre l'entrée au connétable de Bourbon, traître à son roi et à sa patrie !

Et ces jeunes écervelés d'applaudir, d'acclamer Pencas.

— Très bien !... Bravo !... Vive Currito !... Vive Séville ! — criaient-ils de toute la force de leurs poumons.

Et après l'avoir porté en triomphe, autour de la chambre, toujours à califourchon sur sa chaise, ils le déposèrent sur la table.

— Mais c'était tout naturel, Messieurs ! — prononça-t-il du haut de son apothéose. — Celui qui peut abattre six taureaux dans une semaine, peut bien se payer la fantaisie d'humilier un empereur une fois dans sa vie !...

A ce moment, la porte s'ouvrit, et un noir, en livrée vert olive, entra, portant un plateau chargé de bouteilles, de verres et d'assiettes.

Manolo nous offrit, à Fernando et à moi, un verre de vin et de la pâtisserie, puis, il ordonna à son domestique de nous conduire à la fosse au lion. Il était évident que la présence des deux

nouveaux venus empêchait la complète expansion des autres. Mais Fernando, qui n'entendait pas quitter ainsi Currito Pencas, refusa positivement de sortir; il se mit à crier, et se débattit à tel point que son frère fut obligé de le traîner dehors, sous la véranda. Quelques instants plus tard, nous entendions dans le lointain, la belle voix de baryton de Manolo, dominant les exclamations et les éclats de rire bruyants de ses amis; il chantait en cadence, au choc répété des verres, le toast de Maffeo Orsini dans *Lucrèce.*

Fernando grinça des dents de rage.

— Si j'étais le lion, — s'écria-t-il, — je briserais mes barreaux et dévorerais mon frère et Manolo !...

En attendant, il dut se résigner à monter en voiture auprès de moi, pour retourner à la maison, tandis que nous regardions la bande joyeuse s'installer, tout à son aise, dans un large break, attelé de quatre chevaux que conduisait Manolo, et partir dans la direction de la ferme de Picoto.

Fernando demeura silencieux, suivant des yeux le break.

Pauvre Fernando !... Trois mois plus tard, il était enlevé par une courte maladie, sans que sa mère lui eût permis de voir un prêtre.

— A quoi bon l'effrayer, — disait-elle. — Il est pur comme un ange !...

Ah! Plût au Ciel qu'ils fussent des anges de pureté, les enfants de treize ans que leurs mères oublient, pour le monde, aux mains de mercenaires.

II.

Ainsi s'écoulait la vie de Manolo, frivole, tapageuse et vide, comme le joyeux carillon de clochettes d'or ; car l'oisiveté, dans l'opulence surtout, ouvre la porte à tous les vices.

Jamais ses parents n'avaient rien refusé à ses moindres désirs, ni ne s'étaient opposés à un seul de ses caprices : aussi, cette nature inculte avait-elle grandi déformée, comme une noble plante abandonnée à elle-même sur une terre en friche.

Le temps passait, et Manolo ne sentait point l'impérieuse nécessité de mettre un frein à ses passions ; il ne comprenait point que le but de l'existence n'est pas la jouissance égoïste. Quelqu'un a dit : « Mangeons, buvons, amusons-nous bien, demain nous mourrons ! » Manolo allait plus loin : la mort et lui, — pensait-il, — n'avaient rien de commun !...

Son père mourut. L'héritage fut partagé entre six enfants. La fortune, que l'on disait si grande, se trouva grevée d'hypothèques et de dettes, ces vers rongeurs, nés de la mollesse et du luxe, qui minent et détruisent tant de patrimoines.

Et ce brillant jeune homme, qui s'était imaginé être puissamment riche, se trouva ne posséder en réalité qu'un modeste revenu, avec des habitudes enracinées de dépenses sans mesure.

Pour la première fois, il dut porter ses pensées par delà le cercle de chevaux, de taureaux, de chiens, de salons, de casinos, de théâtres où sa vie s'était écoulée jusque-là. A l'opulence succédait la médiocrité, qui, assez souvent, est elle-même suivie de la pauvreté. Pas un moment, cependant, il ne songea à renoncer aux superfluités auxquelles ses parents l'avaient habitué. Tout au contraire, il résolut de se les assurer par *un mariage de convenance*, en épousant la fille d'un riche banquier ou d'un gros négociant : combinaison reçue, au moyen de laquelle le gendre essaye d'étayer sa maison croulante avec les sacs d'écus de son beau-père, tandis que ce dernier cherche à secouer sur son écusson, encore tout neuf, un peu de la poussière antique des parchemins de son gendre. Mais il avait tant dit que le mariage est une chaîne, qu'il ne put se décider à se river le boulet au pied.

Il pensa ensuite à se jeter dans la politique. Mais hélas ! son ignorance lui fermait la porte de tout poste important, tandis que sa paresse devait lui ôter tout avancement dans une carrière où l'intrigue et la suffisance réussissent d'autant plus aisément que la modestie et le mérite réel y demeurent toujours relégués à l'arrière-plan.

Cependant les mois s'écoulaient, emportant avec eux l'argent de Manolo. Au bout de deux ans, l'héritage paternel était entièrement dissipé. Il n'en continua pas moins son train de vie et

ses dépenses. Quant aux dettes qu'il contractait de tous côtés, il cessa simplement de les payer ; et de folie en folie, de bassesse en bassesse, il en vint à vivre d'emprunts. Il s'arrangeait de façon à se faire inviter à dîner tous les jours par un ami ou un parent ; il demandait de l'argent partout où il pouvait en trouver. Pour éviter la rencontre de son tailleur, de son cordonnier, du coiffeur et du parfumeur, il faisait un détour d'une demi-lieue; mais il engageait ses bijoux et même ses habits, pour envoyer aux dames des fleurs ou des bonbons, « devoir de société », disait-il, que son rang lui imposait !

Quel serrement de cœur, quelles angoisses mortelles il dut éprouver, quand il entreprit d'étouffer en lui la voix de l'honneur, qui parle si haut tant qu'on n'est pas descendu au dernier degré de l'avilissement !... Comme il se sentit rougir la première fois qu'il refusa de payer une dette qu'on lui réclamait !... Quelle honte le mordit au cœur, quand il se résigna à entrer dans un mont de piété !... Quelle humiliation, enfin, lorsqu'il entendit les membres de son cercle parler de lui, comme de « ce monsieur qui dîne tous les jours chez l'un ou chez l'autre ».

Il devait jusqu'aux habits qu'il portait. Et pourtant, il ne s'était point encore défait de ses chevaux ni de sa voiture. Il continuait à payer sa cotisation au cercle et gardait toujours sa loge au théâtre. Toutes ces inutilités auxquelles il était accoutumé, lui semblaient absolument né-

cessaires. Comme il n'avait jamais appris à se mortifier, ni à se vaincre lui-même, elles étaient devenues pour lui une seconde nature.

Un jour qu'il conduisait un élégant dog-cart, avec un groom parfaitement stylé derrière lui, un homme, armé d'un énorme gourdin, se jeta à la tête du cheval et, d'une main vigoureuse, arrêta net la voiture. Indigné d'une telle insolence, Manolo lève son fouet pour en châtier l'auteur, le charpentier du Cercle Tauromachique, à qui il doit mille francs pour différents travaux. Mais déjà ce dernier a bondi sur notre élégant jeune homme et le serre à la gorge :

— Mes enfants crient la faim, tandis que tu te promènes en équipage, — dit-il d'une voix menaçante. — Paie-moi ce que tu me dois, canaille, ou si non je t'étrangle!...

Saisi par la soudaineté de l'attaque et incapable de proférer une parole, Manolo parvient cependant à se dégager; il se jette de l'autre côté de la voiture, et plus irrité que honteux, se glisse et disparaît à travers la foule amassée, tandis que son agresseur lui crie :

— Lâche !... coquin ! cache-toi au centre de la terre si tu le veux ; mais je saurai bien te faire payer ce que tu me dois !

Cet incident impressionna notre jeune libertin, et de peur que le charpentier, poussé à bout, ne mît à exécution ses menaces, il résolut de le payer. Mais où trouver ces mille francs? Dans sa situa-

tion de fortune présente, c'était une somme considérable !...

Pour faire diversion à ces noires pensées, il se rendit de bonne heure, ce soir-là, chez une de ses parentes dont la fille devait se marier dans quelques jours. Les dames étaient réunies dans le riche salon mauresque, où le trousseau de la fiancée était exposé. Plusieurs amies de la jeune fille étaient venues admirer, critiquer et envier toutes ces belles choses, dont la valeur s'élevait à plus d'un million. Bijoux, étoffes précieuses, dentelles et mille autres objets divers, encombraient les tables et couvraient les divans.

Manolo salua respectueusement la maîtresse de la maison. Elle était vêtue d'une robe de soie noire qui seyait à merveille à son âge et à son rang. Son maintien, aimable et digne à la fois, respirait la bonté et la fermeté, la douceur et la prudence.

Notre héros s'inclina devant les autres visiteuses et se mit à inspecter avec elles les richesses de la corbeille.

— Oh! c'est ravissant, cela!... s'écria une dame en s'arrêtant devant une vieille dentelle artistement montée sur du satin bleu pâle.

— C'est un présent de ma cousine, Lady M***, — dit la comtesse. Et posant son mouchoir sur la table, elle déploya la dentelle et la montra aux visiteuses ravies, en disant :

— Cette dentelle appartenait à la reine Anne

Stuart ; ce n'est qu'une frange de ses manchettes, et pourtant elle vaut plus de deux mille quatre cents douros !...

— Je ne trouve pas qu'il soit de bon goût de faire des cadeaux de vieilleries qui ont été portées, — reprit d'un ton railleur une vieille dame, poudrée et fardée qui trouvait des défauts à tout.

— Il me semble, au contraire, que c'est on ne peut plus délicat, — repartit la comtesse; — cette dentelle fut donnée par la reine Anne elle-même à la bisaïeule de ma cousine, et pour que ce souvenir ne sortît pas de la famille, elle l'a donné à ma fille.

— Quoi qu'il en soit, — continua dédaigneusement la vieille coquette, — je ne voudrais pour rien au monde porter des friperies, fussent-ce celles d'une reine !...

— Des vêtements comme ceux-là, une princesse elle-même les envierait! — articula la comtesse, avec une légère pointe d'ironie. — Mais pour vous prouver que ma cousine ne donne pas que des trésors de rebut, voici un autre de ses présents.

Et soulevant le couvercle d'une riche cassette en argent, elle leur montra une quantité de perles énormes, non enfilées et jetées comme des noix dans un panier.

— Mais c'est une fortune, cela !— exclama une des dames au comble de la surprise.

1. Soit 12,000 francs.

— Je ne les ai même pas comptées, — dit simplement la comtesse.

A ces mots, Manolo leva soudain la tête et tordit ses moustaches d'un air rêveur. Ses regards demeurèrent rivés sur les précieux joyaux, pendant que la vieille dame continuait ses critiques.

— Naturellement, il était facile à Madame M*** de faire une collection de perles : son mari était vice-roi des Indes.

La comtesse allait lui répondre : mais elle fut interrompue par l'entrée d'un laquais qui venait annoncer l'arrivée de nouveaux visiteurs. Elle se rendit aussitôt dans un salon voisin pour les recevoir, suivie des autres dames.

Manolo, qui semblait fort préoccupé, profita de ce mouvement général pour prendre congé.

— Vous ne partez pas encore ? — dit la comtesse en lui prenant la main.

— Si, — repartit le jeune homme, — je passe par mon cercle pour me rendre de suite au théâtre ; je vais entendre les *Huguenots* : le ténor hier soir était superbe !

— Mais vous viendrez dîner demain, n'est-ce pas ? C'est mercredi.

— J'accepte avec empressement, — répliqua Manolo. Et d'un air souriant il ajouta : — où pourrais-je trouver un amphitryon comme vous, comtesse, et un menu comme celui de votre cuisinier ?

— Bien ! c'est entendu ; je vous attendrai sans faute.

— En vérité, vous me gâtez.

— Les vieilles dames, comme moi, se plaisent à gâter les jeunes gens, mon fils ! — répondit l'aimable femme en lui disant au revoir.

Lentement, Manolo descendit le grand escalier, tout en boutonnant ses gants. Arrivé sur le perron, il s'arrête, se met à fouiller dans les poches de son pantalon, puis dans celles de son paletot, et remontant l'escalier, il rentre dans le salon mauresque, comme s'il avait oublié quelque chose. Tout le monde est parti : il est seul, bien seul ! Il jette autour de lui un regard furtif et, vivement, il se porte, en étouffant ses pas, vers la table où se trouvent la dentelle de la reine Anne et l'écrin de perles. Là, immobile quelques instants, il promène de tous côtés des yeux effarés; deux fois il étend sa main tremblante ; deux fois la peur la lui fait retirer. Une troisième fois il l'avance, et, pâle comme un mort, frissonnant des pieds à la tête, il prend quatre magnifiques perles !...

Au même moment, un cri étouffé et le froufrou d'une robe de soie frappent son oreille : le bruit partait de l'extrémité du salon. Apeuré, le voleur tourne la tête, et voit les rideaux qui ferment l'entrée de la chambre entre les deux colonnes, s'agiter légèrement. L'infortuné s'arrête, cloué sur place, la respiration haletante, les

yeux fixés sur les rideaux : puis s'élançant vers eux comme un trait, il les écarte...

Il n'y a personne : mais, sur le parquet, un mouchoir de poche finement brodé aux armes de la comtesse, le même qu'elle a déposé sur la table, quand elle a déployé la vieille dentelle.

Manolo se croit perdu. Vite,il s'élance hors de la chambre, descend quatre à quatre l'escalier et gagne la rue d'un pas hâté. Il court, il fuit à travers les rues et les jardins publics, sans savoir où il va, serrant toujours dans ses doigts crispés les perles qu'il vient de dérober. Ce léger cri, ce froissement de la soie lui bourdonnent sans cesse à l'oreille, et son imagination surchauffée lui fait croire que tous les passants le désignent comme « le voleur ».

Haletant, il arrive sur un des ponts de la ville, presque désert à ce moment. Il se penche sur le parapet et laisse tomber les bijoux dans l'eau boueuse qui coule au-dessous. Alors seulement, par une de ces étranges illusions, si communes à notre pauvre nature humaine, le noble voleur se croit hors de danger, s'imagine qu'il est absous et se laissant choir sur un banc, il se met à respirer librement !

III.

A une heure de l'après-midi, le lendemain, Manolo n'est pas encore levé, et cependant il ne

peut dormir. Pour la première fois de sa vie, peut-être, il réfléchit.

Quand la conscience n'est point entièrement oblitérée, la réflexion ne peut manquer d'avoir de bons résultats. A sa lumière, il entrevoit le précipice que la passion lui avait caché ; il se sent remué jusque dans les profondeurs de son âme ; une dernière étincelle d'honneur se rallume dans sa conscience. La pensée qu'il a eue d'acquitter sa dette par un vol, le remplit de dégoût ; il prend la résolution de sauver aux yeux du monde sa réputation si gravement compromise, et se met l'esprit à la torture pour tâcher de trouver un moyen de mener une vie tranquille et régulière.

Mais il a beau combiner les circonstances, imaginer des plans, tout est inutile. Sa raison est ballottée par un océan d'idées contraires ; elle vacille comme une lumière tremblotante, ne laissant entrevoir d'une façon distincte, devant les yeux de son imagination enfiévrée, que le gourdin noueux et menaçant de l'ouvrier, et le mouvement des rideaux de soie qui déposent contre lui devant le juge.

Cette pensée l'obsède, l'irrite ; il se tourne et se retourne sans cesse sur sa couche, et dans son désespoir, mord son oreiller... En vain, ses idées et ses regards se reportent dans une autre direction : bientôt il se voit enfermé de nouveau dans le cercle infranchissable d'ignominie où le tiennent emprisonné ses dettes et son déshonneur.

L'infortuné ! il ne songe pas à Dieu, dont personne ne lui a enseigné la miséricorde. Il ne lève point ses yeux vers Marie, le refuge assuré des pauvres pécheurs, car on n'a point appris à ses lèvres d'enfant à murmurer son doux nom de Mère !...

Les jours lointains de son opulence passée se dressent devant lui comme des fantômes, et la certitude que tout est perdu par sa faute, et perdu sans retour, rend plus vive, plus poignante encore, la torture de sa misère présente. Son angoisse est cuisante : tel le remords qu'éveille la faute dans l'âme de celui qui souffre, ou le sentiment de rage impuissante qu'éprouve le criminel après sa condamnation.

— Ah ! — soupirait le malheureux jeune homme, — si je savais seulement gagner ma vie ! Si j'avais assez de force de volonté pour me vaincre ! Si dans mon enfance on avait puni mon insolence et réprimé mes caprices ! Hélas ! mon père ne voulut jamais permettre à mon précepteur de me châtier, et maintenant un ouvrier m'attaque. Ma mère se fâchait tout rouge quand on me réprimandait, et maintenant je suis menacé de tous côtés !...

Et le pauvre Manolo pleure comme un enfant, sans espérer aucune consolation de la part des hommes à qui il n'ose confier ses peines, ni de la part du Ciel qu'il a cessé d'invoquer depuis longtemps. Ah ! si, de leur éternité, son père et sa mère avaient pu voir le chagrin et la honte de

leur fils, combien ils auraient apprécié la prudence de ces parents plus sages, mieux avisés, qui, malgré leur opulence et leur noblesse, ne dédaignent pas de faire travailler leurs enfants, et leur assurent ainsi des ressources pour l'avenir, toujours gros d'orage, et à notre époque surtout, plus sombre, plus incertain que jamais. Comme ils auraient jugé salutaire cette stricte discipline des collèges chrétiens qui, en habituant de bonne heure l'enfant à la docilité et à l'emploi du temps, préserve l'homme de l'arrogance et de la paresse !...

Quelle est profonde cette parole de Louis XIV, qui, emporté par la fougue de sa nature indomptée, s'écriait un jour après un accès de colère, indigne d'un roi : « Est-ce donc qu'il n'y avait pas de verges dans le royaume pendant que j'étais jeune ? »

Un coup frappé à la porte, vint arracher Manolo à ces amères réflexions. Il tressaillit, avec ce sentiment de crainte particulier aux consciences troublées, et n'osa pas répondre. Cependant la porte s'ouvrit, et son valet lui remit une lettre.

Notre héros examine l'écriture de l'enveloppe, sans pouvoir la reconnaître. Il l'ouvre : une somme de cinq cents douros [1] en billets de banque s'en échappe. Manolo se croit le jouet d'un rêve. Mais bientôt il s'aperçoit qu'une note accompagne cet envoi : elle est sans signature et conçue dans ces termes :

1. Soit 2,500 frs.

« Je connais les luttes de l'existence et leurs « dangers pour un jeune homme inexpérimenté. « Laissez-moi donc vous offrir le bénéfice de « mon expérience, au nom de mon amitié pour « feu votre père. Dès aujourd'hui, vous pouvez « solliciter du gouvernement un poste à votre « gré : je me fais fort de vous l'obtenir. Au cas « où vous vous trouveriez aux prises avec une « de ces difficultés pécunières qui se rencontrent « dans la vie des jeunes gens, je prends la liberté « de vous offrir ce modeste prêt, qui ne peut « vous offenser, puisque je me propose de vous « le réclamer quand vous serez en état de me le « rendre.

« Mon jeune ami, ce n'est pas le travail qui « déshonore. Prenez donc courage : écoutez des « conseils désagréables peut-être, mais qui vous « sont donnés pour votre bien. La prodigalité et « l'orgueil dans la prospérité, nous préparent « mal à supporter le malheur avec dignité. Pour « y réussir, pratiquez vos devoirs religieux, et « bientôt une nouvelle vertu, la résignation, cette « noble fille d'une sainte foi, prendra racine dans « votre âme. »

Manolo relut cette lettre à plusieurs reprises ; mais ni la plus petite pensée de gratitude pour son mystérieux bienfaiteur, ni le moindre élan de reconnaissance envers la divine Providence, qui était venue si merveilleusement à son secours, ne jaillirent de son cœur égoïste. Sa seule idée maintenant, est de payer au plus vite le terrible

charpentier. La situation qu'on lui promet, lui sert de base pour échafauder de nombreux projets d'avenir: peu à peu, son inquiétude s'évanouit, ses craintes se dissipent et il finit par se persuader qu'il est impossible que la comtesse ait découvert son vol. Le vent, après tout, n'avait-il pas pu agiter les rideaux ?... N'étaient-ils pas de soie ?... Et ainsi s'expliquait le bruissement. Quant au mouchoir, la comtesse avait pu le laisser tomber à la porte, en prenant congé de lui. Mais ce petit cri étouffé ?... Ah ! ce petit cri, qui d'abord avait tant effrayé sa conscience coupable, ne lui semblait plus maintenant qu'une lubie de son imagination surexcitée. Il lui vint enfin à l'esprit, — et c'était par là qu'il aurait dû commencer ! — que peut-être cette lettre avait été écrite par la comtesse. Mais incapable de comprendre chez les autres cette délicate générosité dont il était totalement dépourvu, il examina de nouveau l'écriture et le style, qu'il jugea sans suite, et se dit avec une intime conviction :

— C'est absolument impossible !... A sa place, j'aurais jeté le voleur par la fenêtre... Cette lettre doit venir de quelque vieil ami de mon père, qui aura entendu parler du tapage fait par ce maudit charpentier.

C'est ainsi que les hommes s'illusionnent trop souvent eux-mêmes, en prena t leurs désirs pour la réalité.

Quand le moment du dîner approcha, Manolo

s'habilla avec son élégance accoutumée, et se rendit à la demeure de sa noble parente.

— Du courage! du courage, mon ami!... se répétait-il à lui-même à mesure qu'il approchait de la maison et que ses craintes l'assaillaient de nouveau avec plus de force. — Si l'on ne sait rien, je ne risque rien. S'ils soupçonnent quelque chose, mon audace les déroutera. Si, au contraire, tout est su, il me reste toujours la ressource ou de nier, ou de demander pardon en confessant tout. Je serai pathétique: une femme ne résiste pas à cela!

Quand il traversa le large vestibule, les laquais se levèrent pour le saluer respectueusement. Manolo sentit le rouge lui monter au visage. Ses jambes tremblaient, pendant qu'il gravissait l'escalier, et quand il se trouva en face de la porte du salon, son cœur battit avec une telle violence qu'il fut obligé d'attendre un instant. A la fin, il reprit ses sens et entra d'un pas assuré. La comtesse vint au devant de lui et lui tendit la main avec sa cordialité ordinaire. Pas la moindre expression de surprise, d'indignation ou de dégoût ne se lisait sur ses traits, empreints comme toujours d'une gravité souriante.

Si vive fut la joie de Manolo qu'il faillit presque se trahir lui-même. Il se maîtrisa cependant, et se mit à converser et à plaisanter avec les autres convives. La comtesse, de son côté, semblait lui prodiguer ses attentions: elle lui servait elle-même les mets qu'elle savait qu'il aimait le

mieux. Et quand il fut sur le point de prendre congé d'elle, à une heure fort avancée de la soirée, elle lui demanda de façon à être entendue de tous :

— Irez-vous encore à l'Opéra, Manolo ?

— Oui, répondit le jeune homme, j'espère arriver en temps pour le dernier acte de *Lucia*.

— Dans ce cas, voulez-vous me rendre un service et m'éviter d'écrire une lettre ?... La baronne de H*** sera là, voulez-vous aller la saluer de ma part, dans sa loge, et lui remettre ceci : c'est l'argent que je lui dois pour quelques billets de loterie.

Et la comtesse lui remit ostensiblement dans la main, de façon à être vue par tous les convives, une enveloppe remplie de billets de banque. Cette marque de confiance dissipa si complètement les derniers doutes et les dernières craintes de Manolo, que, le cœur plein d'allégresse, il s'en fut au théâtre en répétant :

— Elle ne sait rien, rien,... j'en suis sûr ! Je suis sauvé !...

Quand il rentra chez lui, avec l'aurore, selon son habitude, il lui vint à la pensée de relire encore une fois la note anonyme qu'il avait reçue la veille. Il remarqua alors une particularité qui lui avait échappé tout d'abord : la lettre exhalait une forte odeur de cuir de Russie. C'était le parfum favori de la comtesse, et il savait qu'elle en imprégnait tout ce qui lui appartenait.

— Serait-il possible que ce fût elle qui m'eût

écrit cette lettre ?— s'écria-t-il tout en colère, en rejetant loin de lui le papier. — S'il en est ainsi, cette femme est le démon de la dissimulation !...

L'ingrat ! il eût dû penser plutôt et se dire à lui-même: Quelle angélique délicatesse !

Malgré ses nouveaux doutes, Manolo se leva joyeux vers midi. Il se proposait de payer, sans plus de retard, l'irascible charpentier, dont le gourdin lui causait de sérieuses alarmes. Il avait aussi l'intention de régler de suite ses dettes les plus criardes, et quand il aurait obtenu le poste de son choix,— un emploi à l'ambassade de Russie — il les acquitterait peu à peu, à l'aide de son traitement. Il pourrait vivre avec économie dans cette contrée lointaine, et goûter de nouveaux plaisirs.

Après le déjeuner, Manolo s'achemina, avec l'argent dans sa poche, vers la demeure du charpentier. Il n'avait pas osé confier cette commission à son valet, de peur que celui-ci ne retînt quelque acompte sur ses gages échus depuis des mois. Non loin de la boutique du charpentier, il s'arrêta pour laisser passer une voiture pleine de jeunes gens. Le conducteur, un de ses compagnons de plaisir, serra les rênes et lui dit d'une voix forte :

— Manolo ! ne viens-tu pas à l'Hippodrome aujourd'hui ?

— Non ! impossible ! — répliqua-t-il en s'éloi-

gnant : il avait reconnu cinq ou six membres de son cercle.

Allons, Manolo !... viens ici ! Voyons, nous allons aux courses ! — crient-ils tous ensemble après lui. L'un d'eux saute à bas de la voiture et le saisit par le bras, tandis qu'un autre sort de dessous le siège une bouteille de Xérès débouchée, qu'il brandit en disant :

— Si tu ne viens pas, je t'asperge avec cela !

Manolo cherchait toujours à s'excuser. Le jeune homme qui tenait les rênes se pencha alors vers lui, et lui dit en allemand :

— Tu n'as probablement pas d'argent pour parier ?...

Ces paroles, prononcées avec l'intention manifeste de l'humilier par le fils d'un riche banquier, irritèrent si fort notre héros, qu'il lui répondit dans la même langue et d'un ton arrogant :

— Combien veux-tu parier contre moi, maintenant ?

Et sans plus penser à ses dettes et au gourdin, il saute dans la voiture et accompagne ses amis aux courses.

Une heure après le déjeuner, Manolo avait perdu les mille francs qu'il portait au charpentier, sans compter plusieurs autres paris. Et le même soir, avec le reste de l'argent qui lui avait été si délicatement offert par une main inconnue, il donnait un souper fin à quelques amis.

Que l'homme est donc faible pour résister au mal, quand la grâce divine, chassée de son cœur

par l'habitude du péché, n'est plus là pour le soutenir !

IV.

Au pied des Alpes Maritimes, une source fameuse d'eau minérale jaillit d'un rocher, au fond d'un ravin. On y arrive par un sentier escarpé, et les nombreux malades qui viennent demander à ces eaux la guérison ou l'adoucissement de leurs souffrances, y descendent à dos d'âne ou portés sur des litières.

Du haut de la montagne, on aperçoit sur la gauche les plaines du Piémont, et sur la droite la route pittoresque et montueuse qui conduit à Monaco, *la corbeille de fleurs*, qui sert de cimetière à tant de suicidés. Expulsée d'Allemagne, la « roulette » de Baden-Baden a établi son empire dans cette minuscule principauté.

Près de cette fontaine, des spéculateurs habiles ont construit un bel hôtel-infirmerie. Le malade y trouve tout le luxe et le confortable qu'il peut désirer pour son corps, une magnifique salle de danse et une table de jeu pour son amusement ; mais pas de chapelle où il puisse implorer la miséricorde divine et se préparer à entrer dans l'éternité qui le guette.

Quel mélancolique spectacle de voir ces formes humaines, dont un grand nombre seront bientôt roidies et glacées par la mort, tournoyer rapide-

ment aux joyeux accords de la musique! Quelle horreur de voir ces mains décharnées, s'allonger pour jouer des sommes importantes, dont elles devraient bien plutôt disposer dans leur testament!...

Aux gens honorables qui viennent là pour prendre les eaux, se mêlent parfois des joueurs opulents, du cercle de Monaco, et quelques-uns de ces fripons qui foisonnent autour des tables de jeu, comme des rats en quête d'un morceau friand. Là, on parle toutes les langues, toute monnaie a cours, tous les crimes se commettent et tous les chagrins sont connus!... Là aussi, de temps à autre, la mort descend, et emporte une pauvre âme, qu'elle jette toute effarée aux pieds du Dieu vivant... Et toujours la danse, le jeu et la souffrance vont leur train!...

Au mois d'Août 188... j'arrivais à ce fameux hôtel, en compagnie d'un de nos Pères malade, que le médecin avait envoyé là pour prendre les eaux. Un soir que ce dernier s'était retiré plus tôt que de coutume, je me disposais à écrire quelques lettres dans une chambre voisine de la sienne, quand on frappa précipitamment à ma porte. C'était une servante qui venait me chercher pour assister un mourant. Je prends mon crucifix et suis la femme à travers tout un dédale de corridors.

— Est-il réellement à la dernière extrémité? — lui demandai-je en chemin.

— Je crois qu'il est déjà mort, — me répondit-elle tout tranquillement. — Ce matin, il m'a demandé d'aller lui chercher un prêtre qu'il avait vu à la fontaine : j'ai oublié sa commission. Ce soir, je suis allée voir s'il n'avait besoin de rien; il n'a pu me répondre! *Madona mia!* quelle peur j'ai eue en le voyant étendu, sans mouvement, les yeux au plafond et la bouche toute ouverte!...

Le temps était mal choisi pour adresser à cette femme les reproches qu'elle méritait si bien pourtant : je hâtai le pas, et ajoutai :

— Et qu'en pense le docteur ?

— Ah! Signor, le docteur ne l'a pas vu. Cet homme n'est pas venu prendre les eaux : il est venu pour jouer. C'est un pauvre diable qui ne paye que trois francs!...

Cependant nous étions arrivés au dernier étage de la maison. Mon guide s'arrêta devant une porte entrebâillée, puis elle me quitta : elle allait, — disait-elle, — avertir le propriétaire de prendre les mesures nécessaires, pour faire enlever, avant le jour, le corps de l'infortuné, dont on n'avait même pas encore constaté le décès.

J'entrai seul dans une misérable mansarde, sans autre ameublement, qu'une table de sapin, deux chaises et une sorte de lit de camp. Sur ce lit, gisait le moribond. Sa respiration était pénible, sifflante et ses yeux demi clos. Sa main, blanche et délicate, sortait de dessous les draps et ses doigts crispés serraient étroitement quel-

que chose qui ressemblait à un habit râpé et graisseux, dont il avait sans doute essayé de se revêtir. A la lueur de la chandelle, j'examinai ses traits, déjà ternis par le souffle de la mort. C'était un homme d'une quarantaine d'années environ. En dépit de sa pâleur cadavérique, je lus distinctement, sur son visage couperosé, les indices certains de l'ivrognerie. Ceci, toutefois, ne me découragea pas. L'infortuné, — pensai-je, — a pu être vicieux, criminel même ; mais certainement il n'est ni un impie, ni un athée. Avoir demandé un prêtre, cela indique un reste de foi qui crée un abîme entre l'impiété formelle et le simple libertinage.

Je le secouai doucement d'abord, plus fortement ensuite. Je lui parlai dans toutes les langues que je connaissais, car j'ignorais quelle était la sienne. Mais le moribond demeura insensible, immobile, les yeux vitreux et la bouche entr'ouverte; son souffle pénible s'exhalait comme un râle, et son cœur battait d'un mouvement saccadé, pareil à celui d'une horloge dont les poids se détraquent.

Il m'était impossible de lui administrer les derniers sacrements, car l'église de Roccabruna, la plus voisine, était à plus d'une heure de marche sur la pente escarpée d'une montagne. Considérant toutefois, que la demande d'un prêtre par l'infortuné, était une preuve suffisante de son désir de se réconcilier avec Dieu, je levai la main droite et lui donnai l'absolution sous con-

dition; puis je plaçai mon crucifix sur sa poitrine et m'assis à son chevet, incapable de l'assister autrement qu'en humectant de temps en temps ses lèvres desséchées par la fièvre, avec mon mouchoir trempé dans une cruche d'eau fraîche.

Deux heures s'écoulèrent ainsi. J'entendais, dans le lointain, la musique joyeuse de la danse, et à mes côtés, la respiration haletante de cet inconnu. A la fin, oppressé par l'atmosphère viciée de cette étroite mansarde, j'ouvris la fenêtre pour respirer un souffle d'air pur. Sur l'autre côté de la cour, je voyais, grandes ouvertes, les fenêtres de la salle de jeu, et, sous les abat-jour des lampes, je pouvais distinguer des monceaux d'or, et les visages fièvreusement anxieux des joueurs penchés sur le tapis vert du tripot.

Tout à coup, j'entendis un grincement aigu qui semblait venir du lit: je m'approche en toute hâte, croyant que le moribond avait gratté la muraille. Je le trouve dans la même posture, insensible; tel que je l'avais laissé. Le mince bruit sinistre qui m'avait fait frissonner des pieds à la tête, retentit de nouveau: l'infortuné grinçait des dents!...

Le piano, là-bas, faisait toujours entendre ses mélodieux accords, accompagnant une voix puissante de contralto qui chantait un air d'opéra. Une horreur si vive, en présence d'une pareille scène, s'empara de mon pauvre cœur et le remplit d'une telle amertume, que je ne pus retenir mes larmes, et dans un subit élan, j'approchai le

crucifix des lèvres du mourant; hélas! elles étaient toujours immobiles!

A deux heures du matin, l'homme releva la tête un instant, et le sang se mit à couler de sa bouche: quelques minutes plus tard, il entrait en agonie. Je m'agenouillai à ses côtés et récitai les prières des agonisants: quand j'arrivai à ces mots: «*Redemptorem tuum facie ad faciem videas*, Tu verras ton Rédempteur face à face», le malheureux commença de s'agiter; il eut comme un soubresaut, ses yeux s'ouvrirent démesurément grands, et il me regarda avec une sorte d'effroi; puis ses bras et sa tête retombèrent lourdement en arrière; il était mort!

Un frisson d'horreur me secoua tout entier, et ce fut avec une peine infinie que je pus continuer les prières des agonisants.

Quand je les eus achevées, j'appelai. Peu après, le maître d'hôtel arrivait accompagné d'un médecin et de deux hommes.

Devinant la scène qui allait se passer, j'allai m'enfermer dans ma chambre, et priai pour le repos de l'âme de ce pauvre mort inconnu.

Bientôt j'entendis une porte de derrière, qui donnait sur la campagne, s'ouvrir au-dessous de ma fenêtre; et, à la pâle clarté de l'aurore naissante, je vis deux hommes conduire un âne sur le dos duquel était attaché un paquet assez volumineux, enveloppé dans un drap sale.

C'était le cadavre de l'étranger que l'on portait au cimetière éloigné de Roccabruna.

Le même soir, le propriétaire de l'hôtel vint me voir, et me pria de lui traduire en italien plusieurs lettres espagnoles que l'on avait trouvées dans la valise de cet inconnu qui venait de mourir.

— C'était un faussaire espagnol, — me dit-il, — voyez plutôt, ce que nous avons découvert dans le double-fond de sa valise.

Et il me montra plusieurs clichés destinés à imprimer de faux billets sur les Banques de Turin et d'Espagne.

Je jetai un coup d'œil sur les enveloppes des lettres, et vis avec une indicible douleur et un immense dégoût qu'elles étaient adressées à Manolo H*** !...

Il me vint alors à la pensée d'écrire cette histoire et de la dédier à certains pères de famille.





TIO PELLEJO.



TIO PELLEJO.

Toutes les nations de l'Europe civilisée se sont livrées, de nos jours, à des recherches minutieuses, pour recueillir les chants et les légendes populaires, et arriver par là à déterminer le génie particulier de chaque race. Cette étude, encore toute nouvelle en Espagne, a suffi néanmoins à démontrer d'une façon péremptoire que nos populations possèdent, à un degré éminent, le sentiment de la poésie et de la religion. Une foi robuste et profondément enracinée, leur a inspiré de gracieuses et symboliques traditions, qui embellissent leurs croyances, sans diminuer la pureté et l'intégrité du dogme.

Le récit suivant est une de ces légendes de piété naïve, qu'anime un souffle de haute poésie, parce qu'elle a sa source dans les sentiments religieux de ce peuple de poètes. Elle m'a été racontée par Cristobal, un vrai poète, plus connu sous le nom de « Tio Pellejo » ou « Papa la Carcasse ». Il faisait le métier de contrebandier dans tout le pays qui s'étend depuis Gibraltar jusqu'aux montagnes de la Ronda.

Il y a déjà longtemps de cela. Je traversais cette Andalousie si pittoresque — non pas l'Andalousie entrevue par le voyageur qui, emporté à toute vitesse par la vapeur, voit passer rapidement devant ses yeux les roches énormes, les

champs d'oliviers, les vignes, les marais salins, puis la mer qui bat de ses vagues mourantes le rocher surplombant sur lequel est assise, comme une blanche mouette, la ville de Cadix ; — mais cette Andalousie qui s'étend en droite ligne des monts Ronda à la pointe de Gibraltar, avec ses collines boisées, ondulantes, ses prairies fertiles, ses forêts ombreuses, ses chênes festonnés de lierre, ses plaines sans horizons où pâturent des troupeaux de buffles sauvages, et, bâtis au sommet de rocs sourcilleux et inaccessibles, ses antiques châteaux mauresques, dont les ruines se descellent lentement sous le pas des siècles. Le tout forme un ensemble grandiose et varié à l'infini, où les riches campagnes, arrosées de belles eaux et couvertes de moissons, alternent avec les bois, les rochers et les torrents qui se précipitent en bondissant du haut des montagnes. A moins d'avoir parcouru cette contrée, comme je l'ai fait maintes fois, il serait impossible de s'en faire une idée même approximative.

Dans une de ces excursions, que j'aimais tant à faire lorsque j'étais jeune, je pris un jour pour guide ce même Tio Pellejo.

C'était par une froide nuit de novembre. Nous marchions dans la direction d'Algar, petite bourgade blottie comme un nid dans les collines. Je m'étais soigneusement enveloppé dans mon grand manteau espagnol, tandis que mon pauvre conducteur n'avait pour se protéger con-

Gibraltar. (P. 208.)

tre la bise et se défendre du froid, que son paletot tout troué et... le poids de ses soixante-dix ans !

— Quelle heure est-il ?— lui demandai-je tout à coup, voyant que je ne pouvais tirer ma montre.

Tio Pellejo releva la tête, et, fixant les étoiles, il me répondit sans la moindre hésitation :

— Une heure un quart.

— Je crois que votre montre s'est arrêtée, — repartis-je en riant.

— C'est le Bon Dieu qui la remonte, Monsieur, et il ne dort jamais ! — prononça le vieillard d'un ton grave.

— Mais pensez donc, il était minuit quand nous sommes partis de la ferme de Mimbral, et il y a au moins trois heures que nous cheminons.

— Oui-da ?... Le jour où vous n'avez rien mangé, vous paraît un jour de quarante-huit heures, — reprit Tio Pellejo.—Nous sommes partis à minuit, et actuellement il est juste une heure et un quart. Ne voyez-vous pas les Trois Sœurs, là-haut, sur nos têtes ? — poursuivit-il en me montrant les trois étoiles qui forment la ceinture d'Orion. — Eh bien ! quand à cette époque de l'année, elles sont sur le Rocher de la Tempête, l'aiguille de l'horloge marque une heure, pas une minute de plus, pas une minute de moins. Une demi-heure plus tard, la moitié des Larmes de la Vierge descend sur les monts de

San Cristobal : voyez-vous, Monsieur, elles commencent déjà à descendre.

Et tout en disant cela, il me montrait du doigt la Voie Lactée, qui commençait en effet à disparaître derrière les montagnes qu'il indiquait.

— Mais pourquoi appelez-vous ces étoiles : « Les Larmes de la Vierge » ? — lui demandai-je, curieux de savoir ce qu'il entendait par là.

— Pourquoi ?... Mais pour la même raison qu'on appelle le pain, pain, et le vin, vin, — me répliqua-t-il avec une grande simplicité. — Cette multitude innombrable de petites étoiles est formée des larmes que la Très Sainte Vierge répandit durant sa vie mortelle : les anges les recueillirent dans des coupes d'or, et Dieu les plaça dans le firmament. Voilà pourquoi elles sont si nombreuses et si belles !...

En entendant Tio Pellejo m'expliquer, avec plus d'assurance que Laplace, la formation de ces nébuleuses célèbres, je ne pus m'empêcher de songer à la fable de la Mythologie grecque immortalisée par les poètes.

Et combien elle était plus belle et plus poétique à la fois, la version de ce simple paysan ! Si elle n'a point eu d'Homère pour la chanter, elle n'a pas laissé pourtant d'émouvoir bien des cœurs, qui aiment à contempler en Marie le « Refuge des Pécheurs » et la « Consolatrice des affligés ! »

Comme son explication naïve m'intéressait au plus haut point, je lui demandai encore :

— Qui vous a appris tout cela, Tio Pellejo ?

— Qui ?... Mais je le savais avant d'être né ! C'est comme pleurer ; tout le monde sait pleurer, sans avoir eu besoin de l'apprendre. Jamais personne ne me l'a appris... Un jour, mon bon Monsieur, ma femme, qui est maintenant Là-Haut, avec le Bon Dieu, me le rappela presque à cet endroit même,... un peu plus à gauche,... tenez, là, sur la route d'Algéciras. Mon Dieu!... Douze ans se sont écoulés depuis lors, et j'entends encore bourdonner dans mes oreilles le son de sa voix !... J'avais trois enfants, mon cher Monsieur ; la conscription me les prit tous les trois, et on les envoya se battre contre les Maures d'Afrique. Ma pauvre Chana [1] pleura toutes les larmes de ses yeux, et son visage devint d'une pâleur et d'une maigreur effrayantes. Je cachai mon chagrin ; mais je sentais constamment quelque chose au dedans de moi qui ne me laissait de repos ni le jour ni la nuit ; je devins triste, morose ; je n'avais même plus d'attache pour mon foyer. Un soir, j'aperçus un voisin qui se dirigeait du côté de notre maison ; en voyant Chana avec moi, il siffla pour me faire signe d'aller le trouver. Son coup de sifflet me sembla plus triste, plus perçant que le son des crécelles durant la Semaine Sainte. J'accours. Mon cœur ne m'avait pas trompé. Son fils, qui venait d'arriver d'Afrique, rapportait de mauvaises nouvelles de mes enfants. Il m'apprit que mon aîné avait été tué à la prise de Sierra-

1. Diminutif de Sebastiana.

Bullones, que mon second avait été lâchement assassiné par un Maure dans les tranchées, et que mon troisième, Sébastien, — un beau et solide gaillard comme vous n'en avez jamais vu, Monsieur,—était à l'hôpital malade du choléra!... Je revins trouver ma femme et lui fis part de cette triste nouvelle. La malheureuse, elle courba la tête, comme si elle eût vu la haute tour de Tempul prête à tomber sur elle ; on eût dit que ses yeux allaient sortir de leurs orbites, et elle devint pâle comme un revenant!

—Cristobal,—me dit-elle,—allons à Algéciras.

J'apprête notre âne, et nous partons. Nous suivîmes la route de San Roque, qui était la voie la plus courte pour aller à Algéciras. La nuit nous surprit un peu au delà de Martelilla.

Montée sur la bourrique et enveloppée dans son châle, ma pauvre femme ne cessait de réciter des *Je crois en Dieu* et des *Salve Regina.* Je suivais par derrière, maugréant et jurant entre mes dents. Je n'étais pas plus mauvais qu'un autre : je croyais en Dieu et en la Bonne Vierge et en tout ce qu'un chrétien doit croire ; mais ce coup soudain, terrible, avait rempli mon cœur d'amertume et de révolte contre les décrets de la Divine Providence.

Tout à coup la bourrique buta, et la courroie de la selle se brisa : ma colère sourde, contenue, éclata alors en violentes imprécations. Aveuglé par la passion, je proférai un horrible blasphème. Chana sauta à terre comme si elle eût entendu

la trompette du jugement dernier, et se planta devant moi raide comme un mort.

— Tais-toi, Cristobal ! — s'écria-t-elle, — tais-toi, malheureux !... Tu mériterais que le Bon Dieu te prenne sur-le-champ ton dernier enfant !

— Et pourquoi Dieu, aussi, nous traite-t-il avec tant de cruauté ?— répondis-je plus furieux que jamais.

— Parce que nous avons péché ! — reprit-elle avec la solennité d'un juge qui prononce une sentence de mort. — Regarde là ! — poursuivit-elle en me montrant de son doigt cette multitude de petites étoiles que vous voyez au firmament. — Regarde les larmes que nous avons coûtées à la Bienheureuse Vierge Marie !... Compte-les si tu peux !... C'est pour nous qu'elle les a versées ; et nous, nous continuons toujours d'offenser son Divin Fils !...

Je ne sais ce qui se passa en moi alors ; mais il me sembla que mon cœur était monté tout à coup à mes lèvres. Je ralentis le pas de façon à me trouver en arrière. Et quand je fus seul, je me mis à contempler ces larmes bénies, et bientôt des pleurs, comme une rosée rafraîchissante, tombèrent de mes yeux. Très Sainte Vierge, tu as pleuré pour moi !... sanglotais-je. Je ne savais au juste ce que je disais. — Mère et Refuge des Pécheurs, protège une pauvre brebis égarée, perdue !... Mère de la Miséricorde, couvre-moi de ton manteau !... O Mère ! toi qui

as vu mourir ton Fils, aie pitié de celui qui en a perdu trois du même coup !...

Arrivés à Algéciras avec l'aurore, nous nous rendons tout droit à l'hôpital. Nous demandons des nouvelles de Sébastien Perez. Le portier nous conduit au sergent qui tenait les registres. Ce dernier ouvre un gros livre et cherche.

— Sébastien Perez, — lut-il à haute voix, — entré le 25 mai ; sorti le 1er juin.

— Et pour aller où ? — s'enquit Chana.

— Où ?... Et parbleu ! en terre sainte, les deux pieds les premiers, — repartit le sergent un peu brusquement.

Je sentis les ongles de ma pauvre Chana s'enfoncer dans ma chair quand, tremblante comme la feuille, elle saisit mon bras pour s'y appuyer.

— Allons au cimetière ! — murmura-t-elle d'une voix éteinte.

Nous nous y rendons du même pas ; il était fermé, et le gardien refusa de nous en ouvrir les portes. Chana s'assit sur le seuil et se mit à regarder à travers les barreaux la place où son fils dormait son dernier sommeil.

Nous avions apporté avec nous deux pesetas ; ma femme fit célébrer une messe en l'honneur de la Vierge des Douleurs. Cependant, je m'en fus trouver un prêtre pour me confesser ; tout le long de mes joues de grosses larmes de repentir roulaient brûlantes et pressées.

En nous en retournant, nous marchâmes pendant sept heures sans nous dire un seul mot. A

la tombée de la nuit, la respiration me manqua, et je me laissai choir contre un vieux mur, épuisé, brisé par la fatigue et le chagrin. Ma femme mit pied à terre et vint s'asseoir à mes côtés.

— Qu'allons-nous faire maintenant, Chana ? — lui demandai-je.

Elle releva doucement la tête.

— Ce que dit le *Notre Père*, Cristobal, — me répondit-elle : — Que votre volonté soit faite sur la terre comme au Ciel !

Je me mis à pleurer, comme un enfant, mon bon Monsieur ; car, bien que je fusse de taille à arrêter d'une main une paire de bœufs attelés, je n'avais pas la force d'âme de ma sainte épouse, qui ressemblait plutôt à un ange qu'à une femme en chair et en os.

— Cristobal, — poursuivit-elle d'une voix qui semblait venir d'un autre monde, — il y avait une fois un homme appelé Jean ; il était pauvre comme nous. Il avait une femme et une fille et il cultivait un petit lopin de terre qui les faisait vivre tous les trois. Les sauterelles dévastaient alors la contrée : Jean vit avec effroi que son coin de terre était menacé de subir le sort commun. Sans perdre de temps, il va s'agenouiller au pied du crucifix de Mimbral ; il presse dévotement l'arbre sacré sur sa poitrine, et demande aide et protection à Celui qui fait croître et mûrir les blés dans les campagnes : « Seigneur, — priait-il en levant ses regards suppliants

vers le ciel,—Seigneur, préserve ma récolte pour que la misère ne vienne point s'asseoir à mon foyer! Garde mes gerbes de blé, pour que le pain ne manque point dans la maison de ton serviteur !... » — Cependant le Seigneur n'exauça point la prière de pauvre Jean ; il perdit sa récolte, et la misère vint frapper à sa porte. — Ce qui doit arriver, arrive! — dit-il à sa femme.—Le Seigneur nous a laissé la santé et des bras robustes et solides, il bénira notre travail. » — A quelque temps de là, sa femme tombe malade : en peu de jours, elle est aux portes de la mort. Jean court de nouveau demander à Celui qui donne la vie et la reprend à son gré, de rendre la santé à sa femme. Prosterné au pied de l'image sacrée il crie : « Seigneur, je t'en conjure, sauve-lui la vie! Ne laisse pas mon enfant sans mère!... Redonne-lui la santé, qui est l'unique rayon de bonheur qui ensoleille la chaumière du pauvre. » — Cette fois encore, Dieu demeura sourd aux prières de Jean ; sa femme mourut, et il demeura seul avec son enfant encore en bas âge. — Ce qui devait arriver est arrivé! — s'écria Jean. — Le Seigneur a pris ma femme ; mais dans son infinie miséricorde, il m'a laissé ma fille. » — L'enfant, cependant, ne tarda pas à ressentir les premières atteintes de la maladie qui avait emporté sa mère. L'âme plus angoissée que jamais, l'infortuné père court une troisième fois se jeter au pied de son crucifix : « O Seigneur, — supplie-t-il

dans sa détresse, — sauve mon enfant ! Je suis vieux et infirme : que ferai-je seul, pareil à un arbre dépouillé de ses feuilles et de ses fruits ? » — Il s'en retourna chez lui réconforté. Mais, hélas ! en approchant du lit de sa fille, il la trouve sans mouvement... Il met la main sur son cœur : il ne bat plus !... Il sort et va mendier un suaire blanc pour l'ensevelir ; puis, avec les planches de son lit, il fait un cercueil et, le cœur saignant, brisé, il s'en va lui-même enterrer son enfant aux côtés de sa mère. — J'ai perdu ma récolte ; j'ai perdu ma femme ; j'ai perdu ma fille !... sanglotait-il en regagnant son foyer solitaire. — Le Seigneur ne veut pas que je lui demande rien ; je ne lui demanderai plus rien ! — Mais, chaque jour, il continua de se rendre au petit oratoire, et prosterné au pied du crucifix, il baissait humblement la tête en signe de résignation. Il ne demandait rien ; il ne sollicitait rien ; la seule prière que murmuraient de temps à autre ses lèvres demi closes était : « Seigneur, voici Jean ! *Señor, aqui está Juan !* » — Puis il mourut, et son âme s'envola vers les cieux. Arrivé à la porte du Paradis, il s'agenouilla et récita pour la dernière fois sa prière quotidienne : « Seigneur, regarde, voici Jean ton serviteur !... » — Et les portes du Ciel s'ouvrirent toutes grandes pour le laisser entrer !

Son récit terminé, Tio Pellejo garda le silence. L'obscurité m'empêcha de voir s'il pleurait ;

mais, je le crois. A la fin, pour l'arracher à ces tristes pensées, je lui demandai :

— Et qu'advint-il de Chana ?

— Hélas ! mon cher Monsieur, — me répondit-il, — il arriva à Chana, ce qui arrive à un vieux cheval qui n'en peut plus. A partir de ce moment, jamais elle ne releva la tête. Le courage et le cœur ne lui manquaient, certes, point ; mais son corps semblait descendre graduellement dans la tombe. Trois mois plus tard, elle allait rejoindre aux cieux ses enfants. J'étais seul, mon bon Monsieur ! tout seul !... je cessai mon métier de contrebandier ; car on dit qu'il n'y a qu'un pas entre le contrebandier et le voleur, et ma foi, je crois que c'est aux trois quarts vrai. Je travaille quand je trouve de l'ouvrage ; quand je n'en puis trouver, jamais on ne me refuse un morceau de pain dans les fermes. J'accompagne les messieurs qui vont chasser le sanglier dans ces montagnes, et chaque fois que je passe devant le petit oratoire de Mimbral, je vais m'agenouiller au pied du crucifix du pauvre Jean et je dis : « Seigneur, voici ton serviteur Tio Pellejo : il a déjà soixante-dix ans !... Ne l'oublie pas, Seigneur ! »



Tels étaient nos paysans espagnols d'autrefois. L'histoire de pauvre Jean n'est, comme je l'ai dit, qu'une naïve légende, qui met en relief l'héroïsme de la résignation. Mais l'histoire de Tio Pellejo et de Chana, qui est absolument authen-

tique, nous montre avec quelle constance les pauvres gens savaient pratiquer cette vertu, quand ils en comprenaient la sainte nécessité.

De nos jours, tout ceci a disparu. Ce Tio Pellejo n'était plus lui-même, au moment où je l'ai connu, qu'un dernier et bien rare vestige de ce type du paysan espagnol, qui s'efface pour faire place à l'ouvrier socialiste.

D'où est venu ce changement radical qui s'est produit dans la société moderne ? Quel souffle empoisonné a donc tari, dans le cœur de nos populations, la source si vive, si abondante de la foi ? Quelle main sacrilège les a dépouillées de ces croyances si simples, mais si profondément enracinées, qui faisaient toute leur consolation sur cette terre ? Il est vrai qu'une révolution impie, sanguinaire, a passé comme un ouragan sur l'Europe et l'a bouleversée ; il est certain aussi que les meneurs du socialisme, afin de mieux semer dans le cœur des pauvres le germe du mécontentement et de la révolte, ont mis tout en œuvre pour en arracher cette résignation tranquille, presque gaie, qui répétait avec le Sauveur : « Que votre volonté soit faite » ; cette absence de toute ambition qui ne demande que « le pain quotidien » ; cet amour du travail qui est la sauvegarde de la vertu du riche comme du pauvre, et cette foi sainte et vaillante qui est « le fondement de toutes nos espérances terrestres ! »

Mais il n'est pas moins vrai aussi, qu'à certaines époques, des causes différentes concourent à produire les mêmes effets. Et celui qui ne se contente pas seulement de gémir sur la grandeur et l'étendue du mal, mais qui cherche à y apporter un remède efficace, doit combattre chacune de ces causes en particulier.

C'est pourquoi nous posons la question suivante : Cette révolution impie, ces doctrines subversives, trouvèrent-elles nos populations, naguère si résignées, suffisamment soutenues par les largesses et la bienveillance du riche ?

La résignation du pauvre, en effet, demande à être encouragée par la charité de celui qui possède. Ce sont deux devoirs sacrés, que Dieu a imposés à l'homme pour maintenir ici-bas l'ordre établi par sa Providence, et rendre ses arrêts plus faciles à supporter. « Quand le dés-
« hérité de la fortune perd la résignation que
« lui donne la charité, — a dit un célèbre écrivain
« moderne, — il perd l'espérance, et en perdant
« l'espérance, il ne connaît plus d'autre loi que la
« brutale loi du plus fort. »

Et maintenant, — demanderons-nous, — laquelle des deux à la première fait défaut, ou la libéralité du riche, ou la résignation du nécessiteux ?...

Qui que vous soyez, vous tous qui lirez ces lignes, si la fortune a été généreuse envers vous, posez-vous cette question, interrogez votre cœur et écoutez la réponse qu'il vous fera : cette ré-

ponse, méditez-la, pesez-la au pied du divin Crucifié, de Celui qui entendit autrefois le pauvre Espagnol murmurer :

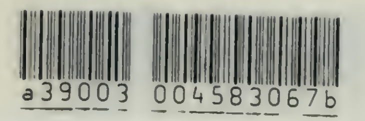
« *Señor, aqui está Juan !* Seigneur, regarde, voici ton serviteur Jean ! »



TABLE DES MATIÈRES.



Imprimé par Desclée, De Brouwer et Cie.


a39003 004583067b